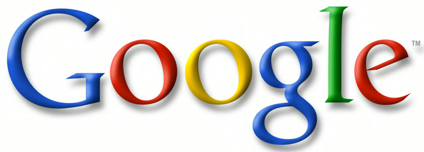
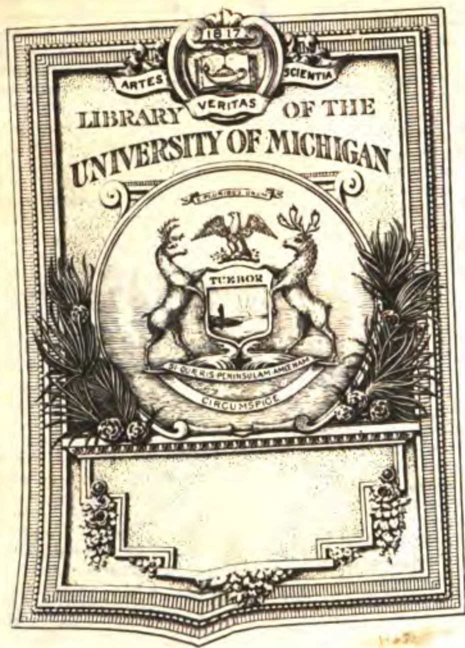


...ussi Rabutin. Histoire Amoureuse des Gaules.

5 vols, half calf S. L. MDCCLIV

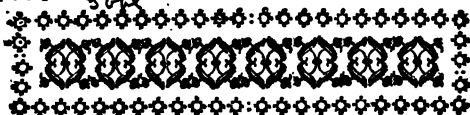
A full, large type edition, containing in addition: "La France Galante," "Les Derniers Dereglemens de la Cour," "La France devenue Italienne," &c., &c.



sde

H.B


HISTOIRE
Amoureuse
des
GAULES
Par le Comte
DE BUSSI RABUTIN
Tome I.
M.D.CC.LIV.



AU LECTEUR.

IL faut avoüer que l'Amour eſt quelque choſe de bien ſubtil & ingénieux ; & que lorſqu'il a deſſein ſur quelqu'un, il trouve admirablement bien le moyen de s'en rendre le maître. En effet, nous ne voyons point qu'il faſſe d'entrepriſe, qu'il ne ſoit preſque auſſi-tôt aſſûré de ſa victoire ; & ceux-là même qui réſiſtent, & mettent des obſtacles à ſes efforts, ſont ceux d'ordinaire qui les reſſentent plus violemment. Il y a dans le mon-

de deux ſortes de gens qui me déplaiſent particulierement, les premiers ſont les Peintres, leſquels n'ayant jamais pû inventer ni compoſer d'aſſez vives couleurs pour faire des yeux à l'Amour, ſe ſont mis en tête de nous le repréſenter comme un aveugle. Et de fait ils croyent avoir fait des merveilles, d'avoir donné lieu à ce commun, mais faux Proverbe : *l'Amour eſt aveugle*. Il me ſemble plus juſte de dire que le bandeau dont ils lui couvrent le front, ſert encore à couvrir leur ignorance, parce que tous leurs efforts n'auroient jamais pû faire des yeux à ce Dieu, qui euſſent ſeulement approché de la vivacité ni du brillant éclat dont les ſiens ſont

formés. Et si (comme les ignorans tâchent à nous le persuader) il ne voyoit goute, comment se seroit-il assujetti tant d'esprits qui vivent sous ses loix ? Auroit-il pu sans yeux étendre son Empire sur toute la terre ? Nous voyons ses conquêtes sans nombre & sans bornes. D'ailleurs je sai que quand il veut s'insinuer, il se sert principalement des yeux d'un objet pour en enflammer un autre ; ce qu'il ne feroit pas sans doute, s'il ne savoit bien que de tous les sens les yeux sont les plus susceptibles, parce que ce sont les premiers qui découvrent. Il faut donc de la science pour raisonner ainsi. Cette science ne se peut acquérir sans étude, & le

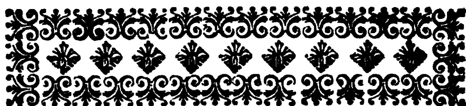
moyen, par exemple, qu'un aveugle puiſſe devenir ſavant, lorſque les facultés les plus néceſſaires, comme eſt ſur-tout la vûe, lui manquent. On ne ſauroit nier néantmoins que l'Amour ne ſoit très-ſavant, puiſqu'il confond tous les raiſonnemens les plus ſolides, & que perſonne n'entre jamais en diſpute avec lui, qu'il ne ſoit aſſûré de ſa victoire. C'eſt donc la raiſon de le défendre ſur l'injuſtice & le tort qu'on lui fait de lui ôter ſon plus bel ornement.

Les ſeconds qui me font de la peine, ſont certains eſprits particuliers, leſquels font une néceſſité de ce qui n'eſt qu'un ſimple accident: je veux dire les gens qui diſent, & qui veulent

même que ce ſoit une choſe infaillible, que l'on ne voit jamais la fortune & le mérite en un même ſujet. Je ſai bien qu'effectivement cela ſe voit aſſez rarement. Mais enfin cela eſt mal penſé de prétendre faire paſſer pour indiſpenſablement néceſſaire ce qui eſt ſeulement un effet du haſard. Il eſt vrái que l'un arrive beaucoup plus ſouvent que l'autre: car nous voyons des gens chez qui le ſeul nom de mérite n'a jamais eu le moindre accès, ſur qui toutefois la fortune s'eſt (pour ainſi dire,) jettée à corps perdu: & au contraire il s'en voit qui méritent tout, & qui n'ont rien d'elle: mais enfin il s'en trouve qui ont l'un & l'autre. Je reviens à mon deſſein & dis, pour

convaincre viſiblement ceux que j'ai entrepris, qu'il ſe voit des gens qui ont extraordinairement du mérite, & qui ne laiſſent pas d'avoir la fortune tout-à-fait favorable. Je m'en vais vous en donner une preuve dans la ſuite des Hiſtoires que je veux vous raconter le plus ſuccintement qu'il me ſera poſſible.



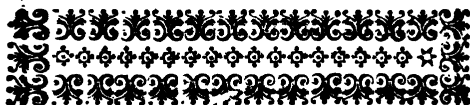


TABLE

DE CE QUI EST CONTENU dans ce Volume.

Fin de la Table.

HISTOIRE



HISTOIRE AMOUREUSE DES GAULES.



Ous le regne de LOUIS XIV. la guerre qui duroit depuis vingt ans, n'empêchoit point qu'on ne fît quelquefois l'amour. Mais, comme la Cour étoit remplie de vieux Cavaliers insensibles, ou de jeunes gens nés dans le bruit des armes, & que ce métier les avoit rendus brutaux, cela avoit fait la plûpart des Dames un peu moins modestes qu'autrefois, & voyant qu'elles eussent langui dans l'oisiveté, si elles n'eussent fait des avan-

ces, ou du moins si elles avoient été cruelles, il y en avoit beaucoup de compatissanes & quelques-unes d'effrontées.

Madame *d'Olonne* étoit de ces dernieres. Elle avoit le visage rond, le nez bien fait, la bouche petite, les yeux brillans & fins, & les traits délicats. Le rire, qui embellit tout le monde, faisoit en elle un effet tout contraire. Elle avoit les cheveux d'un châtain clair, le sein admirable, la gorge, les mains & les bras bien faits. Elle avoit la taille grossiere, & sans son visage, on ne lui auroit pas pardonné son air: cela fit dire à ses flateurs, quand elle commença de paroître, qu'elle avoit assûrement le corps bien fait, qui est ce que disent ordinairement ceux qui veulent excuser les femmes, qui ont trop d'embonpoint; & cependant celle-ci fut trop sincere en cette rencontre, pour laisser les gens dans l'erreur: s'éclaircit du contraire qui voulut, car il ne tint pas à elle, qu'elle ne desabusât tout le mon-

de. Mad. *d'Olonne* avoit l'esprit vif & plaisant quand elle étoit libre. Elle étoit peu sincere, inégale, étourdie, point méchante. Elle aimoit les plaisirs jusques à la débauche, & il y avoit de l'emportement jusques dans ses moindres divertissemens. Sa beauté autant que son bien, quoi qu'il ne fût que mediocre, obligea Mr. *d'Olonne* à la rechercher en mariage: cette recherche ne dura pas long-tems, Mr. *d'Olonne* qui étoit homme de qualité & de grands biens, fut reçû agréablement de la Mere de Mad. *d'Olonne*, & n'eut pas le loisir de soupirer pour des charmes, qui avoient fait, deux ans durant, les souhaits de toute la Cour. Ce mariage étant achevé, les amans qui avoient voulu épouser, se retirerent, & il en vint d'autres qui ne vouloient qu'aimer. Un des premiers qui se presenta fut le Marquis *de Beuvron*, à qui le voisinage de Mad. *d'Olonne* donnoit plus de commodité de la voir, & cette raison fut cause qu'il l'aima assez long-

tems ſans que l'on s'en apperçût : & je croi que cet amour eût toujours été caché, ſi le Marquis *de Beuvron* n'eût jamais eu de Rivaux : mais le Duc *de Candale*, étant devenu amoureux de Mad. *d'Olonne*, découvrit bien-tôt ce qui étoit caché faute de gens intereſſés. Ce n'eſt pas que M. *d'Olonne* n'aimât ſa femme : mais les maris s'aprivoiſent, & jamais les amans ; & la jalouſie de ceux-ci eſt mille fois plus penetrante, que celle des autres. Cela fit donc que le Duc *de Candale* vit des choſes que Mr. *d'Olonne* ne voyoit pas, & qu'il n'a jamais vûës, car il eſt encore à ſavoir que le Marquis *de Beuvron* aimât ſa femme. Le Marquis *de Beuvron* avoit les yeux noirs & le nez bien fait, la bouche petite, le viſage long, les cheveux fort noirs, longs & épais, la taille belle. Il avoit aſſez d'eſprit. Ce n'étoit pas de ces gens qui brillent dans les converſations : mais il étoit homme de bon ſens & d'honneur, quoique naturellement il eût de l'averſion pour la guerre.

Etant

Etant donc devenu amoureux de Mad. *d'Olonne*, il chercha les moyens de lui découvrir son amour. Le voisinage de Paris lui en donnoit assez d'occasions : mais la legereté qu'elle témoignoit en toutes choses lui faisoit apprehender de s'embarquer avec elle. Enfin s'étant un jour trouvé avec elle tête à tête: Si je ne voulois, lui dit-il, *Madame*, que vous faire savoir que je vous aime, mes soins & mes regards vous ont assez dit ce que je sens pour vous, mais comme il faut, *Madame*, que vous répondiez un jour à ma passion, il est nécessaire aussi que je la découvre, & que je vous assûre en même tems, que soit que vous m'aimiez ou que vous ne m'aimiez pas, je suis résolu de vous aimer toute ma vie.

Le *Marquis* ayant cessé de parler, je vous avouë, *Mr.* répondit Mad. *d'Olonne*, que ce n'est pas d'aujourd'hui que je connois que vous m'aimez, & quoique vous ne m'en ayez point parlé plûtôt, je n'ai pas laissé de vous tenir

compte de tout ce que vous avez fait pour moi, dès le premier jour que vous m'avez vûe, & cela me doit servir d'excuse quand je vous avouerai que je vous aime. Ne m'en estimez pas moins, puisqu'il y a long-tems que je vous entens soupirer, & quand même on pourroit trouver quelque chose à redire à mon peu de resistance, ce seroit une marque de la force de votre merite, plûtôt que de ma facilité.

Après cela, l'on peut bien juger que la Dame ne fut pas long-tems sans donner les dernieres faveurs au Cavalier, & cela dura quatre ou cinq mois de part & d'autre, sans qu'il y eût aucun tracas. Mais enfin la beauté de Mad. *d'Olonne* faisoit trop de bruit, & cette conquête promettoit trop de gloire à qui la feroit, pour laisser le *Marquis* en repos; & le Duc *de Candale* qui étoit l'homme de la Cour le mieux fait, crut qu'il ne manquoit rien à sa reputation que cela. Il se resolut donc, trois mois après la campagne finie, d'être amoureux

yeux d'elle si-tôt qu'il la verroit ; & il fit voir, par une grande passion qu'il eut ensuite pour elle, que l'amour n'est pas toujours un coup du Ciel ou de la fortune.

Ce *Duc* avoit les yeux bleus & bien faits, les traits irreguliers, la bouche grande & desagreable, mais de fort belles dents; les cheveux d'un blond doré en la plus grande quantité du monde. Sa taille étoit admirable. Il s'habilloit bien, & les plus propres tâchoient de l'imiter. Il avoit l'air d'un homme de qualité, & tenoit l'un des premiers rangs en France, puis qu'il étoit Duc & Pair du Roïaume. Outre cela, il étoit Gouverneur des Gergoniens en Chef, & des Bourguignons conjointement avec son Pere *Bernard d'Angleterre*, & General de l'Infanterie Gauloise. Le genie en étoit médiocre, mais dans ses premieres amours il étoit tombé entre les mains d'une Dame qui avoit infiniment d'esprit, &, comme ils s'étoient tous deux fort aimés, elle

avoit pris tant de ſoin de le dreſſer, & lui de plaire à cette belle, que l'art avoit paſſé la nature & qu'il étoit beaucoup plus honnête homme que mille gens qui avoient plus d'eſprit que lui. Étant donc de retour des confins de l'Eſpagne, où il avoit commandé l'Armée ſous l'autorité du Prince, comme proche parent du Roi, il commença à témoigner à Madame *d'Olonne* par mille empreſſemens, l'amour qu'il avoit pour elle, dans la penſée qu'il eut, qu'elle n'avoit jamais rien aimé, & voyant qu'elle ne répondoit pas à ſa paſſion, il reſolut enfin de la lui apprendre d'une telle maniere, qu'elle ne pût faire ſemblant de l'ignorer. Mais comme il avoit pour toutes les femmes un reſpect qui tenoit un peu de la honte, il aima mieux écrire à Madame *d'Olonne* que de lui parler : voici ce qu'il lui écrivit.



LETTRE

LETTRE.

Je suis au desespoir, Madame, *que toutes les déclarations d'amour se ressemblent, & qu'il y ait tant de difference entre les sentimens. Je sens bien que je vous aime plus que tout le monde n'a de coûtume d'aimer, & je ne saurois vous le dire que comme tout le monde vous le dit. Ne prenez donc point garde aux paroles qui sont foibles, & qui peuvent être trompeuses; mais faites cette reflection sur la conduite que je veux avoir avec vous; & si elle vous témoigne que pour la continuer toûjours de même force il faut être vivement touché, rendez-vous à ces témoignages, & croyez que, puis que je vous aime si fort, n'étant point aimé de vous, je vous adorerai, quand vous m'aurez obligé d'avoir de la reconnoissance.*

Madame *d'Olonne* ayant reçû cette lettre y fit aussi-tôt cette réponse.

LETTRE.

S'Il y a quelque chose qui vous empêche d'être cru, quand vous parlez de vos amours, ce n'est pas qu'ils m'importunent, c'est que vous en parlez trop bien. D'ordinaire les grandes passions s'expliquent plus confusement, & il semble que vous écrivez comme un homme qui a bien de l'esprit, & qui n'est point amoureux, mais qui le veut faire croire; & puis qu'il ne le semble pas à moi qui meurs d'envie que vous disiez vrai, jugez ce qu'il sembleroit à d'autres à qui votre passion seroit indifferente. Ils n'hésiteroient pas à croire que vous voulez rire. Pour moi qui ne veux faire jamais de jugemens temeraires, j'accepte la partie que vous m'offrez, & je veux bien juger par votre conduite des sentimens que vous avez pour moi.

Cette lettre, que les connoisseurs eussent trouvée fort douce, ne la parut pas trop au Duc *de Candale*. Comme il avoit beaucoup de vanité, il avoit at-

attendu des douceurs moins envelopées: cela l'empêcha de tant presser Mad. *d'Olonne* qu'elle l'eût bien desiré. Il negligeoit sa bonne fortune en dépit d'elle-même, & la chose eût duré plus long-tems, si cette belle n'eût gagné sur sa modestie de lui faire tant d'avances, qu'il jugea qu'il pouvoit tout entreprendre auprès d'elle sans trop s'exposer. Son affaire étant conclue, il s'apperçut bien-tôt du commerce du Marquis *de Beuvron*. Un pretendant d'ordinaire ne regarde que devant lui, mais un amant bien traité regarde à droit & à gauche, & n'est pas long-tems sans découvrir son rival. Sur cela le Duc *de Candale* se plaint, sa Maîtresse le traite de bizarre, & de tyran, & le prend sur un ton si haut qu'il lui demande pardon, & se croit trop heureux de l'avoir adoucie. Ce calme ne dura pas long-tems. Le Marquis *de Beuvron* de son côté fait des reproches aussi inutiles que ceux du Duc *de Candale*; & voyant qu'il ne peut détruire

ſon rival, il fait ſous main donner avis à Mr. *d'Olonne*, qui défend à Mad. *d'Olonne* de le voir, c'eſt-à-dire, redouble l'amour de ces deux amans, qui ayant plus d'envie de ſe voir depuis les défenſes, controuverent mille moyens plus commodes que ceux qu'ils avoient auparavant. Cependant le *Marquis* étant demeuré Maître du Champ de bataille, le *Duc* recommence ſes plaintes contre lui. Il fait de nouveaux efforts pour le chaſſer, mais inutilement. Mad. *d'Olonne* lui dit qu'il ne conſidere que ſes intérêts, & qu'il ne ſe ſoucie pas de la perdre, puiſque ſi elle défendoit au *Marquis* de la voir, ſon mari & tout le monde ne douteroient pas du ſacrifice. Mad. *d'Olonne* qui n'aimoit pas tant le *Marquis*, que le *Duc*, ne le veut pourtant pas perdre, tant parce qu'un & un ſont deux, que parce que les coquettes croyent mieux retenir leurs amans par une petite jalouſie, que par une grande tranquillité.

Dans ces entrefaites, Mr. *Paget*, homme

homme assez âgé, de basse naissance, mais fort riche, devint amoureux de Mad. *d'Olonne* : & ayant découvert qu'elle aimoit le jeu, il crut que son argent lui tiendroit lieu de mérite, & fonda ses plus belles esperances sur la somme qu'il résolut de lui offrir. Il avoit assez d'accès chez elle pour lui parler lui-même s'il eût osé, mais il n'avoit pas la hardiesse de faire un discours qui traînoit après lui de fâcheuses suites, s'il n'eût pas été bien reçû : il fit donc dessein de lui écrire, & lui écrivit cette lettre.

LETTRE.

J'Ai bien aimé des fois en ma vie, Madame : *mais je n'ai jamais rien tant aimé que vous. Ce qui me le fait croire, c'est que je n'ai jamais donné à chacune de mes Maîtresses plus de cent pistoles pour avoir leurs bonnes graces, & pour les vôtres, j'irai jusques à deux mille. Faites reflexion, je vous prie, là-dessus, & songez que l'argent est plus rare qu'il n'a jamais été.* Qui-

Quinette, femme de Chambre de Mad. *d'Olonne* & sa confidente, lui rendit cette lettre de Mr. *Paget*. Incontinent cette belle lui fit la réponse qui s'ensuit.

LETTRE.

Je m'étois bien apperçûe que vous aviez de l'esprit par les conversations que j'ai euës avec vous : mais je ne savois pas encore que vous écrivissiez si bien que vous faites : Je n'ai rien vu de si joli que votre lettre, & je serai ravie d'en recevoir souvent de semblables. Cependant je serois bien aise de m'entretenir avec vous ce soir à six heures.

D'OLONNE.

Mr. *Paget* ne manqua pas de se trouver au rendez-vous, & s'y trouva en habit décent, c'est-à-dire, avec son sac & ses quilles. Quinette l'ayant introduit dans le cabinet de sa Maîtresse, les laissa seuls. Voilà, lui dit-il, Madame, lui montrant ce qu'il portoit, ce

qui

qui ne se trouve pas tous les jours ; voulez-vous le recevoir ? Je le veux bien, dit Mad. *d'Olonne*, & cela nous amusera. Ayant donc compté les deux mille pistoles dont ils étoient convenus, elle les enferma dans une cassette ; & se mettant sur un petit lit de repos auprès de lui : Personne, lui dit-elle, Mr. n'écrit en Gaule comme vous ; ce que je vais dire n'est pas pour faire le bel esprit, mais il est certain que je connois peu de gens qui en ayent. La plûpart ne vous disent que des sottises, & quand ils veulent écrire des lettres tendres, ils pensent avoir bien rencontré de vous dire qu'ils vous adorent, & qu'ils vont mourir pour vous, si vous ne les aimez ; que si vous ne leur faites cette grace, ils vous serviront toute leur vie, comme si on avoit bien affaire de leurs services. Je suis ravi, dit Mr. *Paget*, que mes lettres vous plaisent, *Madame*. Je n'en ferai pas de façon, mes lettres ne me coûtent rien. Voilà, interrompit-elle, ce qui est difficile à croire,

croire, il faut donc que vous ayez un fort grand fonds. Après quelques autres discours, que l'amour interrompit deux ou trois fois, ils convinrent d'une autre entrevûe, & à celle-là, encore d'une autre, de sorte que deux mille pistoles valurent à Mr. *Paget* trois rendez-vous. Mais Mad. *d'Olonne* voulant se prévaloir de l'amour de ce Bourgeois, & de son bien, le pria à la quatrieme visite de recommencer à lui écrire de ces billets galans, comme celui qu'elle avoit reçû de lui.

Mr. *Paget*, voyant que cela tiroit à consequence, lui fit des reproches qui ne lui servirent de rien, & tout ce qu'il en put obtenir, fut qu'il ne seroit pas chassé de chez elle, & qu'il pourroit y venir joüer lorsqu'elle le demanderoit. Mad. *d'Olonne* croyoit qu'en se laissant voir, elle entretiendroit ses désirs, & que peut-être seroit-il assez fou pour les vouloir satisfaire à quelque prix que ce fût. Cependant il étoit assez amoureux pour ne se pouvoir empêcher de

la

la voir, mais il ne l'étoit pas aſſez pour acheter tous les jours ſi cherement ſes faveurs.

Les choſes étant en ces termes, ſoit que le dépit eût fait parler Mr. *Paget*, ſoit que ſes viſites frequentes, ou l'argent que joüoit Mad. *d'Olonne* euſſent pû faire faire des reflexions au Duc *de Candale*, il pria ſa Maîtreſſe, lorſqu'il partit pour les confins de l'Eſpagne, de ne plus voir Mr. *Paget*, de qui le commerce nuiſoit à ſa réputation. Elle le lui promit, & n'en fit rien; de ſorte que le Duc *de Candale* apprenant par ceux qui mandoient des nouvelles de Paris, que Mr. *Paget* alloit plus ſouvent chez Mad. *d'Olonne* qu'il n'avoit jamais fait, lui écrivit cette lettre.

LETTRE.

En vous diſant adieu, Madame, *je vous priai de ne plus voir le coquin de* Paget. *Vous me le promîtes, cependant il ne bouge de chez vous. N'avez-*

vez-vous point de honte de me mettre en état d'apprehender auprès de vous un miserable Bourgeois, qui ne peut jamais être craint que par l'audace que vous lui donnez? Si vous n'en rougissez, Madame, j'en rougis pour vous & pour moi; & de peur de mériter cette honte dont vous me voulez accabler, je vais faire un effort sur mon amour, pour ne vous plus regarder que comme une infame.

Mad. *d'Olonne* fut fort surprise de recevoir une lettre si rude: mais comme sa conscience lui faisoit encore des reproches plus aigres que son Amant, elle ne chercha point de raisons pour se défendre, & se contenta de répondre en ces termes.

LETTRE.

MA conduite passée est si ridicule, mon cher, que je désesperois de pouvoir jamais être aimée de vous, si je ne pouvois sauver l'avenir par les

assûrances que je vous donne d'un procedé plus honnête. Mais je vous jure par vous-même, qui est ce que j'ai de plus cher au monde, que Mr. Paget *n'entrera jamais chez moi: & que le* Marquis de Beuvron, *que mon mari me force de voir, me verra si rarement, que vous saurez que vous seul me tenez lieu de tout.*

Le Duc *de Candale* fut tout-à-fait rassûré par cette lettre. Il fit ensuite des résolutions de ne point condamner sa Maîtresse sur des apparences qu'il jugea peut-être trompeuses. Il se jetta en l'autre extrémité de la confiance, & prit en bonne part tout ce qu'elle fit pendant six mois de coquetterie, & d'infidelité: car elle continua de voir Mr. *Paget*, & de donner des faveurs au *Marquis*: & quoique l'on en écrivît de plus de cent endroits au *Duc*, il crut que cela venoit de son pere & de ses amis qui le vouloient détourner de l'amour qu'il avoit pour elle, croyant que cette passion l'empêcheroit de songer

au

au mariage. Il revint donc de l'Armée plus amoureux qu'il n'avoit jamais été. Mad. *d'Olonne* aussi, auprès de qui une assez longue absence faisoit passer le Duc *de Candale* pour un nouvel amant, redoubla ses empressemens pour lui, à la vûe même de toute la Cour. Cet amant prenoit toutes les imprudences qu'elle faisoit pour le voir, pour des marques d'une passion dont elle n'étoit plus la maîtresse; quoique ce ne fussent que des témoignages du déréglement naturel de sa raison. Quand elle avoit quelque emportement pour lui qui éclatoit, il la croyoit vivement touchée, & cependant elle n'étoit que folle. Il étoit tellement persuadé de la passion qu'elle avoit pour lui, que quand il mouroit d'amour pour elle, il apprehendoit encore d'être ingrat. On peut bien juger que la conduite de ces amans fit grand bruit. Ils avoient tous deux des ennemis, & la fortune de l'un & la beauté de l'autre, leur avoit fait beaucoup d'envieux. Quand tout le monde

de les auroit voulu ſervir, ils auroient tout détruit par leur imprudence, & tout le monde leur vouloit nuire. Ils ſe donnoient des rendez-vous par-tout, ſans avoir pris aucune meſure avec perſonne. Ils ſe voyoient quelquefois dans une maiſon que le Duc *de Candale* tenoit ſous le nom d'une Dame de Campagne, que Mad. *d'Olonne* faiſoit ſemblant d'aller voir, & le plus ſouvent la nuit chez elle-même. Tous ces rendez-vous n'uſoient pas tout le tems de cette perfide. Lorſque le Duc *de Candale* ſortoit d'auprès d'elle, elle alloit à la conquête de quelque nouvel amant, ou du moins raſſûroit le Marquis *de Beuvron* par mille douceurs, de crainte que le Duc *de Candale* ne lui échapât.

L'hyver ſe paſſa ainſi ſans que le Duc *de Candale* ſoupçonnât quoi que ce ſoit des méchans tours qu'elle lui faiſoit. Il la quitta pour retourner à l'Armée, auſſi ſatisfait d'elle qu'il l'avoit jamais été. Il n'y fut pas deux mois, qu'il apprit des nouvelles qui troublerent ſa

joie.

joie. Ses amis particuliers, qui prenoient garde à la conduite de sa Maîtresse, ne lui en avoient osé rien dire, tant ils le trouvoient préoccupé de cette infidelle. Mais s'étant passé depuis son absence quelque chose d'extraordinaire, & voulant détruire les impressions qu'elle lui avoit données, ils hasarderent tous d'accord ensemble, sans qu'ils fissent paroître ce concert, de lui apprendre sa conduite. Ils lui manderent donc, chacun séparement, que *Jeannin de Castille* avoit un fort grand attachement pour Mad. *d'Olonne*, que ses assiduités faisoient croire non-seulement un dessein, mais encore un heureux succès, & qu'enfin, quand elle ne seroit pas coupable, il devroit n'être pas content d'elle, de voir qu'elle fût soupçonnée de tout le monde. Mais pendant que ces nouvelles vont porter la rage dans l'ame du Duc *de Candale*, il est à propos de parler de la naissance, du progrès & de la fin de la passion de *Jeannin de Castille. Jeannin de Castille*

avoit la taille belle, le visage agréable, bien de la propreté, fort peu d'esprit, même naissance & même profession que Mr. *Paget*, beaucoup de bien comme lui. Il étoit assez bien fait pour faire croire, que s'il eût porté l'épée, il eût eu de bonnes fortunes pour son mérite seulement ; mais sa profession & ses richesses faisoient soupçonner que toutes les femmes qu'il avoit aimées, étoient interessées, si bien que quand on le vit amoureux de Mad. *d'Olonne*, on ne douta point qu'il ne fût aimé pour son argent.

Le *Roi*, après avoir passé les étés sur les frontieres, revenoit d'ordinaire à Paris les hyvers, où tous les divertissemens du monde occupoient son esprit tour à tour ; le billard, la paume, la chasse, la comedie, & la danse avoient chacun leur temps avec lui : c'étoit alors les loteries dont il étoit question, & elles étoient tellement à la mode, que chacun en faisoit ; les uns d'argent, les autres de bijoux & de meubles.

Jeannin de Castille pour lui faire croire qu'il étoit à l'heure du berger. Il se jetta aux piés de Mad. *d'Olonne*; & comme il se vouloit servir de cette action d'humilité, pour un prétexte à de plus hautes entreprises, non, non, lui dit-elle, cela ne va pas comme vous pensez. En quel pays avez-vous oüi dire que les femmes fassent les avances? Quand vous m'aurez donné de véritables marques d'une grande passion, je n'en serai pas ingrate. *Jeannin de Castille*, qui vit bien que chez elle, l'argent se livroit avant la marchandise, lui dit, qu'il avoit deux cents pistoles, & qu'il les lui donneroit si elle vouloit; & les ayant reçûes, si vous vouliez, lui dit-il, m'accorder quelques faveurs sur & tant moins de ces deniers, je vous ferois fort obligé, ou si vous voulez toute la somme, faites-moi votre billet de ce que je viens de vous donner, comme pour valeur reçûe. Elle aima mieux le baiser que d'écrire, & un moment après *Jeannin de Castille* sortit, en assûrant

qu'il

qu'il lui apporteroit le reste le lendemain. Il n'y manqua pas, aussi l'argent ne fut pas plutôt compté, qu'on lui tint parole, avec tout l'honneur qu'on peut avoir en un tel traité. Quoique *Jeannin de Castille* fût entré par la même porte que Mr. *Paget*, elle en usa mieux avec lui, soit qu'elle esperât en tirer de grands avantages, soit qu'il eût quelque grand mérite caché qui lui tînt lieu de liberalité; elle ne lui demanda pas de nouvelles preuves d'amour pour lui donner de nouvelles faveurs, ses dix milles livres le firent aimer trois mois durant, c'est-à-dire, traiter comme s'il eût été aimé. Cependant le Duc *de Candale* ayant reçû les lettres par lesquelles on lui mandoit les nouvelles affaires de sa Maîtresse, lui écrivit celle-ci.

LETTRE.

QUand vous pourriez vous justifier à moi de toutes les choses dont on vous accuse, je n'oserois plus vous aimer.

mer. Quand vous feriez malheureuse ; vous y avez trop contribué pour ne me pas désavoüer en vous aimant. Tous les amans d'ordinaire sont bien aises d'entendre nommer leurs Maîtresses : mais pour moi, je tremble quand je lis ou que j'entends votre nom. Il me semble toûjours que je vais apprendre une histoire de vous, pire que la premiere ; cependant je n'ai que faire, pour vous mépriser, d'en savoir davantage. Vous ne pouvez rien ajoûter à votre infamie. Attendez-vous aussi à tous les ressentimens que mérite une femme sans honneur, d'un honnête homme qui l'a fort aimée. Je n'entre en aucun détail avec vous, parce que je ne recherche point votre justification, & que non-seulement vous êtes convaincue à mon égard, mais que je ne puis jamais revenir pour vous.

Le Duc *de Candale* écrivit cette lettre sur le tems qu'il alloit partir pour retourner à la Cour, il venoit de perdre un combat, & cela n'avoit pas peu con-

contribué à l'aigreur de sa lettre. Il ne pouvoit souffrir d'être battu par-tout, & ce lui eût été quelque consolation dans le malheur de la guerre, s'il eût été plus heureux en amour. Il commença son voyage avec un chagrin épouvantable. En d'autres temps il seroit venu en poste : mais, comme s'il eût eu quelque pressentiment de sa mauvaise fortune, il venoit fort lentement. Il commença dans le chemin à sentir quelque incommodité ; à Vienne il se trouva fort mal : mais comme il n'étoit qu'à une journée de Lyon, il y voulut aller, sachant bien qu'il y seroit mieux traité. Cependant les fatigues de la campagne l'ayant fort abattu, les déplaisirs l'acheverent, & sa jeunesse avec les assistances des Medecins ne purent lui sauver la vie : mais comme les plus grands maux ne lui purent faire perdre le souvenir de l'infidelité de Mad. *d'Olonne*, il lui écrivit cette lettre la veille de sa mort.

LETTRE.

SI je pouvois en mourant conserver de l'estime pour vous, il me fâcheroit fort de mourir, mais ne pouvant plus vous estimer, je ne saurois plus avoir de regret à la vie. Je ne l'aimois que pour la passer doucement avec vous. Puisqu'un peu de mérite que j'avois & la plus grande passion du monde ne m'en ont pu faire venir à bout, je n'y ai plus d'attachement, & je vois bien que la mort me va délivrer de beaucoup de peines. Si vous étiez capable de quelque tendresse, vous ne me pourriez pas voir en l'état où je suis, sans étouffer de douleur. Mais, Dieu-merci, la nature y a mis bon ordre, & puisque vous pouviez tous les jours mettre au desespoir l'homme du monde qui vous aimoit le plus, vous me pourriez bien voir mourir sans en être touchée.

La premiere lettre que ce *Duc* avoit écrite à Mad. *d'Olonne* sur le sujet de *Jeannin de Castille*, lui avoit fait tant de

de peur de son retour, qu'elle l'appréhendoit comme la mort, & je pense qu'elle souhaitoit de ne le revoir jamais. Cependant le bruit de l'extremité où il étoit, la mit au desespoir, & la nouvelle de sa mort que lui donna la Comtesse *de Fiesque* son amie, faillit à la faire mourir elle-même. Elle fut quelque tems sans connoissance, & elle ne revint qu'au nom *d'Amyot*, qu'on lui dit qui lui vouloit parler. *Amyot* étoit le principal confident du Duc *de Candale*, qui apportoit à Madame *d'Olonne*, de la part de son Maître, la lettre qu'il lui avoit écrite en mourant, & la cassette où il enfermoit les lettres & toutes les autres faveurs qu'il avoit eues d'elle. Après avoir bien lû cette derniere lettre, elle se mit à pleurer plus fort qu'auparavant. La Comtesse *de Fiesque*, qui ne la quittoit point dans un état si déplorable, lui proposa pour amuser sa douleur d'ouvrir cette cassette, où elles trouverent d'abord un mouchoir marqué de sang en quelques

endroits. Ah mon Dieu! eſt-il poſſible; s'écria Madame *d'Olonne*, que je voye cela ſans mourir! quoi ce pauvre garçon qui avoit tant d'autres choſes de plus grande conſequence, avoit gardé juſques à ce mouchoir! y a-t-il rien au monde de plus touchant! Et là-deſſus elle raconta à la Comteſſe *de Fieſque*, que s'étant coupée en travaillant un jour auprès de lui, il lui avoit demandé ce mouchoir dont elle avoit eſſuyé ſa main, & l'avoit toujours gardé depuis. Après cela, elles trouverent des bracelets, des bourſes, des cheveux & des portraits de Mad. *d'Olonne*, & comme elles furent tombées ſur les lettres, la Comteſſe *de Fieſque* pria ſon amie qu'elle en pût lire quelques-unes, à quoi ayant conſenti, elle ouvrit celle-ci la premiere.



LET-

LETTRE.

ON dit ici que vous avez été battu, c'est peut-être un faux bruit de vos envieux, mais c'est peut-être une verité. Ah mon Dieu ! dans cette incertitude je vous demande la vie de mon amant, & je vous abandonne l'armée. Oui, mon Dieu ! & non seulement l'armée, mais l'état & tout le monde ensemble. Depuis qu'on m'a dit cette nouvelle, sans me rien particulariser de vous, je fais vingt visites par jour. J'ouvre des propos de guerre pour voir si je n'en apprendrai rien qui me puisse consoler. On me dit par-tout que vous avez été battu, mais l'on ne me parle point de vous en particulier. Je n'oserois demander ce que vous êtes devenu, non que je craigne de faire voir par là que je vous aime, je suis en de trop grandes alarmes pour avoir rien à ménager, mais je crains d'apprendre plus que je ne voudrois savoir. Voilà l'état où je suis & serai jusques au premier

ordinaire, si j'ai la force de l'attendre. Ce qui redouble mes inquietudes, c'est que vous m'avez si souvent promis de m'envoyer des Courriers exprès, à toutes les affaires extraordinaires, que je prends en mauvaise part de n'en avoir pas à celle-ci.

Pendant que la Comtesse *de Fiesque* lisoit cette lettre avec peine, car elle en étoit touchée, Mad. *d'Olenne* fondoit en larmes. Elles furent toutes deux long-tems sans parler après l'avoir lue. Je n'en lirai plus d'aujourd'hui, dit la Comtesse *de Fiesque*; car puisque cela me donne de la peine, il vous en doit donner bien davantage. Non, non, reprit Mad. *d'Olonne*, continuez, je vous prie, cela me fait pleurer, mais cela me fait souvenir de lui. La Comtesse *de Fiesque* ayant donc ouvert une autre lettre, elle y trouva ceci.



LET-

LETTRE.

HE quoi! ne me laisserez-vous jamais en repos? serai-je toujours dans des craintes de vous perdre, ou par votre mort, ou par votre changement? Tant que la Campagne durera je serai dans de cruelles alarmes; les ennemis ne tirent pas un coup que je ne m'imagine que c'est à vous. J'apprends ensuite que vous perdez un combat sans savoir ce que vous êtes devenu, & quand après mille mortelles craintes, je sai enfin que ma bonne fortune vous a sauvé, car vous avez bien su que vous n'avez nulle obligation à la vôtre, on dit que vous êtes en Avignon entre les bras d'Armide, où vous vous consolez de vos malheurs. Si cela est, je suis bien malheureuse que vous n'ayez pas perdu la vie avec la bataille. Oui, mon Cher, j'aimerois mieux vous voir mort qu'inconstant; car j'aurois le plaisir de croire que si vous aviez vécu davantage, vous m'auriez toujours ai-

mée ; au lieu que je n'ai plus que la rage dans le cœur, de me voir abandonnée pour une autre, qui ne vous aime pas tant que moi.

Qu'apprens-je, dit la Comtesse *de Fiesque* à *Amyot*, le Duc *de Candale* aimoit *Armide?* Non, *Madame*, reprit-il, il fut deux jours à Avignon à son retour de l'Armée pour se rafraîchir, & là il vit deux fois *Armide*, jugez si cela se peut appeller amour : mais, *Madame*, ajoûta-t-il, s'adressant à Mad. *d'Olonne*, qui vous a si bien instruit de tout ce qu'il faisoit ? Helas, répondit-elle, je ne sai rien là-dessus que par le bruit public : mais il est si commun sur cette passion, & même qu'elle est en partie cause de sa mort, que personne ici ne l'ignore ; & se mettant à pleurer plus fort qu'auparavant, la Comtesse *de Fiesque*, qui ne cherchoit qu'à faire diversion à sa douleur, lui demanda si elle ne connoissoit pas l'écriture d'un dessus de lettre qu'elle lui montra. Oui, repondit Mad. *d'Olonne*, c'est une lettre

tre de mon Maître d'Hôtel, ceci doit être curieux, il faut voir ce qu'il écrit, & là-dessus elle ouvrit la lettre.

LETTRE.

QUoi que Madame vous mande, la maison ne désemplit point de Normands. Ces Diables seroient bien mieux dans leur pays qu'ici. J'en enrage, Monseigneur, *& de mille autres choses que je vois, dont je ne vous mande pas les particularités, parce que j'espere que vous serez bientôt ici, où vous mettrez ordre à tout vous-même.*

Par ces Normands, le Maître d'Hôtel entendoit parler du Marquis *de Beuvron* & de ses Freres, de Monsieur de *Thury*, du *Chevalier de St. Evremont* & de *l'Abbé de Villerceau* qui étoient fort assidus chez Mad. *d'Olonne.* La naïveté avec laquelle ce pauvre homme mandoit ces nouvelles au Duc *de Candale*, toucha si fort cette folle, qu'après avoir regardé quelle mine faisoit

la Comteſſe *de Fieſque*, qui n'avoit pas tant de ſujet de s'affliger qu'elle, elle ſe mit à rire à gorge déployée. La Comteſſe *de Fieſque* la voyant rire ainſi, ſe prit à rire auſſi. Il n'y eut que le pauvre *Amyot*, qui ne pouvant ſouffrir une joie hors de ſaiſon, redoubla ſes larmes & ſortit bruſquement de ce cabinet. Deux ou trois jours après, Madame *d'Olonne* étant conſolée, la Comteſſe *de Fieſque* & ſes autres amies lui conſeillerent de pleurer pour ſon honneur, lui diſant que ſon affaire avec le Duc *de Candale* avoit été trop publique pour en faire une fineſſe. Elle ſe contraignit donc encore trois ou quatre jours, après quoi elle revint à ſon naturel, & ce qui hâta ce retour, fut le Carnaval, qui, en lui donnant lieu de ſatisfaire ſon inclination, lui aida encore à contenter ſon mari, qui avoit eu de grands ſoupçons de ſon intelligence avec le Duc *de Candale*, & ſe croyoit fort heureux d'en être delivré. Pour lui faire donc croire qu'elle n'a-

voit

voit plus rien dans le cœur, elle se masqua quatre ou cinq fois avec lui, & voulant entierement regagner sa confiance par une grande sincerité, elle lui avoüa non-seulement son amour pour le Duc *de Candale*, non-seulement qu'elle lui avoit accordé les dernieres faveurs, mais encore les particularités de ses joüissances. Et comme elle lui en spécifioit le nombre; il ne vous aimoit guere, lui dit-il, *Madame*, voulant insulter à la foiblesse du pauvre défunt, puisqu'il faisoit si peu de chose pour une si belle femme que vous. Il n'y avoit encore que huit jours qu'elle avoit quitté le lit, qu'elle gardoit depuis quatre mois pour une grande incommodité qu'elle avoit à la jambe, lorsqu'elle résolut de se masquer, & cette envie avança plus sa guérison, que tous les remedes qu'elle avoit faits depuis si long-tems. Elle se masqua donc quatre ou cinq fois avec son mari: mais comme ce n'étoit que de petites mascarades obscures, elle voulut
en

en faire une grande & fameuse, dont il fût parlé; & pour cet effet, elle se déguisa en Capucin, elle quatrieme, & fit déguiser deux autres de ses amis en Sœurs colletes. Les Capucins étoient, elle, son mari, Mr. *de Thury*, & l'Abbé *de Villerceau*. Les Sœurs colletes étoient, *Graffard*, Anglois, & *Resilly*. Cette troupe courut toute la nuit du Mardy gras toutes les assemblées. Le *Roi* & la *Reine* Mere, ayant appris cette mascarade, s'emporterent fort contre Madame *d'Olonne*, & dirent publiquement qu'ils vengeroient le mépris qu'on avoit fait de la Religion en cette rencontre. On adoucit quelque tems après Leurs Majestés, & toutes ces menaces aboutirent à n'avoir plus d'estime pour Madame *d'Olonne*.

Pendant que toutes ces choses se passoient, *Jeannin de Castille* joüissoit paisiblement de sa Maîtresse, lorsqu'elle fit tirer la loterie. J'ai déja dit, que des dix mille écus qu'elle avoit reçûs, elle n'en avoit employé tout au plus

que

que la moitié, & la plus grande part de cette loterie fut attribuée aux Capucins, aux Sœurs colletes & au reste de la cabale. Le Prince *de Marsillac*, qui alloit joüer le premier rôle sur ce theâtre, eut le premier gros lot, qui étoit un grand brasier d'argent. *Jeannin de Castille*, avec toutes les faveurs qu'il recevoit, n'eut qu'un bijou de fort peu de valeur. Le grand bruit qui couroit de l'infidelité de cette loterie, lui donna du chagrin de n'être pas mieux traité que les plus indifférens, il s'en plaignit à Mad. *d'Olonne*. Elle qui ne vouloit pas lui faire confidence de sa friponerie, reçut ses plaintes le plus aigrement du monde, de sorte qu'avant de se quitter, ils vinrent de part & d'autre aux reproches, l'un de son argent, l'autre de ses faveurs. Pour conclusion, Mad. *d'Olonne* lui défendit son logis, & *Jeannin de Castille* lui dit, qu'il ne lui avoit jamais obéi de si bon cœur qu'il faisoit en cette rencontre, & que ce commandement lui

al-

alloit ſauver de la peine & de la dépenſe. Cependant le commerce du Marquis *de Beuvron* duroit toûjours, ſoit qu'il ne fût guére amoureux, ſoit qu'il ſe tînt trop heureux d'avoir de ſes faveurs à quelque prix que ce fût. Il la tourmentoit peu ſur ſa conduite, elle auſſi le traitoit de ſon pis-aller, & l'aimoit toûjours mieux que rien. Peu de tems après la rupture de *Jeannin de Caſtille*, le Prince *de Marſillac*, qui avoit des amis plus éveillés que lui, fut conſeillé de s'attacher à Madame *d'Olonne*, & on lui dit qu'il étoit en âge de faire parler de lui; que les femmes donnoient de l'eſtime auſſi-bien que les armes; que Madame *d'Olonne* étant une des plus belles femmes de la Cour, outre de grands plaiſirs, pourroit encore bien faire de l'honneur à qui en feroit aimé, & qu'en tout cela la place du Duc *de Candale* étoit quelque choſe de très-conſidérable. Avec toutes ces raiſons, ils pouſſerent le Prince *de Marſillac* à rendre des aſſiduités à Madame *d'Olon-*

ne : mais parce que naturellement il se défioit fort de lui-même, sa cabale, qui s'en défioit aussi, jugea qu'il ne le falloit point laisser sur sa bonne foi auprès d'elle, & il fut arrêté qu'on lui donneroit Resilly pour le conduire & assister dans les rencontres. Le Prince *de Marsillac* lui avoit rendu de grandes assiduités pendant deux mois, sans lui avoir parlé d'amour qu'en termes généraux. Il avoit pourtant dit à Resilly, il y avoit plus de six semaines, qu'il lui avoit fait sa déclaration, & lui avoit inventé même une réponse un peu rude, afin qu'il ne trouvât pas mauvais qu'il fût si long-tems à recevoir des faveurs, quand ce Gouverneur pour servir son pupille, parla aussi à Mad. *d'Olonne*, & lui dit : Je sai bien, Madame, qu'il n'y a rien de si libre que l'amour, & que si le cœur n'est touché par inclination, on ne persuade guere par les paroles : mais je ne laisserai pas de vous dire, que quand on est jeune & qu'on est à marier comme vous, je ne comprends

prends pas pourquoi on refuse un jeune Gentilhomme amoureux, & qui a de quoi, ou je suis fort trompé, autant que personne de la Cour. C'est du pauvre *Prince de Marsillac* que je parle, Madame: puisqu'il vous aime si éperdûment, pourquoi êtes-vous ingrate, ou si vous sentez que vous ne le pouvez aimer, pourquoi l'amusez-vous? Aimez-le, ou vous en defaites. Je ne sai pas, interrompit Madame *d'Olonne*, depuis quand les hommes prétendent que nous les aimions sans qu'ils nous l'ayent demandé; car j'ai oüi dire qu'autrefois c'étoit eux qui faisoient les avances. Je savois bien qu'ils traitoient dans ces derniers temps la galanterie d'une étrange maniere: mais je ne savois pas qu'elle eût été réduite au point de vouloir que les femmes fissent les premiers pas. Quoi, Madame, reprit Resilly, le Prince *de Marsillac* ne vous a pas dit qu'il vous aimoit. Non, Monsieur, lui dit-elle, c'est vous qui me l'avez appris. Ce n'est pas que les soins qu'il

qu'il m'a rendus ne m'ayent fait soupçonner qu'il avoit quelque dessein : mais jusques à ce qu'on nous ait parlé, nous n'entendons pas le reste. Ah, Madame, repliqua Resilly, vous n'avez pas tant de tort que je pensois : la jeunesse du Prince *de Marsillac* le rend timide, c'est ce qui l'a fait faillir, mais cette jeunesse aussi fait excuser bien des fautes avec les femmes. On n'a guere de tort à l'âge qu'il a, & pour les gens de vingt-deux ans, il y a bien du retour à la miséricorde. J'en demeure d'accord, dit-elle, un jeune homme de vingt-deux ans donne de la pitié, & jamais de colere, mais aussi je veux qu'il ait du respect. Appellez-vous respect, Madame, reprit Resilly, de n'oser dire que l'on est amoureux? C'est sottise toute pure, je dis même à l'égard d'une femme qui ne voudroit pas aimer ; & en ce cas-là l'on ne perdroit pas son temps, & l'on sauroit bien à quoi s'en tenir. Mais ce respect ne vous est bon, Madame, qu'avec ceux pour

qui

qui vous n'avez nulle inclination ; car si celui que vous voudriez aimer, en avoit un peu trop, vous seriez bien embarrassée. Comme il acheva de parler, il entra des gens, & quelque tems après étant sorti, il alla trouver le Prince *de Marsillac*, à qui ayant fait mille reproches de sa timidité, il lui fit promettre qu'avant la fin du jour il feroit une déclaration à sa Maîtresse. Il lui dit même une partie des choses qu'il falloit qu'il lui dît, dont le Prince *de Marsillac* ne se souvint pas un moment après ; & l'ayant encouragé le mieux qu'il pût, il le vit partir pour cette grande expédition. Cependant le Prince *de Marsillac* étoit dans d'étranges inquiétudes : tantôt il trouvoit que son Carrosse alloit trop vîte, tantôt il souhaitoit de ne pas trouver Madame *d'Olonne* à son logis, ou de trouver quelqu'un avec elle. Enfin il craignoit la même chose qu'un honnête homme eût desirée de tout son cœur. Cependant il fut assez malheureux de trouver sa

Maî-

Maîtresse & de la trouver toute seule. Il l'aborda avec un visage si embarrassé, que si elle n'eût déja sû son amour par *Resilly*, elle l'eût découvert à le voir cette seule fois-là. Cet embarras lui servit à la persuader plus que tout ce qu'il lui put dire, voilà pourquoi en amour les sots sont plus heureux que les habiles. La premiere chose que fit le Prince *de Marsillac* après s'être assis, fut de se couvrir, tant il étoit hors de lui-même. Un instant après s'étant apperçû de sa sottise, il ôta son chapeau & ses gants, & puis il en remit un, & tout cela sans dire mot. Qu'y a-t-il? dit Madame *d'Olonne*, vous me paroissez avoir quelque chose dans l'esprit. Ne le devinez-vous pas, *Madame*, lui dit le Prince *de Marsillac?* Non, dit-elle, je n'y comprends rien. Comment entendrois-je ce que l'on ne me dit pas, moi qui ai bien de la peine à concevoir ce que l'on me dit? C'est, je m'en vais vous le dire, repliqua le Prince *de Marsillac*, en se radou-

douciſſant niaiſement, c'eſt que je vous aime. Voilà bien des façons, dit-elle, pour peu de choſe. Je ne vois pas qu'il y ait tant de difficulté à dire qu'on aime : il m'en paroît bien plus à bien aimer. Ah, *Madame*, repliqua-t-il en l'interrompant, j'ai bien plus de peine à le dire qu'à le faire. Je n'en ai point du tout à vous aimer, & j'en aurois tellement à ne vous aimer pas, que je n'en pourrois jamais venir à bout, quand vous me l'ordonneriez mille fois. Moi, *Monſieur*, reprit Madame *d'Olonne* en rougiſſant; je n'ai rien à vous commander. Tout autre que le Prince de *Marſillac*, eût entendu la maniere fine dont Madame *d'Olonne* ſe ſervoit pour lui permettre de l'aimer; mais il avoit l'eſprit trop bouché, c'étoit de la delicateſſe perdue, que d'en avoir avec lui. Quoi, *Madame*, lui dit-il, vous ne m'eſtimez pas aſſez pour m'honorer de vos commandemens? Hé bien, dit-elle, ſerez-vous bien aiſe que je vous ordonne de ne me plus aimer? Non,

Ma-

Madame, interrompit-il brusquement. Que voulez-vous donc ? reprit Madame *d'Olonne*. Vous aimer toute ma vie, reprit le Prince *de Marsillac*, & me faire aimer de vous. Hé bien, aimez tant qu'il vous plaira, lui dit-elle, & espérez. C'en étoit assez à un amant plus pressant que le Prince *de Marsillac*, pour en venir aux dernieres faveurs : cependant quoi que Mad. *d'Olonne* pût faire, il la fit durer encore deux mois, & enfin quand elle se rendit, elle en fit toutes les avances. L'établissement de ce nouveau commerce ne lui fit pas rompre celui qu'elle avoit avec le Marquis *de Beuvron*. Le dernier amant étoit toûjours le mieux aimé : mais il ne l'étoit pas assez pour chasser le Marquis *de Beuvron*, qui étoit un second mari pour elle.

Un peu de temps avant la rupture de *Jeannin de Castille* avec Madame *d'Olonne*, le Chevalier *de Grammont* en étoit devenu amoureux ; & comme c'est une personne extraordinaire, il est à

propos d'en faire la deſcription. Le *Chevalier* avoit les yeux rians, le nez bien fait, la bouche belle, une petite foſſette au menton, qui faiſoit un agréable effet ſur ſon viſage, je ne ſai quoi de fin dans ſa Phyſionomie, la taille aſſez belle, s'il ne ſe fût point voûté, l'eſprit galant & délicat : cependant ſes mines & ſon accent faiſoient bien ſouvent valoir ce qu'il diſoit, qui devenoit rien dans la bouche d'un autre. Une mârque de cela eſt, qu'il écrivoit le plus mal du monde, & il écrivoit comme il parloit. Quoiqu'il eſt ſuperflu de dire qu'un rival ſoit incommode, le *Chevalier* l'étoit au point, qu'il eût mieux valu, pour une pauvre femme, en avoir quatre ſur les bras que lui ſeul : il étoit liberal juſques à la profuſion, & par là ſa Maîtreſſe ni ſes rivaux, ne pouvoient avoir des valets fidéles, d'ailleurs le meilleur garçon du monde. Il y avoit douze ans qu'il aimoit la Comteſſe *de Fieſque*, femme auſſi extraordinaire que lui, c'eſt-

c'eſt-à-dire, auſſi ſinguliere en mérite, que lui en méchantes qualités. Mais comme de ces douze ans, il y en avoit cinq qu'elle étoit exilée auprès de la Princeſſe *Leonore*, fille de la *Gornande Gaule*, Princeſſe que la fortune perſécutoit à cauſe qu'elle avoit de la vertu, & qu'elle ne pouvoit réduire ſon grand courage aux baſſeſſes que la Cour demande; pendant leurs abſences le *Chevalier* n'étoit pas adonné à une conſtance fort réguliere, & quoique la Comteſſe *de Fieſque* fût aimable, il méritoit quelque excuſe de ſa légéreté, puiſqu'il n'en avoit jamais reçû de faveurs. Il y avoit pourtant des gens à qui il avoit donné de la jalouſie: le Comte *de Vorel* en étoit un. Comme un jour celui-là reprochoit à la Comteſſe *de Fieſque*, qu'elle aimoit le *Chevalier*, cette Belle lui répondit qu'il étoit fou de croire qu'elle pût aimer le plus grand fripon du monde. Voilà une plaiſante raiſon, lui dit-il, *Madame*, que vous m'alléguez pour votre juſti-

C 2 fica-

fication ! je ſai que vous êtes encore plus friponne que lui, & je ne laiſſe pas de vous aimer. Quoique le *Chevalier* aimât partout, il avoit pourtant un ſi grand foible pour la Comteſſe *de Fieſque*, que, quelque engagement qu'il eût ailleurs, ſi-tôt que quelqu'un la voyoit un peu plus aſſidûment qu'à l'ordinaire, il quittoit tout pour venir à elle. Il avoit raiſon auſſi ; car la Comteſſe *de Fieſque* étoit une femme admirable. Elle avoit les yeux bruns & brillans, le nez bien fait, la bouche agreable & de belle couleur, le teint blanc & uni, la forme du viſage longue, il n'y avoit eu qu'elle au monde qui s'étoit embellie d'un menton pointu. Elle avoit les cheveux cendrés, toujours fort propre & fort galamment vêtue : mais ſa parure venoit plus de ſon air que de la magnificence de ſes habits. Son eſprit étoit fort vif & naturel, ſon humeur ne ſe peut décrire ; car avec la modeſtie de ſon ſexe, elle étoit de l'humeur de tout le monde. A force de

penſer

penser à ce que l'on doit faire, chacun pense d'ordinaire mieux à la fin qu'au commencement; il arrivoit tout le contraire à la Comtesse *de Fiesque*, ses réflexions gâtoient ses mouvemens. Je ne sai pas si la confiance qu'elle avoit en son mérite lui ôtoit le soin de chercher des amans: mais elle ne se donnoit aucune peine pour en avoir. Véritablement quand il lui en arrivoit quelqu'un de lui-même, elle n'avoit ni rigueur pour s'en défaire, ni douceur pour le retenir. Il s'en retournoit s'il vouloit, s'il vouloit il demeuroit, & quoi qu'il fît il ne subsistoit point à ses dépens. Il y avoit donc, comme j'ai dit, cinq années que le *Chevalier* ne la voyoit plus, & durant cette absence, pour ne point perdre de tems, il avoit fait mille Maîtresses, entre autres la Duchesse *de Victoire*, & trois jours après *Larisse*. Ce fut *Prospere* qui fit ce Sonnet au *Chevalier*.

Quoi! vous vous consolez après ce coup de foudre,
Tombé sur un objet qui vous parut si beau?

Un veritable amant bien loin de se résoudre,
Se seroit enfermé dans le même tombeau.
Quoi ! ce cœur si touché brûle d'un feu nouveau ?
Quelle infidélité ! qui peut vous en absoudre ?
Venir tout fraîchement de pleurer comme un veau,
Puis faire le galant & mettre de la poudre.
O l'indigne foiblesse & qu'il vous en cuira !
Vous manquez à l'amour, l'amour vous manquera ;
Et déja vous donnez où tout le monde échouë.
Je connois la beauté pour qui vous soupirez.
Je l'aime & puisqu'il faut enfin que je l'avouë ;
C'est qu'en vous consolant vous me desespérez.

Quelque temps après cette affaire ébauchée, la Comtesse *de Fiesque* étant revenue à Paris, le *Chevalier* qui n'étoit retenu auprès de *Larisse* par aucune faveur, la quitta pour retourner à la Comtesse *de Fiesque*. Mais comme il n'étoit pas long-tems en même état, & qu'il s'ennuyoit avec celle-ci, il s'attacha à Madame *d'Olonne*, dans le même temps que le Prince *de Marsillac* s'embarqua avec elle. Et quoiqu'il fût moins heureux que lui avec les Dames, il n'étoit pas plus pressant ; au contraire, pourvû qu'il pût badiner, faire

faire dire au monde qu'il étoit amoureux, trouver quelques gens de légere croyance pour flatter sa vanité, donner de la peine à un rival, être mieux venu que lui, il ne se mettoit guere en peine de la conclusion. Une chose qui faisoit qu'il lui étoit plus difficile de persuader qu'à un autre, étoit qu'il ne parloit jamais sérieusement, de sorte qu'il falloit qu'une femme se flattât beaucoup, pour croire qu'il fût amoureux d'elle.

J'ai déja dit que jamais amant qui n'étoit pas aimé, n'a été plus incommode que lui. Il avoit toûjours deux ou trois laquais sans livrées, qu'il appelloit ses Grisons, par qui il faisoit suivre ses rivaux & ses Maîtresses. Un jour Madame *d'Olonne* étant en peine comme elle iroit à un rendez-vous, qu'elle avoit avec le Prince *de Marsillac*, sans que le Chevalier *de Grammont* le découvrît, se résolut pour le dépayser, de sortir en cape, avec une femme de chambre, & d'aller passer la

Seine en bateau, après avoir donné ordre à ſes gens de l'aller trouver au Fauxbourg Saint Germain. Le premier homme qu'elle trouva pour lui donner la main pour monter en bateau, fut un des Griſons du Chevalier *de Grammont*, devant qui s'étant réjoüie avec ſa femme de chambre, d'avoir trompé le *Chevalier*, & ayant parlé de ce qu'elle alloit faire ce jour-là, ce Griſon alla auſſi-tôt avertir ſon Maître, lequel dès le lendemain ſurprit étrangement Madame *d'Olonne*, quand il lui dit le détail de ſon rendez-vous de la veille. Un honnête homme qui convainc ſa Maîtreſſe d'en aimer un autre que lui, ſe retire promptement & ſans bruit, particulierement ſi elle ne lui a rien promis : mais le *Chevalier* n'en étoit pas de même, quand il ne pouvoit ſe faire aimer, il eût mieux aimé ſe faire tuer que de laiſſer en repos ſon rival & ſa Maîtreſſe. Madame *d'Olonne* avoit donc compté pour rien toutes les aſſiduités que le *Cheva-*

lier lui avoit rendues trois mois durant, & tourné en raillerie tout ce qu'il lui avoit dit de sa passion, & d'autant plus qu'elle étoit persuadée qu'il en avoit une plus grande pour la Comtesse *de Fiesque*, que pour elle; mais elle le haïssoit encore comme le Diable, lorsque cet amant crut qu'une lettre auroit plus d'effet que tout ce qu'il avoit fait & dit jusque-là. Dans cette pensée, il lui écrivit celle-ci.

LETTRE.

EST-il possible, ma Déesse, que vous n'ayez point la connoissance de l'amour que vos beaux yeux, mes Soleils, ont allumé dans mon cœur. Quoiqu'il soit inutile d'avoir recours à vous, avec des déclarations communes aux beautés incomparables, & que les oraisons mentales vous doivent suffire, je vous ai dit mille fois que je vous aimois: cependant vous riez & ne répondez rien. Est-ce bon ou mauvais signe, ma Reine, je vous conjure de vous ex-

quer là-dessus, afin que le plus passionné des humains continue de vous adorer, ou qu'il cesse de vous déplaire.

Madame *d'Olonne* ayant reçû cette lettre, l'alla porter aussi-tôt à la Comtesse *de Fiesque*, avec qui elle crut qu'elle avoit été concertée: mais elle ne lui témoigna rien de ce qu'elle en croyoit d'abord. Comme elles vivoient bien ensemble, elle lui fit valoir, en raillant, le refus qu'elle faisoit de son amant, & l'avis qu'elle lui donnoit de l'infidélité qu'il lui vouloit faire. Quoique la Comtesse *de Fiesque* n'aimât pas le *Chevalier*, cela ne laissa pas de la fâcher; la plûpart des femmes ne veulent pas plus perdre ceux de leurs amans qu'elles ne veulent point aimer, que ceux qu'elles favorisent, & leur chagrin ne vient pas tant de la perte qu'elles font, que de la préférence de leurs rivales: voilà comme fut la Comtesse *de Fiesque* en cette rencontre.

Cependant elle remercia Madame *d'O-*

d'Olonne de l'intention qu'elle avoit de l'obliger : mais elle l'aſſûra qu'elle ne prenoit aucune part au *Chevalier*, & qu'au contraire on l'obligeroit de l'en défaire. Madame *d'Olonne* ne ſe contenta pas d'avoir montré cette lettre à la Comteſſe *de Fieſque*, elle s'en fit encore honneur à l'égard du Prince *de Marſillac*, & ſoit que la Comteſſe *de Fieſque* en parlât encore à d'autres, ſoit qu'elle le dît elle-même, deux jours après tout le monde ſut que le pauvre *Chevalier* avoit été ſacrifié, & il lui revint bien-tôt à lui-même, les plaiſanteries que l'on faiſoit de ſa lettre. Le mépris offenſe tous les amans : mais qu'on y mêle la raillerie, on les pouſſe dans le deſeſpoir.

Le *Chevalier* ſe voyant éconduit & moqué, ne garda plus de meſures. Il n'y eut rien qu'il ne dît contre Madame *d'Olonne* ; l'on vit bien en cette rencontre, que cette folle avoit trouvé le ſecret de perdre ſa réputation, en conſervant ſon honneur.

De tous ſes rivaux, le *Chevalier* n'en haïſſoit pas un tant que le Prince *de Marſillac*, tant parce qu'il le croyoit le mieux traité, que parce qu'il ſembloit qu'il le méritât le moins. Il appelloit les amans de Madame *d'Olonne* les Philiſtins, & diſoit que le Prince *de Marſillac*, à cauſe qu'il avoit peu d'eſprit, les avoit tous défaits avec une mâchoire d'âne.

Dans ce même tems le Comte *de Guiche*, jeune & beau comme un ange & plein d'amour propre, crut que la conquête de Mad. *d'Olonne* lui ſeroit aiſée & honorable, de ſorte qu'il réſolut de s'y embarquer par les motifs de la gloire. Il en parla à *Manicamp* ſon bon ami, qui approuva ſon deſſein, & s'offrit de l'y ſervir. Le Comte *de Guiche* & *Manicamp* ont trop de part à cette Hiſtoire, pour ne parler d'eux qu'en paſſant. Il les faut faire connoître à fond, & pour cet effet il faut commencer par la deſcription du premier. Le Comte *de Guiche* avoit de grands

grands yeux noirs, le nez bien fait, la bouche un peu grande, la forme du visage ronde & platte, le teint admirable, le front grand & la taille belle. Il avoit de l'esprit. Il étoit moqueur, léger, présomptueux, brave, étourdi & sans amitié. Il étoit Mestre de Camp du régiment de la Garde Gauloise, conjointement avec le Maréchal son Pere.

Manicamp avoit les yeux bleus & doux, le nez aquilin, la bouche grande, les levres fort rouges & relevées, le teint un peu jaune, le visage plat, les cheveux blonds, & la tête belle, la taille bien faite, s'il ne se fût un peu trop négligé. Pour de l'esprit, il en avoit assez & de la maniere du Comte *de Guiche*, excepté qu'il n'avoit pas tant d'acquis que lui : mais il avoit le génie pour le moins aussi beau. La fortune de celui-ci n'étoit pas à beaucoup près si bien établie que celle de l'autre, & lui faisoit avoir un peu plus d'égard : mais ils avoient à peu près les mêmes inclinations à la dureté & à la raille-

le

rie, auſſi s'aimoient-ils auſſi fortement, que s'ils euſſent été de différent ſexe.

Dans le temps même que Madame *d'Olonne* montroit à tout le monde la lettre du Chevalier *de Grammont*, celui-ci découvrit l'amour de ſon neveu pour la Comteſſe *de Fieſque* : cela ne ſervit pas peu pour le faire emporter contre Madame *d'Olonne*, croyant ſa réconciliation plus aiſée avec la Comteſſe *de Fieſque*, moins il garderoit de meſures avec l'autre : mais cependant qu'il eſſaye de ſe racommoder, voyons ce que fit le Comte *de Guiche* pour ſe rendre agréable.

Il faut ſavoir premierement que le Comte *de Guiche* avoit une grande paſſion pour Madame *de Beauvais*, fille de peu de naiſſance, mais de beaucoup d'eſprit. Il faut ſavoir encore qu'il avoit été tellement tracaſſé dans cet amour, par ſes parens qui craignoient qu'elle ne lui fît faire la même ſottiſe que ſa ſœur avoit fait faire à Armand, que cette conſidération, auſſi bien que les ri-

rigueurs de la belle, l'avoient rebuté & l'avoient engagé dans le dessein d'aimer la Comtesse *de Fiesque* : mais il n'avoit point pour celle-ci toute l'inclination qu'elle méritoit, & c'étoit moins une nouvelle passion, qu'un remede à la précédente. Il ne faisoit pas beaucoup de chemin : tout ce qu'il pouvoit faire, étoit d'émouvoir la Comtesse *de Fiesque*, & mettre au desespoir le *Chevalier*, & pour cela il s'en tenoit aux regards & aux assiduités, sans se soucier d'aller plus vîte. La Comtesse *de Fiesque*, qui, à ce qu'on croit, n'avoit jamais eu le cœur touché que du mérite du Seigneur *d'Hiere*, favori du Prince des Bituringiens, qu'elle ne pouvoit plus voir, il y avoit quatre ou cinq ans, & avec qui elle entretenoit un commerce par lettres, sentit sa confiance ébranlée par ces pas que fit le Comte *de Guiche* pour elle : & quoi que *Zerige*, ami du Seigneur *d'Hiere*, lui pût dire pour l'obliger à chasser le Comte *de Guiche*, elle n'y donna pas d'a-

d'abord les mains ; & faiſant ſemblant de traiter ſes amours de ridicules, elle étudia long-tems ſa maniere d'agir, mais enfin voyant que le Comte *de Guiche* ne s'aidoit pas, elle ſe réſolut de ſe faire honneur de la néceſſité où elle ſe voyoit de le perdre ; & afin que cela ne parût pas un ſacrifice au *Chevalier*, qui s'étoit vanté de faire chaſſer ſon Neveu, elle les chaſſa tous deux, déferant pour lors au conſeil de *Zerige*, à ce qu'elle lui dit, & là-deſſus ſe fit une plaiſanterie, que la Comteſſe *de Fieſque* alloit ſcéler les congés de ſes meilleurs amans : mais le *Chevalier* la fit tant preſſer par ſes meilleurs amis, qu'il obtint enfin la permiſſion de la revoir au bout de quinze jours. Ce fut ſur cela qu'il fit ce couplet de Sarabande.

Lorſque l'excès d'une tendreſſe extrème,
Qu'elle a toujours pour ſon ami Flamand,
Sut obliger la perſonne que j'aime,
Au dur ſcélé qui cauſe mon tourment ;
Las ! je penſois comme il penſoit lui-même,
Ne revenir, Philis qu'au jour du jugement,
Mais ce n'étoit qu'un pur banniſſement.

Que

Cinq ou ſix mois s'étoient paſſés, pendant leſquels le *Chevalier* trop heureux de n'avoir plus ſon Neveu ſur les bras, avoit goûté auprès de *Philis* le plaiſir d'aimer ſeul; quelques amis du Comte *de Guiche* lui remontrerent, qu'étant le plus beau garçon de la Cour, il lui étoit honteux de trouver une Dame cruelle, & que le mauvais ſuccès qu'il avoit eu auprès de la Comteſſe *de Fieſque*, lui avoit fait un tort dans le monde. Ces raiſons le firent réſoudre de ſe rembarquer. Il revint bleſſé de la campagne; ſa bleſſure étoit à la main droite: mais comme il y avoit déja quelque tems, ſa bleſſure, quoique grande, ne l'empêchoit pas de ſe promener. Lorſqu'il rencontra la Comteſſe *de Fieſque* au jardin du *Roi*, il étoit avec l'Abbé *Fouquet*, ami particulier de cette *Dame*, qui croyant leur faire plaiſir, les engagea dans une converſation tête à tête, & les laiſſa là ſeuls aſſez long-tems. Le Comte *de Guiche* ne parla point d'amour: mais il fit des mi-

nes

nes & jetta des regards qui ne parloient que trop à la Comtesse *de Fiesque*, qui entendoit encore plus qu'il ne vouloit dire. Cette conversation finit par une foiblesse qui prit le Comte *de Guiche*, d'où le secours de la Comtesse *de Fiesque* & l'Abbé *Fouquet* le retirerent. Leurs opinions furent partagées sur la cause de cette foiblesse. L'Abbé *Fouquet* l'attribua à la blessure du Comte *de Guiche*, & la Comtesse *de Fiesque* à sa passion. Il n'y a rien qu'une femme croye plus facilement que d'être aimée, parce que l'amour propre lui fait croire qu'on la doit aimer, & parce que l'on ne se persuade pas moins vîtement ce que l'on desire. Ces raisons-là firent que la Comtesse *de Fiesque* ne douta point du tout de l'amour du Comte *de Guiche*. Dans ce tems-là Madame *d'Olonne*, qui ne vouloit pas qu'un jeune homme bien fait lui échapât, pria *Genouville* de lui amener le Comte *de Guiche*; ce qu'il fit: mais l'heure du *Chevalier* n'étant pas encore

venue

venuë, il en ſortit auſſi libre qu'il y étoit entré, & continua dans ſon deſſein pour la Comteſſe *de Fieſque*. Ses aſſiduités ayant renouvellé la jalouſie du Chevalier *de Grammont*, celui-ci voulut s'éclaircir de l'état auquel étoit ſon Neveu auprès de la Comteſſe *de Fieſque* ſa Maîtreſſe, & pour le bien contrefaire, il écrivit de la main gauche à cette belle le billet que voici.

BILLET.

L'On eſt bien embarraſſé quand on n'a qu'une pauvre main gauche, je vous ſupplie, Madame*, que je vous puiſſe parler aujourd'hui à quelqu'heure du jour, mais que mon cher Oncle n'en ſache rien; car je courrois fortune de la vie, & peut-être vous-même n'en ſeriez-vous pas quitte à meilleur marché.*

La Comteſſe *de Fieſque* ayant lû ce billet, donna ordre à ſon portier de faire ſavoir à celui qui en viendroit quérir réponſe, qu'il dit à ſon Maître, qu'il lui

lui envoyât *Manicamp*, à trois heures après midi. Lorſque le *Chevalier* eut reçû cette réponſe, il crut avoir de quoi convaincre la Comteſſe *de Fieſque* de la derniere intelligence avec le Comte *de Guiche*; & ſur cette réponſe, il s'en alla chez elle. La rage qu'il avoit dans le cœur avoit tellement changé ſon viſage, que pour peu que la Comteſſe *de Fieſque* y eût pris garde, elle eût tout découvert à ſon abord. Y a-t-il long-tems, *Madame*, lui dit-il, que vous n'avez vû le Comte *de Guiche*. Il y a cinq ou ſix jours, répondit-elle. Mais il n'y a pas ſi long-tems, répondit le Chevalier *de Grammont*, que vous en avez reçû des lettres. Moi des lettres du Comte *de Guiche*! pourquoi m'écriroit-il? eſt-il en état d'écrire à quelqu'un? Prenez garde à ce que vous dites, répondit le *Chevalier*; car cela tire à conſéquence. La vérité eſt, dit la Comteſſe *de Fieſque*, que *Manicamp* vient de m'envoyer demander ſi le Comte *de Guiche* me pourroit voir aujourd'hui,

jourd'hui, & je lui ai mandé qu'il vînt ſans ſon ami. Il eſt vrai, répondit bruſquement le *Chevalier*, que vous venez de mander à *Manicamp* qu'il vînt ſans le Comte *de Guiche*, mais c'eſt ſur une lettre de celui-ci que vous lui avez mandé cela, & je ne le ſai, *Madame*, que parce que c'eſt moi qui l'ai écrite, & à qui on a rendu la réponſe. N'eſt-ce pas aſſez de ne pas reconnoître l'amour que j'ai pour vous depuis douze ans, ſans me préférer un petit garçon, qui ne paroît vous aimer que depuis quinze jours, & qui ne vous aime point du tout? Enſuite de ce diſcours, il fit des actions d'un homme enragé un quart d'heure durant. La Comteſſe *de Fieſque*, qui ſe vit convaincue, voulut tourner l'affaire en raillerie: mais, dit-elle, puiſque vous ne doutez point de cette intelligence de votre neveu & de moi, que ne me demandez-vous des choſes de plus grande conſéquence qu'une heure à me voir? Ah! *Madame*, s'écria-t-il, j'en ai aſſez pour vous

croire

croire la plus ingrate de toutes les femmes, & moi le plus malheureux de tous les hommes. Comme il achevoit ces paroles, *Manicamp* entra, & lui sortit pour cacher le désordre où il étoit. Qu'y a-t-il, *Madame*, lui dit *Manicamp?* je vous trouve toute embarrassée. La Comtesse *de Fiesque* lui conta la tromperie du *Chevalier*, & leur conversation; & après quelques discours sur ce sujet, il sortit & lui rapporta dans la même heure ce billet de la part du Comte *de Guiche.*

LETTRE.

De peur que les faussaires ne me puissent nuire, & que vous ne vous mépreniez au caractere, & au style, je vous ai voulu faire connoître l'un & l'autre. Le dernier est plus difficile à imiter, étant dicté par quelque chose qui est au-dessus de leurs sentimens.

La

La Comteſſe *de Fieſque* ayant lû ce billet, mon Dieu ! lui dit-elle, que votre ami eſt fou : j'ai bien peur qu'il ne ſe faſſe & à moi auſſi des affaires, dont nous n'avons pas beſoin ni l'un ni l'autre. Pourvû, *Madame*, lui répondit *Manicamp*, que vous vous entendiez bien vous deux, vous ne ſauriez avoir de méchantes affaires : mais, répondit la Comteſſe *de Fieſque*, ne ſauroit-il prendre avec moi un autre parti que celui d'amant ? Non, *Madame*, répliqua-t-il, il lui eſt impoſſible, & ce qui vous le doit perſuader, c'eſt qu'il revient à la charge après avoir été battu. Cette recherche marque en lui une furieuſe néceſſité à vous aimer. Comme il alloit continuer cette converſation, il entra du monde, qui l'interrompit ; & *Manicamp* étant ſorti, il alla un moment après conter à ſon ami, ce qui venoit de ſe paſſer entre lui & la Comteſſe *de Fieſque*. Le Comte *de Guiche* ne croyant pas que le billet qu'il avoit écrit à la Comteſſe *de*

Fieſque

Fiesque suffît pour lui parler de son amour, lui en écrivit un autre qui parloit plus clairement. Il en chargea *Manicamp*, qui, le lendemain le portant à cette belle, le perdit par les chemins, de sorte qu'il retourna sur ses pas, dire au Comte *de Guiche* l'accident qui lui étoit arrivé, celui-ci écrivit cette lettre à la Comtesse *de Fiesque*.

LETTRE.

SI vous étiez persuadée de mes sentimens, vous comprendriez aisément qu'on est mal satisfait d'un homme qui est aussi négligent que Manicamp. *Vous allez voir la plus grande querelle du monde si vous n'y mettez la main. Jugez de ce que je sens pour vous, puisque je romps avec le meilleur de mes amis, sans retour de mon côté. Mais comme il lui reste encore votre assistance, & que vous n'êtes pas si en colère que moi, j'ai peur qu'il ne me force à lui pardonner par votre entremise.*

Manicamp alla chercher par-tout la Comteſſe *de Fieſque* qui n'étoit pas chez elle, & l'ayant trouvée chez Nobelle, qui joüoit; je porte, lui dit-il, le bonheur aux gens que j'approche, *Madame*; & s'étant mis auprès d'elle, il lui fourra adroitement dans la pochette la lettre de ſon ami, & ſortit quelque tems après. La Comteſſe *de Fieſque* s'étant retirée chez elle, le jeu fini, trouva en tirant ſon mouchoir, la lettre du Comte *de Guiche* cachettée, & ſans deſſus, & ſi elle avoit ſongé à ce que ce pouvoit être, elle ne l'auroit pas ouverte: mais de peur d'être obligée de ne la pas ouvrir, elle n'y voulut pas ſonger, & l'ouvrit bruſquement ſans faire la moindre réflexion. Toute la vivacité de la Comteſſe *de Fieſque* ne lui put faire imaginer ce que vouloit dire le Comte *de Guiche*, ſur le ſujet du mécontentement qu'il témoignoit contre *Manicamp*, de ſorte qu'elle commanda à un de ſes gens de lui aller dire qu'il la vînt trouver le lendemain, reſolue de

le gronder de la lettre qu'il lui avoit donnée du Comte *de Guiche*, & de lui défendre de s'en charger à l'avenir. Comme il entra le lendemain dans sa chambre, sa curiosité lui fit oublier sa colere. Hé bien, dit-elle, apprenez-moi votre brouillerie avec votre ami. C'est, *Madame*, lui dit-il, qu'avant-hier je vous apportois une lettre, & je la perdis en chemin. Il est enragé contre moi, je ne sai que lui dire; car j'ai tort. La Comtesse *de Fiesque* craignant que cette lettre perdue ne fût trouvée par quelqu'un qui fit une Histoire d'elle pour réjoüir le Public; allez, lui dit-elle la chercher par-tout, & ne revenez point que vous ne la rapportiez. *Manicamp* sort aussi-tôt, & revint le soir lui dire, qu'il n'avoit rien trouvé, que le Comte *de Guiche* ne le vouloit plus voir, & qu'il venoit la supplier de les remettre bien ensemble. Je le ferai, dit-elle, quoique vous ne le méritiez pas: j'irai demain chez Madame *de Cornval*, où s'il se rencontre, je tâche-

rai de faire votre paix. Ha, *Madame!* lui dit *Manicamp*, vous avez tant de bonté que je ne doute point que vous ne soyez fâchée d'avoir seulement eu la la pensée de me faire languir jusques à demain. Je vous supplie de mettre fin à mes peines, & de me donner un billet que je rendrai au Comte *de Guiche* de votre part, étant certain qu'il a tant d'amour pour vous que.... Moi, d'écrire au Comte *de Guiche!* interrompit la Comtesse *de Fiesque*, vous êtes fort plaisant de me parler de cela. Quoique nous soyons brouillés, *Madame*, repartit *Manicamp*, je ne saurois m'empêcher de vous dire qu'il mérite bien cette grace: mais ne le regardez pas en cette rencontre; donnez ce Billet à l'amitié que vous avez pour moi. Je vous promets que quand il aura fait son effet, je vous le remettrai entre les mains. La Comtesse *de Fiesque* lui ayant fait donner sa parole que le lendemain il lui rapporteroit son Billet, écrivit ainsi au Comte *de Guiche*.

BILLET.

JE ne vous écris que pour vous demander la grace du pauvre Manicamp *: s'il ne faut pourtant que vous en dire davantage, pour vous obliger à me l'accorder, croyez ce qu'il vous dira de ma part ; il est assez de mes amis pour faire que je ne lui refuse rien de tout ce qui peut lui être utile.*

Le Comte *de Guiche* ayant reçû ce Billet, le trouva trop doux pour le rendre, il crut qu'il seroit quitte pour desavoüer *Manicamp*, & cependant il le chargea de cette réponse.

REPONSE.

JE souhaiterois infiniment que vous eussiez autant de penchant à m'accorder ce que je desirerois de vous, qu'il m'a été facile d'accorder la grace à ce Criminel : je vous assure qu'avec une telle recommandation il étoit impossible de lui

rien

rien refuser. Si j'étois assez heureux pour vous en donner des preuves par quelque chose de plus difficile, vous connoîtriez que vous m'avez fait injustice, lorsque vous avez douté de la vérité de mes sentimens : ils sont, je vous proteste, aussi tendres qu'une personne aussi aimable que vous les pouvez inspirer, & seront toûjours aussi discrets que vous les souhaitez, quoi qu'en disent nos Gouverneurs. Je vous conjure de déférer toûjours beaucoup aux avis du Criminel; car quoiqu'il soit homme assez mal soigneux, il mérite qu'on le loue de son zele pour notre service.

Cet avis étoit de se défier fort du Chevalier *de Grammont*, qui faisoit tout ce qu'il pouvoit pour traverser son Neveu, & pour le faire paroître à *Fiesque* indiscret & infidele. Après cela *Manicamp* lui dit que le Comte *de Guiche* étoit tellement transporté de joie, pour le Billet qu'elle lui avoit écrit, qu'il lui avoit été impossible de le retirer, mais

qu'elle ne se mît pas en peine, qu'il étoit aussi sûrement entre les mains de son Ami que dans le feu : qu'au reste, il n'avoit pas vû d'homme plus amoureux que le Gomte *de Guiche*, & qu'assûrement il l'aimeroit toute sa vie. Mais, interrompit la Comtesse *de Fiesque*, qu'est-ce que veulent dire tant de visites de votre Ami chez la Comtesse *d'Olonne* ? La va-t-il prier de le servir auprés de moi ? Il n'y va point, *Madame*, répondit *Manicamp*, c'est-à-dire, il y a été une fois ou deux : mais je vois déja l'esprit du *Chevalier* dans ce que vous me dites, & je suis assûré que le Comte *de Guiche* reconnoîtra son Oncle à ce trait de fripon: mais, *Madame*, écoutez mon Ami avant que de le condamner. J'en suis d'accord, dit-elle. *Manicamp* avoit fort bien jugé, que le *Chevalier* pour supplanter son neveu, avoit dit à Madame *de Fiesque* qu'il étoit amoureux de la Comtesse *d'Olonne*, qu'elle ne servoit que de prétexte, & mille autres choses de cette nature, qui

qui lui parurent si vraissemblables, qu'encore qu'elle se défiât du *Chevalier* sur le chapitre du Comte *de Guiche*, elle ne se put empêcher d'y ajoûter foi en cette rencontre. Le lendemain une de ses Amies l'étant venue presser d'aller à la campagne, elle se laissa persuader. La certitude qu'elle avoit de la tromperie du Comte *de Guiche*, fit qu'elle ne voulut point d'éclaircissement avec lui, & pour ne pas tout perdre, elle voulut prevenir le Seigneur *d'Hiere* par une fausse confidence, de peur qu'il ne sût par d'autres voies la vérité de toutes choses. Elle lui envoya donc la copie de la derniere lettre du Comte *de Guiche*, & partit après cela avec son Amie. Le *Chevalier* qui étoit alerte sur toutes les actions de la Comtesse *de Fiesque*, & qui avoit gagné tous ses gens, eut le paquet qu'elle envoyoit au Seigneur *d'Hiere* deux heures après qu'il fut fermé. Il tira copie de la lettre du Comte *de Guiche*, & jetta le paquet au feu, & deux jours après, ayant appris que la

Comteſſe *de Fieſque* étoit partie, il lui écrivit cette lettre.

LETTRE.

SI vous euſſiez eu autant d'envie de vous éclaircir des choſes dont vous témoignez douter, que j'en avois par mille raiſons de vous ôter toutes ſortes de ſcrupules; vous n'euſſiez pas entrepris un ſi long voyage, ou du moins euſſiez-vous témoigné du chagrin de paroître ſi bonne amie. Je ne voudrois pas vous défendre d'avoir de la tendreſſe: mais je ſouhaiterois d'avoir quelque part à l'application, & je vous avoue que ſi j'étois aſſez heureux pour y parvenir par la mienne, j'eſſayerois de n'en être pas indigne par ma conduite.

Dans le même tems qu'on porta cette lettre à la Comteſſe *de Fieſque*, le *Chevalier* alla trouver ſon neveu, chez lequel il rencontra *Manicamp*. Après quelque petit prélude de plaiſanterie ſur les

les bonnes fortunes du Comte *de Guiche* en general.; Ma foi, mes pauvtes Amis, leur dit-il, vous êtes plus jeunes & plus gentils que moi, & je ne vous disputerai jamais une Maîtresse que je ne connoîtrois pas de plus longue main que vous: pourtant aussi il faut que vous me cédiez sans contester, celles qui ont quelque engagement avec moi. La vanité que leur donne le grand nombre d'Amans, les peut obliger à vous laisser prendre quelque espérance: il n'y en a guere qui rebute d'abord les vœux des soupirans, mais tôt ou tard elles se remettent à la raison, & c'est alors que le nouveau venu passe mal son tems, & que le Galant dit d'abord avec sa Maîtresse, serviteur, Messieurs de la Sérénade. Vous m'avez promis, Comte *de Guiche*, de ne plus me tourmenter auprès de la Comtesse *de Fiesque*, vous m'avez manqué de parole, & fait une infidélité qui ne vous a servi de rien; car cette *Comtesse* m'a donné toutes les lettres que vous lui avez écrites, je vous

en montrerai les originaux quand vous voudrez. Cependant voici la copie de la derniere que je vous ai apportée : disant cela il tira une lettre du Comte *de Guiche*, & l'ayant lûe : Et bien, mes Chers, leur dit-il, vous jouerez-vous une autre fois à moi ? Pendant que le *Chevalier* parloit, le Comte *de Guiche* & *Manicamp* se regardoient avec étonnement, ne pouvant comprendre que la Comtesse *de Fiesque* les eût si méchamment trompés. Enfin *Manicamp* prenant la parole, & s'adressant au Comte *de Guiche*, vous étiez traité, dit-il, comme vous le méritiez ; mais puisque la Comtesse *de Fiesque* n'a point eu de consideration pour nous, ajoûta-t-il, se tournant du côté du *Chevalier*, nous ne sommes pas obligés d'en avoir pour elle. Nous voyons bien qu'elle nous a sacrifiés : mais il y a eu un tems où vous l'avez été aussi. Nous avons grand sujet de nous plaindre d'elle : mais vous n'en avez point du tout de vous en loüer. Quand nous nous sommes

mes

mes réjoüis à vos dépens, nous en avons été pour le moins de moitié avec elle. Il eſt vrai, réprit le Comte *de Guiche*; que vous n'auriez pas raiſon d'être ſatisfait de la préférence de la Comteſſe *de Fieſque* en votre faveur, ſi vous ſaviez l'eſtime qu'elle fait de vous, & cela fait tirer des conſequences infaillibles, qu'elle eſt forte entre vos mains, puiſqu'après les choſes qu'elle m'a dites, elle ne me trahit que pour vous ſatisfaire. Hé bien, *Chevalier*, joüiſſez en repos de cette Perfide, ſi perſonne ne vous trouble que moi, vous vivrez bien content auprès d'elle. Là-deſſus s'étant tous reconciliés de bonne foi, & donné mille aſſûrances d'amitié à l'avenir, ils ſe ſépareremt. Le Comte *de Guiche* & *Manicamp* s'enfermerent pour faire une lettre de reproches à cette *Comteſſe* au nom de *Manicamp*: mais elle qui étoit innocente, lui répondit que ſon Ami & lui avoient été pris pour dupes, & que le *Chevalier* en ſavoit plus qu'eux; qu'elle ne leur pouvoit mander

comment il avoit eu la lettre qu'il leur avoit montrée; mais qu'un jour elle leur feroit voir clairement qu'elle ne les avoit point facrifiés. Cette lettre ne trouvant plus *Manicamp* à Paris, qui en étoit forti la veille avec le Comte *de Guiche* pour fuivre Louis XIV. en fon voyage de Lyon, il ne la reçut qu'en arrivant à la Cour, & ne penfa plus davantage à la Comteffe *de Fiefque*. Pendant que tout cela fe paffoit, le Prince *de Marfillac* entretenoit toujours fon commerce avec la Comteffe *d'Olonne*. Cet Amant la voyoit le plus commodément du monde, la nuit chez elle, & le jour chez Madame *de Cronval*, perfonne aimable par la figure & de beaucoup d'efprit. La Comteffe *d'Olonne* avoit dans la ruelle de fon lit un cabinet, au coin duquel on avoit fait faire une trappe qui répondoit à un autre cabinet au-deffous, où le Prince *de Marfillac* entroit quand il étoit nuit, un tapis de pié cachoit la trappe, & une table la couvroit. Ce *Prince* paffoit ainfi les nuits

avec

avec sa Maîtresse, & selon le bruit commun, ne s'y endormoit pas. Cela dura jusques à ce qu'elle alla aux Eaux, & pendant qu'elle y fut, il lui écrivit mille Billets qu'on ne rapporte pas ici, parce qu'ils n'en valent pas la peine; il lui écrivit cette lettre un jour avant qu'il allât lui dire adieu.

LETTRE.

JE n'ai jamais senti une douleur si vive que celle que je sens aujourd'hui, m'a Chere, parce que je ne vous ai point encore quitté depuis que nous nous aimons. Il n'y a que l'absence, & une premiere absence comme celle-ci, qui me puisse réduire au pitoyable état où je suis. Si quelque chose pouvoit adoucir mon chagrin, ma Chere, ce seroit la croyance que j'aurois, que vous souffririez autant que moi. Ne trouvez pas mauvais que je vous souhaite de la peine, puisque c'est une marque de mon amour. Adieu, croyez bien que je vous aime

aime & que je vous aimerai toujours ; car si une fois vous en étiez bien persuadée, il ne seroit pas possible que vous ne m'aimassiez toute votre vie.

REPONSE.

Consolez-vous, mon Cher, si ma douleur vous soulage, elle est au point où vous la pouvez souhaiter. Je ne vous la saurois mieux faire voir, qu'en vous disant que je souhaite que vous m'aimiez autant que je vous aime. En doutez-vous, mon Cher ? Venez me trouver, mais venez de bonne heure, afin que je sois plus long-tems avec vous, & que je me récompense en quelque maniere de l'absence que je vais souffrir. Adieu, mon Cher, soyez en repos du côté de mon amour ; il sera pour le moins aussi grand que le vôtre.

Le Prince *de Marsillac* ne manqua pas de se trouver au rendez-vous bien plutôt qu'à l'ordinaire, & abordant sa Maîtresse,

treſſe, il ſe jetta deſſus ſon lit, où il fut long-tems à fondre en larmes, ſans pouvoir parler. La Comteſſe *d'Olonne* de ſon côté ne paroiſſoit pas moins touchée : mais comme elle eût encore bien ſouhaité de ſon Amant d'autres marques d'amour que celle de ſa douleur : Hé quoi, mon Cher, lui dit-elle, vous me mandiez tantôt que mes déplaiſirs ſoulageroient les vôtres, cependant l'affliction où vous me voyez ne vous rend pas moins déſeſpéré. A ces mots, le Prince *de Marſillac* redoubla ſes ſoupirs ſans lui répondre ; l'abattement de l'ame avoit cauſé celui du corps, & je crois que cet Amant pleuroit l'abſence de ſa vigueur plutôt que celle de ſa Maîtreſſe : toutefois comme les jeunes gens reviennent de loin, & qu'il étoit de bon tempérament, il commença de ſe ravoir & ſe rétablit en bien peu de tems, de maniere que la Comteſſe *d'Olonne* eut tout ſujet d'en être ſatisfaite. Après qu'il lui eut donné mille témoignages de bonne ſanté, elle lui recommanda

manda d'en avoir ſoin ſur toutes choſes, & lui dit qu'elle jugeroit par-là de l'amour qu'il avoit pour elle ; là-deſſus ils ſe firent mille proteſtations de s'aimer toute leur vie. Ils convinrent des moyens de s'écrire, & ſe dirent adieu, l'un pour aller à la Cour, & l'autre pour prendre le chemin de Bourbon.

Le lendemain le Prince *de Marſillac* étant allé dire adieu à Madame *Cornval*, il la pria de bien perſuader à ſa Maîtreſſe de prendre plus garde à ſa conduite, qu'elle n'avoit encore fait. Repoſez-vous ſur moi, lui dit cette Dame, elle ſera bien incorrigible ſi je ne la mets ſur le bon pié. Deux jours après, Madame *de Cornval* alla chez la Comteſſe *d'Olonne*, où elle demeura toute la journée, qu'elle employa à lui donner des préceptes pour régler ſa conduite, & ſur-tout lui recommanda la fidélité qu'elle devoit à ſon Amant.

Après qu'elle eut ceſſé de parler, Bon Dieu ! dit la Comteſſe *d'Olonne*, les belles choſes que vous venez de me dire,

re, mais qu'elles ſont difficiles à pratiquer! j'y trouve même un peu d'injuſtice; car enfin, puiſque nous trompons bien nos maris, que les Loix ont fait nos Maîtres, pourquoi nos Amans en seront-ils quittes à ſi bon marché, eux que rien ne nous oblige d'aimer que l'eſtime que nous en faiſons, & que nous prenons, pour nous en ſervir tant & ſi peu qu'il nous plaira? Je ne vous ai pas dit, repartit Madame *de Cornval*, que nous ne devions quitter nos Amans quand ils nous déplaiſent ou par leur faute ou par dégoût: mais je vous ai fait voir la maniere délicate dont il nous falloit dégager, pour ne pas donner ſujet de nous décrier dans le monde; car enfin, *Madame*, puiſque l'on a mis ſi tyranniquement l'honneur des Dames à n'aimer pas ce qu'elles trouvent aimable, il faut s'accorder à l'uſage & ſe cacher au moins quand il faut aimer. Hé bien, ma Chere, répartit la Comteſſe *d'Olonne*, je m'en vais faire merveille, & j'y ſuis tout-à-fait réſolue: mais

mais avec cela je fonde les plus grandes espérances de ma conduite sur la fuite des occasions. Que ce soit fuite ou résistance, reprit Madame *de Cornval*, il n'importe, pouvû que votre Amant soit satisfait de vous, & là-dessus l'ayant exhortée de demeurer ferme dans ces bonnes intentions, elle s'en alla.

Pendant l'absence de la Comtesse *d'Olonne* & du Prince *de Marsillac*, ils s'écrivirent fort souvent : mais comme il n'arriva rien de remarquable, je ne parlerai point de leurs lettres qui ne parloient que de leur amour & de l'impatience qu'ils avoient de se revoir. La Comtesse *d'Olonne* revint la premiere à Paris. Le Comte *de Guiche*, qui étoit aussi arrivé de la Cour, commença de rendre des visites assez fréquentes à cette Belle. Ce *Comte*, pendant le voyage de Lyon, avoit persuadé au *Duc d'Anjou*, Frere de *Louis* XIV. auprès duquel il étoit fort bien, de faire une galanterie à son retour à Paris avec la Comtesse *d'Olonne*, & s'étoit offert de l'y servir, & de

de lui faire bien-tôt avoir le consentement. Ce *Prince* avoit promis de faire les pas nécessaires, en sorte qu'en toutes les conversations que le Comte *de Guiche* avoit avec la Comtesse *d'Olonne*, il ne lui parla que de l'amour que le *Duc d'Anjou* avoit pour elle. Il lui dit qu'il l'avoit donné à connoître plus de cent fois pendant le voyage, qu'assûrement elle le verroit soûpirer aussi-tôt qu'il seroit de retour. Une Femme qui avoit aimé des Bourgeois & des Gentilshommes, les uns bien beaux & les autres bien laids, pouvoit bien aimer un beau *Prince*. La Comtesse *d'Olonne* reçut la proposition du Comte *de Guiche* avec une joie qu'on ne peut exprimer, & si grande qu'elle ne fit pas seulement les façons que les Coquettes font ordinairement. Une autre eût dit qu'elle ne vouloit aimer personne, mais moins un *Prince*, que qui que ce soit, parce qu'il ne pouvoit avoir d'attachement.

La Comtesse *d'Olonne*, qui étoit la plus naturelle de toutes les Femmes, & la

la plus emportée, ne garda pas de bienſéance, & répondit au Comte *de Guiche*, qu'elle s'eſtimoit bien plus qu'elle n'avoit encore fait, puiſqu'elle plaiſoit à un ſi grand *Prince* & ſi raiſonnable.

Lorſque la Cour fut revenue à Paris, le *Duc d'Anjou* ne répondit pas aux empreſſemens auxquels la Comteſſe *d'Olonne* avoit été préparée par le Comte *de Guiche*; ils ne lui ſervirent qu'à lui faire connoître que ce *Prince* n'avoit que de l'indifférence pour elle.

Le Comte *de Guiche* voyant que le *Duc d'Anjou* ne mordoit pas à l'hameçon, changea de deſſein, & voulut au moins que les ſervices qu'il avoit tâché de rendre à la Comteſſe *d'Olonne* lui tinſſent lieu de quelque choſe auprès d'elle, il réſolut d'en faire l'Amoureux, & parce que le commerce qu'il avoit eu avec elle ſur les amours prétendues du *Duc d'Anjou*, lui avoit donné de grandes habitudes & familiarités, il ne balança point de lui écrire cette lettre.

LETTRE.

Nous avons travaillé jusques ici en vain, Madame : *la Reine vous hait, & le Duc d'Anjou appréhende de la fâcher. J'en suis au désespoir pour vos intérêts. Vous m'en pourriez bien consoler,* Madame, *si vous vouliez, & je vous conjure de le vouloir faire : puisque l'aigreur naturelle de la Mere & la foiblesse du Fils, ont ruiné tous mes desseins, il faut prendre d'autres mesures. Aimons-nous*, Madame, *cela est déja fait de mon côté ; & si le Duc d'Anjou vous eût aimée, je vois bien que je me fusse brouillé avec lui, parce que je n'aurois pû résister à l'inclination que j'ai pour vous. Je ne doute pas*, Madame, *que la différence ne vous choque d'abord : mais défaites-vous de votre ambition, & vous ne vous trouverez pas si malheureuse que vous pensez, & je suis assûré*, Madame, *que quand le dépit vous aura jetté entre mes bras, l'amour vous y retiendra.*

Quoi

Quoi qu'on veuille dire contre les Femmes, il y a ſouvent plus d'imprudence que de malice en leur conduite; la plûpart ne penſent pas, quand on leur parle d'amour, qu'elles doivent jamais aimer. Cependant elles vont plus loin qu'elles ne penſent, elles font les choſes comme ſi elles devoient toûjours être cruelles, dont elles ſe repentent fort quand elles ſont devenues plus humaines. La même choſe arriva à la Comteſſe *d'Olonne*, elle eut un chagrin inſupportable d'avoir manqué un cœur après l'avoir compté parmi ſes conquêtes, & cherchant quelqu'un à qui s'en prendre pour amuſer ſa douleur, elle trouva fort vraiſſemblable de croire que le Comte *de Guiche*, pour ſon propre intérêt, avoit empêché le *Duc d'Anjou* de l'aimer, de ſorte que pour s'en venger, & pour raſſûrer le Prince *de Marſillac*, que toute cette intrigue avoit étrangement alarmé, elle lui ſacrifia la lettre du Comte *de Guiche*, ſans conſiderer que l'amour peut-être,

l'obli-

l'obligeroit à la même chose des lettres du Prince *de Marsillac*. Celui-ci, à qui la Comtesse *d'Olonne* faisoit tant de faveurs, en usa comme un homme fort satisfait de sa Maîtresse. Il lui rendit mille graces de sa sincérité, & se contenta de triompher de son Rival sans en vouloir tirer une gloire indiscrete.

Cependant le Comte *de Guiche*, qui ne savoit pas le destin de sa lettre, alla le Dimanche chez la Comtesse *d'Olonne*: mais il y vint tant de monde ce jour-là, qu'il ne lui put parler d'affaire. Il remarqua seulement qu'elle l'avoit fort regardé; & de chez elle, il en alla faire confidence à la Comtesse *de Fiesque*, à qui il ne céloit rien depuis son retour de Lyon: il dit aussi son affaire à Mr. *de Vineuil*, qui tous deux séparément jugerent sur la fragilité de la Dame, & la gentillesse du *Chevalier*, que sa poursuite ne seroit ni trop longue ni infructueuse; & en effet la Comtesse *d'Olonne* avoit trouvé le Comte *de Guiche* si bien fait, qu'elle s'étoit repentie du sacrifice

qu'elle

qu'elle venoit de faire au Prince *de Marsillac*. Le lendemain le Comte *de Guiche* retourna chez elle, & l'ayant trouvée seule, lui parla de son amour. La Belle en fut fort aise, & reçut cette déclaration le plus agréablement du monde: mais après être convenus de s'aimer, comme ils étoient sur de certaines conditions, des gens entrerent qui obligerent le Comte *de Guiche* à sortir un moment après.

La Comtesse *d'Olonne* s'étant aussi débarrassée de sa Compagnie le plutôt qu'elle pût, monta en carosse, & voulant découvrir si la Comtesse *de Fiesque* ne prenoit plus d'intérêt au Comte *de Guiche*, elle la fut trouver. Après quelques conversations sur d'autres sujets, elle lui demanda son avis sur le dessein qu'elle lui dit que le Comte *de Guiche* avoit pour elle. La Comtesse *de Fiesque* lui répondit, qu'il ne falloit que consulter son cœur en une pareille rencontre. Mon cœur ne me dit pas beaucoup de choses en faveur du Comte *de Gui-*

che;

che, répondit la Comteſſe *d'Olonne*, & ma raiſon m'en dit mille contre lui, c'eſt un étourdi, je ne l'aimerai jamais, & en diſant cela elle prit congé d'elle, ſans attendre de réponſe.

D'un autre côté le Comte *de Guiche* étant retourné à ſon logis, y rencontra Monſieur *de Vineuil*, qui l'attendoit avec une impatience extrème de ſavoir l'état de ſes affaires. Le Comte *de Guiche* lui dit aſſez froidement, qu'il croyoit que tout étoit rompu, de la maniere dont la Comteſſe *d'Olonne* le traitoit : & comme Monſieur *de Vineuil* vouloit ſavoir le détail de la converſation, le Comte *de Guiche*, qui avoit peur de ſe découvrir, changeoit de propos à tout moment, ce qui donna quelque ſoupçon à Monſieur *de Vineuil*, qui étoit fin & amoureux de la Comteſſe *d'Olonne*, & qui ne ſe mêloit des affaires du Comte *de Guiche*, que pour ſe prévaloir auprès de ſa Maîtreſſe des choſes qu'il auroit appriſes. Il ſortit, voyant qu'il ne lui pouvoit rien faire avoüer, & fut trois

jours durant dans des inquiétudes mortelles de ne pouvoir apprendre ce qu'il ſouhaitoit. Il alloit chez la Comteſſe *de Fieſque* avec un viſage diſgracié, depuis qu'il voyoit que le Comte *de Guiche* ne lui donnoit plus de part dans l'honneur de ſa confidence; il n'en diſoit rien à cette Belle, pour ne pas ſe décréditer en faiſant voir ſon malheur. Enfin au bout de trois jours étant allé chez le Comte *de Guiche*, qu'ai-je fait, lui dit-il, Monſieur, qui vous oblige à me traiter ainſi? Je vois bien que vous vous cachez de moi ſur l'affaire de la Comteſſe *d'Olonne*, apprenez-m'en la raiſon, ou ſi vous n'en avez point, continuez à me dire ce que vous ſavez, comme vous avez accoûtumé. Je vous demande pardon, mon pauvre *de Vineuil*, lui dit le Comte *de Guiche*: mais la Comteſſe *d'Olonne*, en m'accordant les dernieres faveurs, avoit exigé de moi que je ne vous en parlaſſe point, & à la Comteſſe *de Fieſque* encore moins qu'au reſte du monde, parce qu'elle di-

ſoit que vous êtes un méchant homme, & la Comteſſe *de Fieſque* jalouſe. Quelque indiſcret que l'on ſoit, il n'y a point d'affaire que l'on ne tienne ſecrette au commencement, quand on a pû ſe paſſer de Confident pour en venir à bout. Je l'éprouve aujourd'hui; car naturellement j'aime aſſez à conter une aventure amoureuſe, cependant j'ai été trois jours ſans vous conter celle-ci, vous à qui je dis toutes choſes. Mais donnez-vous patience, mon Cher, je m'en vais vous dire tout ce qui s'eſt paſſé entre la Comteſſe *d'Olonne* & moi, & par un détail le plus exact du monde, pour réparer en quelque ſorte l'offenſe que j'ai faite à l'amitié que j'ai pour vous.

Vous ſaurez donc qu'à la premiere viſite que je lui rendis, après lui avoir écrit la lettre que vous avez vûe, il ne me parût à ſa mine ni rudeſſe ni douceur, & la compagnie qui étoit chez elle m'empêcha de m'en éclaircir mieux. Tout ce que je pûs remarquer d'elle, c'eſt qu'elle m'obſervoit de tems en tems

depuis les piés jusques à la tête. Le lendemain l'ayant trouvée seule, je lui représentai si bien mon amour, & la pressai si fort d'y répondre, qu'elle m'avoüa qu'elle m'aimoit, & me promit qu'elle m'en donneroit des marques à la condition que je vous ai dite. Vous savez bien que je dûs lui promettre, & dans ce moment la Comtesse *d'Olonne* me dit de venir le lendemain un peu devant la nuit, déguisé en fille qui lui apporteroit des dentelles à vendre. Etant donc retourné chez moi, je vous y trouvai, comme vous le savez, & vous pûtes bien voir par la froideur avec laquelle je vous reçûs, que tout le monde m'importunoit, & particulierement vous, mon Cher, de qui j'avois plus de sujet de me défier que de tout autre. Vous vous en apperçûtes aussi, & c'est ce qui vous fit soupçonner que je ne vous disois pas tout. Lorsque vous fûtes parti, je donnai ordre que l'on dît à ma porte que je n'étois pas au logis, & je me préparai pour ma mascarade du lendemain.

demain. Tout ce que l'imagination peut donner de plaisir par avance, je l'eus pendant vingt-quatre heures durant. Les quatre ou cinq dernieres me durerent plus que toutes les autres. Enfin celle que j'attendois avec tant d'impatience étant arrivée, je me fis porter chez la Comtesse *d'Olonne*. Je la trouvai en cornette sur son lit, avec un deshabillé couleur de rose. Je ne vous saurois exprimer, mon Cher, combien elle étoit belle ce jour-là. Tout ce que l'on peut dire étoit au-dessous des agrémens qu'elle avoit, sa gorge étoit à demi ouverte, elle avoit plus de cheveux abattus qu'à l'ordinaire, & tous annelés, ses yeux étoient plus brillans que les Astres, & l'amour animoit son teint du plus beau vermillon du monde. Et bien, mon Cher, me dit-elle, me saurez-vous gré de ce que je vous épargne la peine de soûpirer long-tems? Trouvez-vous que je vous fasse acheter trop cher les graces que je vous fais? Mais quoi! vous me paroissez interdit. Ah,

Madame, interrompis-je; je ſerois bien inſenſible, ſi je conſervois du ſang-froid en l'état où je vous vois. Mais puis-je m'aſſûrer, me dit-elle, que vous ayez perdu le ſouvenir de Madame *de Beauvais* & de la Comteſſe *de Fieſque*? Oui, lui dis-je, vous voyez bien que je me ſuis preſque oublié moi-même. Je ne crains, repliqua-t-elle, que l'avenir; car pour le préſent je me trompe fort, mon Cher, ſi je vous laiſſe penſer à d'autres qu'à moi; & en achevant ces paroles elle ſe jetta à mon cou, & me ſerrant avec les bras elle me tira deſſus elle ſur le lit. Ainſi tous deux couchés, nous nous baiſâmes mille fois, elle n'en vouloit pas demeurer là, & cherchoit quelque choſe de plus ſolide: mais de ma part ce fut inutilement. Il faût ſe connoître, Monſieur *de Vineuil*, & ſavoir à quoi on eſt propre; pour moi, je vois bien que ce n'éſt pas mon fait que les Dames; il me fut impoſſible d'en ſortir à mon honneur, quelque effort que fit mon imagination, aidée de
la

la présence du plus bel objet du monde. Qu'y a-t-il, dit-elle, Monsieur, qui vous met dans un si pauvre état? Est-ce ma personne qui vous donne du dégoût? ou bien m'apportez-vous les restes d'une autre? Ce discours me fit tant de honte, qu'il acheva de m'ôter les forces qui me restoient. Je vous prie, lui dis-je, de ne point accabler un misérable de reproches, puisqu'assûrément je suis ensorcelé. Au lieu de me répondre, elle appella sa Femme de chambre, & lui dit: mais, Quinette, dites-moi la vérité, comment suis-je faite aujourd'hui? Ne suis-je pas mal propre? Ne trompez pas votre Maîtresse; il y a quelque chose à mon fait qui ne va pas bien. Quinette n'osant répondre dans la colere où elle la vit, la Comtesse *d'Olonne* lui arracha un miroir qu'elle tenoit, & après avoir fait toutes les simagrées qu'elle avoit accoûtumé de faire, quand elle vouloit plaire à quelqu'un, pour juger si mon impuissance venoit de sa faute ou de la mienne,

elle secoüa sa juppe, qui étoit un peu froissée, & entra brusquement dans un cabinet qu'elle avoit à la ruelle de son lit. Pour moi, qui étois comme un condamné, je me demandois à moi-même, si tout ce qui s'étoit passé n'étoit pas un songe, avec toutes les réflexions qu'on peut faire en de pareilles rencontres. Je m'en allai au logis *de Manicamp*, où lui ayant conté mon aventure, je vous ai bien de l'obligation, me dit-il, mon Cher; car c'est pour l'amour de moi que vous avez été insensible auprès d'une aussi belle Femme. Quoique peut-être vous en soyez cause, lui dis-je, je ne l'ai pas fait pour vous obliger. Je vous aime fort, ajoûtai-je, mais je vous avoue, que je vous avois oublié en cette rencontre. Je ne comprens pas une si extraordinaire foiblesse; je pense qu'en quittant les habits d'un homme, j'en avois dépouillé la vigueur; cette partie est morte en moi, par laquelle j'ai été jusques ici une espece de Chancelier. Comme j'achevois de parler, un de mes gens

gens m'apporta une lettre de la Comtesse *d'Olonne* qu'un des siens lui avoit donnée: la voici dans ma poche, je vous la vais lire, & le Comte *de Guiche* l'ayant tirée, la lût à Mr. *de Vineuil.*

LETTRE.

Si j'aimois beaucoup le plaisir de la chair, je me plaindrois d'avoir été trompée: mais bien loin de m'en plaindre, j'ai de l'obligation à votre foiblesse; elle est cause que dans l'absence du plaisir que vous n'avez pû me donner, j'en ai goûté d'autres par imagination, qui ont duré plus long-tems que ceux que vous m'eussiez donnés, si vous eussiez fait comme un autre homme. J'envoye maintenant savoir ce que vous faites, si vous avez pû gagner votre logis: ce n'est pas sans raison que je vous fais cette demande; car je ne vous ai jamais vû en si méchant état que celui où je vous ai laissé. Je vous conseille de mettre ordre à vos affaires, avec le peu de chaleur

leur naturelle que je vous ai vû, vous ne sauriez vivre long-tems. En vérité, Monsieur, *vous me faites pitié, & quelque outrage que j'aye reçû de vous, je ne laisse pas de vous donner un bon avis. Fuyez* Manicamp, *si vous êtes sage; vous pourrez recouvrer votre santé si vous êtes quelque tems sans le voir: c'est assûrement de lui que vient votre foiblesse; car pour moi à qui mon miroir & ma réputation ne mentent pas, je ne crains point qu'on m'en puisse accuser.*

Je n'eus pas plûtôt achevé de lire cette lettre, ajoûta le Comte *de Guiche*, que je fis cette réponse.

REPONSE.

JE vous avoue, Madame, *que j'ai bien fait des fautes; car je suis homme, & encore jeune: mais je n'en ai jamais fait une plus grande que celle de la nuit passée: elle n'a point d'excuse, & vous ne me sauriez condamner*

ner à quoi que ce soit, que je n'aye bien mérité. J'ai tué, j'ai trahi, j'ai fait des sacriléges, & pour tous ces crimes-là vous n'avez qu'à inventer des supplices. Si vous voulez ma mort, je vous irai porter mon épée: si vous ne me condamnez qu'au fouet, je vous irai trouver tout nud en chemise. Souvenez-vous toûjours, Madame, *que j'ai manqué de pouvoir, & non pas de volonté. J'ai été comme un brave soldat sans armes quand il faut qu'il aille au combat. De vous dire,* Madame, *d'où cela est venu, je serois bien empêché: peut-être m'est-il arrivé comme à ceux à qui l'appetit se passe quand ils ont trop à manger: peut-être que la force de l'imagination a consumé la force naturelle. Voilà ce que c'est,* Madame, *de donner tant d'amour. Une médiocre Beauté n'auroit pas troublé l'odre de la nature, & auroit été plus satisfaite. Adieu,* Madame, *je n'ai rien à vous dire davantage, si non que peut-être me pardonnerez-vous le passé, si vous me donnez lieu de faire*

mieux à l'avenir. Je ne demande pour cela pas plus de tems que demain à la même heure qu'hier.

Après avoir envoyé par un de mes Laquais ces belles promesses à celui de la Comtesse *d'Olonne*, qui attendoit la réponse, je m'y en allai à la même heure, ne doutant plus que mes offres ne fussent bien reçûes. Mais auparavant je voulus prendre un soin particulier de ma personne. Je me baignai, je me fis frotter avec des essences & des senteurs, je mangeai des œufs frais & des culs d'artichaux, je pris un peu de vin, ensuite je fis cinq ou six tours de chambre & me mis au lit sans *Manicamp*. J'avois à la tête de réparer ma faute, je fuyois mes amis comme la peste; enfin m'étant levé gaillard de corps & d'esprit, je dînai de fort bonne heure, aussi légerement que j'avois soupé, & ayant passé l'après-dînée à donner ordre à mon petit équipage d'amour, je m'en allai chez la Comtesse *d'Olonne* à la

la même heure que l'autre fois. Je la trouvai sur son même lit, ce qui me donna quelque appréhension qu'il ne me portât malheur; mais enfin m'étant rassûré le mieux que je pûs, je m'en allai me jetter à ses genoux. Elle étoit à demi deshabillée, & tenoit un éventail dont elle se joüoit. Si-tôt qu'elle me vit, elle rougit un peu, dans le souvenir assûrément de l'affront qu'elle avoit reçû la veille, & Quinette s'étant retirée, je me mis sur le lit avec elle. La premiere chose qu'elle fit, ce fut de mettre son éventail devant ses yeux, & cela l'ayant rendue aussi hardie que s'il y eût eu une muraille entre nous deux: Hé bien, me dit-elle, pauvre Paralytique, êtes-vous venu aujourd'hui tout entier! Ha, *Madame*, lui répondis-je, ne parlons plus du passé, & là-dessus je me jettai à corps perdu entre ses bras, je la baisai mille fois, & la priai qu'elle se laissât voir toute nuë. Après un peu de résistance, qu'elle fit pour augmenter mes désirs, & pour affecter

fecter la modestie qui sied si bien aux femmes, plûtôt que par aucune défiance qu'elle eût d'elle-même, elle me laissa voir tout ce que je voulus. Je vis un corps en bon point, le mieux proportionné du monde, & un fort grand éclat de blancheur : après cela je recommençai à l'embrasser ; déja nous faisions du bruit avec nos baisers ; déja nos bras entrelacés les uns dans les autres exprimoient les dernieres tendresses d'amour ; déja le mêlange de nos ames faisoit l'union de nos corps, quand elle s'apperçût du pauvre état où j'étois. Ce fut alors que voyant que je continuois à l'outrager, elle ne songea plus qu'à la vengeance. Il n'y a point d'injure qu'elle ne me dît : elle me fit les plus violentes menaces du monde. Pour moi, sans faire ni prieres ni plaintes, parce que je savois ce que j'avois mérité, je sortis brusquement de chez elle, & me retirai chez moi, où m'étant mis au lit, je tournai toute ma colere contre la cause de mon malheur.

D'un

D'un juste dépit tout plein,
Je pris un rasoir en main :
Mais mon envie étoit vaine,
Puisque l'auteur de ma peine,
Que la peur avoit glacé,
Tout malotru, tout plissé,
Comme allant chercher son antre,
S'étoit sauvé dans mon ventre.

Ne pouvant donc lui rien faire, voici à peu près comme la rage me lui fit parler : Hé bien, traître, qu'as-tu à dire ? infame partie de moi-même, & véritablement honteuse ; car on seroit bien ridicule de te donner un autre nom : dis-moi, t'ai-je jamais obligé à me traiter de la sorte ? à me faire recevoir le plus sanglant affront du monde ? me faire abuser des faveurs que l'on me donne ? & me donner, à vingt-deux ans, les infirmités de la vieillesse ! Mais envain la colere me faisoit parler ainsi,

L'œil attaché sur le plancher ;
Rien ne le sauroit toucher ;
Aussi lui faire des reproches,
C'est justement en faire aux roches.

Je

Je passai le reste de la nuit dans des inquiétudes mortelles : je ne savois si je devois écrire à la Comtesse *d'Olonne*, ou la surprendre par des visites imprévûes. Enfin après avoir long-tems balancé, je pris ce dernier parti, au hasard de trouver quelque obstacle à mes plaisirs ; mais je fus assez heureux de la rencontrer seule à l'entrée de la nuit. Elle s'étoit mise au lit, aussi-tôt que je partis d'auprès d'elle ; & entrant dans la chambre je lui dis, *Madame*, je viens mourir à vos genoux, ou vous satisfaire : ne vous emportez pas, je vous prie, que vous ne sachiez si je le mérite. La Comtesse *d'Olonne* qui craignoit autant que moi un malheur semblable à ceux qui m'étoient arrivés, n'eut garde de m'épouvanter par des reproches : au contraire, elle me dit tout ce qu'elle pût pour rétablir en moi la confiance de moi-même, que j'avois presque perdue ; & en effet, si j'avois été ensorcelé deux jours auparavant, comme je lui avois dit, je rompis le charme à la troisieme fois.

fois. Vous jugez bien, mon Cher, ajoûta le Comte *de Guiche*, qu'elle ne me dit point d'injures en la quittant comme elle avoit fait les autres jours. Voilà l'état de mes affaires, que je vous prie de faire semblant d'ignorer. Monsieur *de Vineuil* le lui ayant promis, ils se séparerent. Le Comte *de Guiche* alla chez la Comtesse *de Fiesque*, à qui entr'autres choses, il dit qu'il ne s'engageoit plus à la Comtesse *d'Olonne*.

Cet Amant ne fut pas long-tems avec sa nouvelle Maîtresse, sans que le Prince *de Marsillac* s'en apperçût. Quelques soins qu'il prît de tromper celui-ci, & quelque peu d'esprit qu'il eût, la jalousie qui tient lieu d'ordinaire de finesse, lui fit découvrir en elle moins d'empressement pour lui qu'elle n'avoit accoûtumé : de sorte que lui ayant fait quelque plainte douce au commencement, & puis après un peu plus aigre, voyant enfin qu'elle n'en faisoit pas moins, il se résolut de se venger tout d'un coup de son Rival & de sa Maîtresse. Il donna donc

donc à tous ſes amis les lettres de la Comteſſe *d'Olonne*, & les pria de les montrer par-tout ; & ſachant que la Princeſſe *Leonore* haïſſoit fort le Comte *de Guiche*, il lui donna la lettre qu'il avoit écrite à ſa Maîtreſſe, dans laquelle il parloit fort mal de la *Reine* & du *Duc d'Anjou*. La premiere choſe que fit la Princeſſe, fut de montrer cette lettre au Prince, croyant l'animer d'autant plus contre lui, qu'il ſavoit que ce Prince l'aimoit fort. Cependant il n'eut pas l'emportement que la Princeſſe avoit eſperé: il ſe contenta de dire à *Eſtebar*, que ſon Couſin étoit un ingrat, & qu'il ne lui avoit jamais donné ſujet de parler de lui comme il faiſoit ; que tout le reſſentiment qu'il avoit, aboutiroit à n'avoir plus pour lui la même eſtime qu'il avoit eue:mais que ſi la *Reine* ſavoit la maniere dont il parloit d'elle,elle n'auroit pas tant de conſidération que lui.

La Princeſſe n'étant pas ſatisfaite de voir tant de bonté au Prince pour le Comte *de Guiche*, ſe reſolut d'en parler

à

à la *Reine*, & comme elle dit son dessein à quelqu'un, le Maréchal *de Grammont*, qui en fut averti, l'alla supplier de ne point perdre son fils. Elle le lui promit & n'y manqua pas aussi. Cette grande Princesse étoit fiere & ne pardonnoit pas aisément aux gens qui n'avoient pas pour elle tout le respect dû à sa grande naissance & à son mérite extraordinaire : mais quand une fois elle étoit persuadée qu'on l'aimoit, il n'y avoit rien de si bon qu'elle. Pendant que le Maréchal *de Grammont* & ses amis tâchoient d'etouffer le bruit qu'avoit fait le Prince *de Marsillac* avec la lettre du Comte *de Guiche*, on apprit que la Comtesse *d'Olonne* montroit celle-ci pour ruiner un mariage qui faisoit la fortune du Prince *de Marsillac*.

LETTRE.

NE *songez-vous point*, Madame; *à la contrainte où je suis ? Il faut que deux ou trois fois la semaine j'aille*

rendre

rendre visite à Mademoiselle de la Roche, *que je lui parle comme si je l'aimois, & que je lui donne des heures que je ne devrois employer qu'à vous voir, à vous écrire & à songer à vous. En quelque état que je puisse être, ce me seroit une grande peine d'être obligé à entretenir un enfant : mais maintenant que je ne vis que pour vous, vous devez bien juger que c'est une mort pour moi. Ce qui me fait prendre patience en quelque maniere, c'est que j'espere me venger d'elle, en l'épousant sans l'aimer ; & qu'après cela, voyant de plus près la différence qu'il y a de vous à elle, je vous aimerai toute ma vie, encore plus, si cela se peut, que je ne vous aime à présent.*

Cela d'abord surprit tout le monde ; on avoit vû jusques-là des Amans indiscrets, & point encore de Maîtresse ; on ne pouvoit s'imaginer qu'une femme, pour se venger d'un homme qu'elle n'aimoit pas, aidât elle-même à se convaincre. Cette indiscrétion ne fit pourtant

tant pas le même effet que la Comteſſe *d'Olonne* s'étoit promis : le Seigneur *de Linancourt*, grand-Pere de Mademoiſelle *de la Roche*, ſachant que la Comteſſe *d'Olonne* le vouloit aigrir contre le Prince *de Marſillac*, répondit à ceux qui lui parloient de cette lettre, que hors l'offenſe de Dieu, le Prince *de Marſillac* ne pouvoit pas mieux faire, jeune comme il étoit, que s'appliquer à gagner le cœur d'une auſſi belle Dame que celui de la Comteſſe *d'Olonne ;* que ce n'étoit pas d'aujourd'hui qu'on décrioit les femmes dans les ruelles des Maîtreſſes ; mais que comme la paſſion qu'on avoit pour elles, étoit bien plus violente que celle qu'on avoit pour les autres, elle ne duroit pas d'ordinaire ſi long-tems, comme par exemple celle du Prince *de Marſillac* pour la Comteſſe *d'Olonne* qui étoit éteinte. Cela ne ruina donc pas les affaires du Prince *de Marſillac*, comme elle l'avoit eſperé, elle confirma ſeulement ce qu'on pouvoit dire d'elle, & ôta à ſes amis les moyens de la défendre.

Ces

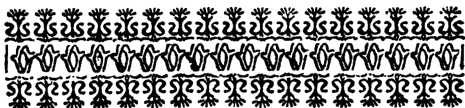
Les choses étant en ces termes, & le Comte *de Guiche* étant demeuré le Maître en apparence, alla trouver un soir la Comtesse *de Fiesque*, & après quelques discours généraux, elle le pria de remercier de sa part l'Abbé *Fouquet* de quelque service qu'elle prétendoit avoir reçû de lui, mais de bien exagérer l'obligation qu'elle lui avoit. Etant un des principaux personnages de cette Histoire, il est à propos de faire voir comme il étoit fait.

L'Abbé *Fouquet*, Frere du Procureur du Roi, grand Trésorier des Gaules, étoit d'origine Andegavien, d'une famille de robe avant sa fortune, mais depuis Gentilhomme. Comme le Roi, il avoit les yeux bleus & vifs, le nez bien fait, le front grand, le menton un peu avancé, la forme du visage plate, les cheveux d'un châtain clair, la taille médiocre, & la mine basse. Il avoit de l'esprit & ne savoit pas vivre, il avoit un air honteux & embarrassé, il avoit la conduite du monde la plus éloignée de

de sa profession. Il étoit agissant, ambitieux & fier avec les gens qu'il ne connoissoit pas, mais le plus chaud & le meilleur ami qui fût au monde. Il s'étoit embarqué à aimer plus par gloire que par amour : mais après, l'amour étoit demeuré le Maître. La premiere femme qu'il avoit aimée, étoit *Bellamire*, de la Maison de *Lotharinge*, dont il avoit été fort aimé. L'autre étoit Madame *de Chastillon*, qui dans les faveurs qu'elle lui avoit faites, avoit beaucoup plus consideré son intérêt que son plaisir. Comme c'étoit la plus extraordinaire femme de France, il faut voir la suite de sa vie.

Fin de l'Histoire de la Comtesse d'Olonne.

HIS-



HISTOIRE DE MONSIEUR *ET DE MADAME* DE CHASTILLON.



MADAME de *Chastillon*, fille du Seigneur de *Bouteville*, qui eut la tête coupée pour s'être battu en duel, contre les Edits du Pere de *Louis XIV*, & femme de M. de *Chastillon*, avoit les yeux noirs & vifs, le front petit, le nez bien fait, la bouche rouge, petite & relevée, le teint comme il lui plaisoit, mais d'ordinaire elle le vouloit avoir blanc & rouge. Elle avoit un rire charmant, & qui alloit éveiller la tendresse jus-

jusques au fond des cœurs. Elle avoit les cheveux fort noirs, la taille grande, l'air bon, les mains longues, seches & noires, les bras de la même couleur & carrés, ce qui tiroit à de méchantes conséquences pour ce que l'on ne voyoit pas ; elle avoit l'esprit doux, accort, flatteur & imaginant : elle étoit infidéle, intéressée & sans amitié. Cependant quelque prevenue qu'elle fût de ses mauvaises qualités, quand elle vouloit plaire, il n'étoit pas possible de se défendre de l'aimer. Elle avoit des manieres qui charmoient, elle en avoit d'autres qui attiroient le mépris de tout le monde. Pour de l'argent & des honneurs, elle se seroit deshonorée, & auroit sacrifié Pere, Mere, & Amant. Monsieur *de Chastillon* après la mort d'*Irondat* son Pere, & de son Frere aîné, devint amoureux de Madame *de Chastillon* ; & parce que le Prince *de Condé* en devint aussi amoureux, Monsieur *de Chastillon* le pria de se déporter de son amour, puisqu'il n'avoit pour but que la galan-

terie, & que lui songeoit au mariage. Le Prince *de Condé* parent & ami de Monsieur *de Chastillon*, ne put honnêtement lui refuser sa demande, & comme sa passion ne faisoit que de naître, il n'eut pas beaucoup de peine à s'en défaire, & il promit à Monsieur *de Chastillon*, non-seulement qu'il n'y songeroit plus, mais aussi qu'il le serviroit en cette affaire contre le Maréchal son Pere & ses parens, qui s'y opposoient. Et en effet, malgré tous les Arrêts du Senat, & tous les obstacles que le Maréchal son Pere y pût apporter, le Prince *de Condé* assista si bien Monsieur *de Chastillon*, qu'on appelloit dès-alors ainsi, par la mort de son Frere, qu'il lui fit enlever Madame *de Chastillon*, & lui prêta vingt mille livres pour sa subsistance. Monsieur de *Chastillon* mena sa Maîtresse à Château-Thierry, où il consomma le mariage. De-là ils allerent à Stenai, place de sûreté que le Prince *de Condé*, à qui elle étoit, leur avoit donnée pour séjour.

Mais

Mais ſoit que Monſieur *de Chaſtillon* ne trouvât pas ſa femme ſi bien faite qu'il ſe l'étoit imaginé, ſoit que l'amour, dont il étoit ſatisfait, lui donnât le loiſir de faire des réflexions ſur le mauvais état de ſes affaires, ſoit qu'il craignît d'avoir donné à ſa femme le mal qu'il avoit, il lui prit un chagrin épouvantable le lendemain de ſon mariage, & pendant qu'il fut à Stenai, ce chagrin lui continua de telle ſorte, qu'il ne ſortoit non plus des bois qu'un ſauvage. Deux ou trois jours après, il s'en alla à l'Armée, & ſa femme dans un Couvent de Religieuſes à deux lieues de Paris. Ce fut là où *Vaſcovie*, qui ſavoit ſa néceſſité, lui envoya mille piſtoles, & Monſieur *de Vineuil* deux mille écus, qu'on leur doit encore, quoique Madame *de Chaſtillon* ſoit riche, & que cet argent ait été employé à ſon uſage.

Le défaut d'âge de Monſieur *de Chaſtillon*, lorſqu'il épouſa Madame *de Chaſtillon*, rendant ſon mariage invalide, & ſe trouvant majeur à ſon retour,

on passa un contrat de Mariage dans le Palais que le Prince *de Condé* avoit à Paris, devant tous les Parens de Madame *de Chastillon*, & enfin ils furent épousés à Notre-Dame par Monsieur le Coadjuteur. Quelque tems après Madame *de Chastillon* se sentant incommodée, alla prendre des eaux, où le Duc *de Nemours* se rencontra & devint amoureux d'elle.

Ce Duc avoit les cheveux fort blonds, le nez bien fait, la bouche petite, & de belles couleurs, il avoit la plus jolie taille du monde, & dans ses moindres actions une grace qu'on ne pouvoit assez admirer, l'esprit fort enjoué & badin. La liberté de se voir à toute heure, que l'usage a introduite dans les lieux où on prend des eaux, donna mille occasions au Duc de *Nemours* de faire connoître son amour à sa Maîtresse: mais sachant qu'on n'a jamais réglé d'affaire amoureuse qu'en faisant une déclaration de bouche, ou d'écrit, il se résolut d'en parler. Un jour qu'il étoit seul chez elle, il y a plus d'une

se-

ſemaine, *Madame*, lui dit-il, que je balance à vous dire ce que je ſens pour vous, & quand à la fin je me détermine à vous en parler, c'eſt après avoir vû toutes les difficultés que je puiſſe trouver en ce deſſein. Je me fais juſtice, *Madame*, & par cette raiſon je ne devrois pas eſpérer, d'ailleurs vous venez d'épouſer un Amant aimé: c'eſt une difficile entrepriſe de l'ôter de votre cœur, & de ſe mettre en ſa place. Cependant je vous aime, *Madame*, & quand vous devriez, pour n'être pas ingratte, vous ſervir de cette raiſon contre moi, je vous avoüe que c'eſt mon étoile & non pas mon choix, qui m'oblige à vous aimer.

Madame *de Chaſtillon* n'avoit jamais eu tant de joie que ce diſcours lui en donna: auſſi ce Duc lui avoit paru ſi aimable, que ſi c'eût été l'uſage que les femmes euſſent parlé les premieres de leur amour, celle-ci n'eût pas ſi long-tems attendu que fit ſon Amant: mais la peur de ne paroître pas aſſez précieu-

 ſe,

ſe l'embarraſſa ſi fort, qu'elle fut quelque tems ſans ſavoir que répondre. Enfin s'efforçant de parler, & pour cacher le déſordre que ſon ſilence témoignoit: Vous avez raiſon, lui dit-elle, Monſieur, avec toutes les façons imaginables, de croire que j'aime fort mon Mari: mais vous voulez bien qu'on prenne la liberté de vous dire, que vous avez tort d'avoir ſur votre chapitre tant de modeſtie; & ſi on étoit en état de reconnoître les bontés que vous avez pour les gens, vous verriez qu'ils vous eſtiment plus que vous ne le croyez. *Madame*, repartit le Duc *de Nemours*, il ne tient qu'à vous que je ne ſois le plus heureux homme de France. A peine eut-il achevé, que la Comteſſe *de Mora* entra dans la chambre, devant laquelle il fallut changer de converſation. Quoique ces deux Amans ne changeaſſent point de contenance, leurs diſtractions, leur embarras, fit juger à cette Dame que leur affaire étoit plus avancée qu'elle n'étoit, &

cela

cela fut cause qu'elle se préparoit à faire sa visite plus courte, lorsque le Duc *de Nemours* la prévint. Ce Prince amoureux & discret, sachant bien qu'il joüoit un méchant personnage devant une femme clairvoyante, comme étoit la Comtesse *de Mora*, sortit & s'en alla chez lui écrire cette lettre.

LETTRE.

JE *sors d'auprès de vous*, Madame, *pour être plus avec vous que je n'étois. La Comtesse de* Mora *m'observoit, & je n'osois vous regarder, je craignois même, comme elle est habile, que cette affectation ne me découvrît. Car enfin,* Madame, *on sait si bien qu'il faut vous regarder quand on est auprès de vous, que l'on croit que qui ne vous regarde pas y entend finesse. Si je ne vous vois point maintenant,* Madame, *au moins on ne s'apperçoit pas que j'ai de l'amour, & j'ai la liberté de ne l'apprendre qu'à vous; mais que je serois heureux, si je*

pouvois vous le persuader au point qu'il est ? Et que vous seriez injuste en ce cas-là, Madame, *si vous n'aviez quelque bonté pour moi !*

Madame *de Chastillon* se trouva fort ébranlée, ayant lû cette lettre ; elle ne savoit quel parti prendre, de la douceur ou de la sévérité : celui-ci lui pouvoit faire perdre le cœur de son Amant, l'autre son estime, & tous les deux le rebuter. Enfin elle se résolut de suivre le plus difficile, comme étant le plus honnête, & quoi que lui dît son cœur, elle aima mieux faire ce que lui conseilla sa raison. Elle ne fit point de réponse au Duc *de Nemours*, & comme il entra le lendemain dans sa chambre : Venez-vous encore, *Monsieur*, lui dit-elle, faire quelque nouvelle offense ? Parce que l'on a l'humeur douce comme le visage, croyez-vous qu'il n'y ait qu'à entreprendre sur les gens ? S'il ne faut qu'être rude pour avoir votre estime, on en fait assez de cas pour se con-

train-

traindre quelque tems. Oui, *Monsieur*. on sera fiere, & je vois bien qu'il le faut être avec vous. Ces paroles furent un coup de foudre tombé sur ce pauvre Amant. Les larmes lui vinrent aux yeux, & ses larmes parlerent bien mieux que tout ce qu'il pût dire. Après avoir été un moment sans parler :

Je suis au désespoir, *Madame*, lui répondit-il, de vous voir en colere, & je voudrois être mort, puisque je vous ai déplû ; vous allez voir, *Madame*, dans la vengeance que j'ai résolu de prendre de l'offense que vous avez reçûe, que vos intérêts me sont bien plus chers que les miens propres ; je m'en vais si loin de vous, *Madame*, que mon amour ne vous importunera plus. Ce n'est pas ce que je vous demande, interrompit cette Belle, vous pourriez bien sans me fâcher, demeurer encore ici, ne sauriez-vous me voir sans me dire que vous m'aimez, ou du moins sans me l'écrire ? Non, *Madame*, répliqua-t-il, il m'est absolument impos-

ſible. Hé bien, *Monſieur*, voyez-moi donc, reprit Madame *de Chaſtillon*, j'y conſens, mais remarquez tout ce qu'on fait pour vous. Ha, *Madame*, interrompit le Duc *de Nemours*, ſe jettant à ſes piés, ſi je vous ai adorée toute cruelle que vous étiez, jugez ce que je ferai quand vous aurez de la douceur : oui, *Madame*, jugez-en, s'il vous plaît; car je ne vous ſaurois exprimer ce que je ſens. Cette converſation ne finit pas comme elle avoit commencé : Madame *de Chaſtillon* ſe diſpenſa de garder toute la rigueur qu'elle s'étoit promiſe, & ſi ce *Duc* n'eut pas de grandes faveurs, au moins eut-il ſujet d'eſpérer de n'être pas haï. Dans cette confiance, auſſi-tôt qu'il fut chez lui, il écrivit à ſa Maîtreſſe.

LETTRE.

APrès m'avoir dit, Madame, *que vous conſentiez que je vous viſite; puiſqu'il m'étoit impoſſible de vous voir ſans vous dire que je vous aime, ou du*

moins

moins ſans vous l'écrire, je vous devrois écrire avec confiance que ma lettre ne ſera pas mal reçûe. Cependant je tremble, Madame, *& l'amour qui n'eſt jamais ſans crainte de déplaire, me fait imaginer que vous avez pû changer de ſentiment depuis trois heures. Faites-moi,* Madame, *la grace de m'en éclaircir par deux lignes. Si vous ſaviez avec quelle ardeur je les ſouhaite, & avec quels transports de joie je les recevrai, vous ne me jugeriez pas indigne de cette grace.*

Madame *de Chaſtillon* n'eut pas plûtôt reçû cette lettre, qu'elle lui fit cette réponſe.

REPONSE.

POurquoi ſeroit-on changée, Monſieur? *Mais, mon Dieu, que vous êtes preſſant! n'êtes-vous pas ſatisfait de connoître vos forces, ſans vouloir encore triompher de la foibleſſe d'autrui?*

Le Duc *de Nemours* reçût ce billet avec une joie qui le mit presque hors de lui-même; il le baisa cent fois, & ne pouvoit cesser de le relire. Cependant l'amour de ces Amans augmentoit tous les jours, & Madame *de Chastillon*, qui avoit déja rendu son cœur, ne défendoit plus le reste que pour le rendre plus considérable par la difficulté. Enfin le tems de prendre des eaux étant expiré, il fallut se séparer; & quoique l'un & l'autre s'en retournât à Paris, ils jugerent bien tous deux qu'ils ne se reverroient plus avec tant de commodité qu'ils avoient fait à Bourbon. Dans la vûe de ces difficultés, leur adieu fut pitoyable; le Duc *de Nemours* assûra plus sa Maîtresse par les larmes qu'il répandit, que par les choses qu'il lui dit; & la contrainte, qu'il parut que Madame *de Chastillon* se faisoit pour ne pas pleurer, fit le même effet sur l'esprit de son Amant. Ils se quitterent fort tristes, mais fort persuadés qu'ils s'aimoient bien, & qu'ils s'aimeroient toûjours.

Le reste de l'Automne ils se virent peu, parce qu'ils étoient observés : mais ils s'écrivirent fort souvent.

Au commencement de l'Hyver, la Guerre civile qui commençoit de s'allumer, obligea *Louis XIV*. de sortir de Paris assez brusquement, & de se retirer au Château du Pec. En ce tems-là, le Maréchal pere de Mr. *de Chastillon* vint à mourir, & le Prince *de Condé*, alors le bras droit du Cardinal, obtint le Brevet de Duc & Pair pour son cousin Monsieur *de Chastillon*. Les Troupes arriverent de toutes parts, on bloqua la Ville, la Cour ne paroissoit pas si triste, & les Courtisans & les gens de guerre étoient ravis du mauvais état des affaires : le Cardinal seul qui les pouvoit ruiner, en cachoit une partie à la *Reine*, & sur tout au jeune *Louis XIV*. à qui on ne parloit de la guerre, que pour dire les défauts des Rebelles ; & le reste du tems, on l'amusoit à des passe-tems proportionnés à son âge. Entr'autres personnes avec qui il aimoit à joüer, Madame

dame *de Chastillon* tenoit le premier rang, & ce fut pour cela que *Prospere* fit ce couplet de Chanson sous le nom de son Mari :

Chastillon gardez vos appas, &c.

Dans tous ces petits jeux, le Duc *de Nemours* ne perdit pas son tems, & il n'y en avoit guere où Madame *de Chastillon* & lui, ne se donnassent des témoignages de leur amour : mais à mesure que cette passion croissoit, leur prudence ne faisoit pas de même : on remarquoit qu'ils se mettoient toûjours vis-à-vis l'un de l'autre, & en état de se pouvoir dire le secret ; à Colin-maillart, que quand l'un avoit les yeux bouchés, l'autre venoit se livrer, afin qu'en cherchant à connoître celui qu'il avoit pris, il eût le prétexte de le tâter partout ; enfin il n'y avoit point de jeu où l'amour ne leur fît trouver moyen de se faire des tendresses.

Monsieur *de Chastillon*, que la connoissance de l'humeur de sa femme obli-

geoit

geoit à l'obſerver, vit quelque choſe de l'intelligence du Duc *de Nemours* & d'elle. La gloire plus que l'amour lui fit recevoir ce déplaiſir avec une impatience extrème : il en parla à un de ſes amis, qui prenant à ſon chagrin toute la part qu'il y devoit prendre, en alla parler à Mad. *de Chaſtillon* : Le ſervice, lui dit-il, que j'ai voüé à la maiſon de Monſieur votre Mari, m'oblige à vous venir donner un avis qui vous eſt de conſéquence. Belle comme vous êtes, *Madame*, il n'eſt pas poſſible que vous ne ſoyez aimée : & comme aſſûrément vos intentions étant bonnes, vous ne prenez pas garde aſſez à vos actions, la plûpart des femmes qui vous envient, & des hommes qui ſont jaloux de la gloire de Monſieur votre Mari, leur fait prendre en mauvaiſe part tout ce que vous faites. Monſieur votre Mari lui-même, s'eſt apperçû que vous aviez une conduite, qui, bien qu'elle fût plus imprudente que criminelle, ne laiſſe pas de vous faire tort dans le monde, & de lui don-

ner

ner du chagrin. Vous ſavez comme il eſt jaloux de la gloire, & combien il craindroit la riſée ſur cette matiere : je vous en donne avis, & vous ſupplie très-humblement d'y prendre garde ; car ſi vous vous repoſez ſur la netteté de votre conſcience, & que vous négligiez trop votre réputation, Monſieur votre Mari ſe pourroit porter à des violences contre vous, qui ne vous laiſſeroient point en état de lui faire voir votre innocence. Ce que vous dites, *Monſieur*, lui répliqua Madame *de Chaſtillon*, ne me doit pas ſurprendre: Monſieur le *Duc* m'a de bonne heure accoûtumée à ſes caprices. Dès le lendemain qu'il m'eût épouſée, il prit une ſi furieuſe jalouſie de *Vaſcovie*, qui l'avoit ſervi à mon enlevement, qu'il ne la put cacher, & cependant on ne lui en peut donner moins de ſujet. Aujourd'hui le voilà qui commence à avoir des ſoupçons : je ne ſaurois deviner de qui, tout ce que je puis dire, eſt que je doute qu'il eût là-deſſus l'eſprit en repos quand

je

je ferois à la campagne, & que je ne verrois que mes Domeftiques. Je n'entre pas, *Madame*, reprit cet Ami, dans un plus long détail avec vous; je ne fai même fi Monfieur votre Mari regarde quelqu'un, quand il me témoigne de n'être pas fatisfait de vous: mais vous pouvez fur ce que je vous dis, prendre des mefures fur votre conduite; & là-deffus ayant pris congé d'elle, il la laiffa dans une inquiétude épouvantable. D'abord elle en avertit le Duc *de Nemours*, avec qui il fut réfolu qu'ils fe contraindroient plus qu'ils n'avoient fait par le paffé.

Cependant le Prince *de Condé*, qui ne fongeoit qu'à réduire le Peuple de Paris par la famine, & à livrer le Senat, qui avoit mis la tête du Cardinal à prix, crut qu'une des chofes qui pouvoit autant avancer ce fuccès, étoit la prife de Bouchemat, que Clanleu gardoit avec fix ou fept cents hommes, à la tête defquels fe voulut mettre *Monfieur*, Oncle du Roi, Lieutenant Général de fa Régence,

gence, & il vint attaquer Bouchemat par trois endroits. Comme il n'y avoit que des retranchemens aux avenues assez mauvais, il ne fut pas fort difficile aux Troupes de *Louis XIV.* de les forcer. Mais Monsieur *de Chastillon*, qui commandoit les attaques sous le Prince *de Condé*, poussant vigoureusement les Ennemis, fut blessé au bas-ventre d'une mousquetade, dont il mourut la nuit suivante. Le Prince le regretta fort, & la douleur fut si violente, qu'elle ne put pas durer. Par ce qui s'étoit passé, l'on peut juger que le Duc *de Nemours* fut fort médiocrement touché, & l'on le jugera encore mieux par ce qui arriva ensuite. Cependant Madame *de Chastillon* pleura, elle s'arracha les cheveux, & donna des apparences du plus grand désespoir du monde. Le Public fut tellement trompé, qu'il en fit le Sonnet suivant.



SON-

SONNET.

CHastillon est donc mort au moment que la Cour
Lui préparoit l'honneur que méritoient ses armes;
Mars vient de le ravir au milieu des alarmes,
Et malgré sa Victoire il a perdu le jour.

Quand on vous eut ôté l'espoir de son retour,
Quels furent vos transports, Beauté pleine de charmes?
Quiconque les a vûs, s'il les a vûs sans larmes,
Il faut qu'il ait le cœur insensible à l'amour.

En un pareil etat & pareille surprise,
Mausolée jamais, ni jamais Artémise,
N'eurent tant de sujets de se plaindre du sort.

O discorde funeste, en misére féconde!
Que ne feras-tu point, si ton premier effort
A déja fait pleurer les plus beaux yeux du monde.

Le Duc *de Nemours*, qui étoit mieux averti que le reste du monde, ne s'étonna point de l'affliction de Madame *de Chastillon*, & il prit si bien le tems, que l'excès de la douleur avoit altéré cette pauvre désespérée, & la pressa si fort de lui accorder des faveurs, que la crainte qu'elle avoit eûe de son Mari, l'avoit empêchée de lui faire pendant sa

vie,

vie, qu'elle lui donna rendez-vous le jour de son enterrement. La *Bourdeaux*, l'une de ses Filles, qui croyoit que la mort de Monsieur *de Chastillon* ruinoit la fortune de *Riconnet*, qui la cherchoit en mariage, étoit en une véritable affliction, de sorte que lorsqu'elle vit le Duc *de Nemours* au point de recevoir les dernieres faveurs de sa Maîtresse, un jour que les plus emportés se contraignent, l'horreur de cette action redoubla sa douleur, & sans sortir de la chambre, elle troubla le plaisir de ces Amans par ses soûpirs & par ses larmes. Le Duc *de Nemours*, qui voyoit bien que s'il n'appaisoit cette Fille, il n'auroit pas à l'avenir dans son amour toute la douceur qu'il se promettoit, prit soin de la consoler ; & en sortant, il lui dit, qu'il savoit bien la perte qu'elle faisoit en feu Monsieur *de Chastillon*, & qu'il vouloit être son ami, & prendre, ainsi que le défunt, soin de sa fortune, qu'il avoit autant de bonne volonté que lui, & peut-être plus de pouvoir, & qu'en at-

attendant qu'il pût faire quelque chose de considérable pour elle, il la prioit de recevoir quatre mille écus qu'il lui envoyeroit le lendemain. Ces paroles eurent tant de vertu, que la *Bourdeaux* essuya ses larmes, & promit au Duc *de Nemours* d'être toute sa vie dans ses intérêts, & lui dit que sa Maîtresse avoit toutes les raisons du monde de ne rien ménager pour lui donner des marques de son amour. Le lendemain la *Bourdeaux* eut les quatre mille écus que ce *Duc* lui avoit promis; aussi le servit-elle depuis préférablement à tous ceux qui ne lui en donnerent pas tant.

Au commencement du Printems, la Paix de Paris s'étant faite, la Cour y revint. Le Prince *de Condé*, qui venoit de tirer Monsieur le *Cardinal* d'une méchante affaire, lui vendit cherement les services qu'il lui avoit rendus en cette guerre : le *Cardinal* ne pouvoit fournir aux graces qu'il lui demandoit. Le Pont-de-l'Arche, que le Prince lui avoit arraché pour son Beau-

frere

frere le Duc *de Longueville*; le mariage *d'Erlachie*, qu'il avoit fait hautement avec *Irite*, contre l'intention de la Cour; & l'audace avec laquelle il avoit exigé de la *Reine* qu'elle vît *Sienge*, après la hardiesse que celui-là avoit eue d'écrire à Sa Majesté une lettre d'amour, fit enfin résoudre Monsieur le *Cardinal* à se délivrer de la tyrannie où il étoit, sous le prétexte de venger le mépris qu'on faisoit de l'autorité Royale, & communiqua ce dessein à Gornan de Gaules, qui se souvenoit du bâton rompu de son Exempt, par le Prince *de Condé*, & qui, pour cela & pour la jalousie de son mérite, avoit des raisons de le haïr; & parce que le *Cardinal* lui fit connoître que le Seigneur du *Petit-Bourg*, qui le gouvernoit, étoit Pensionnaire du Prince, il tira parole de lui qu'il cacheroit cette affaire à son favori. L'on arrêta au Palais Royal, où logeoit pour lors *Louis XIV.* le Prince *de Condé*, le Prince *de Conti*, & le Duc *de Longueville*. Cependant Monsieur

de

de Turenne, qui, pour les liaiſons qu'il avoit avec le Prince *de Condé*, pouvoit craindre d'être pris, & qui d'ailleurs étoit enragé contre la Cour pour la Principauté de Stenai, qu'on avoit ôtée à ſa Maiſon, ſe retira à Stenai, où Madame *de Longueville* arriva bien-tôt après. Les Officiers du Prince ſe jetterent dans Bellegarde, Madame *de Chaſtillon* s'attacha auprès de la Mere du Prince *de Condé*, & mit en ſes intérêts le Duc *de Nemours* ſon Amant. Quelque tems après, la Princeſſe fut miſe en priſon, & la Mere du Prince *de Condé* eut permiſſion d'aller voir ſa couſine, Madame *de Chaſtillon*. Un Prêtre nommé *Cambiac*, qui s'étoit introduit chez Mademoiſelle *de Velitobulie*, par le moyen de Monſieur *de Luxembourg*, fut envoyé à Madame *de Chaſtillon* par ſa Mere : il n'y fut pas long-tems qu'il ſe rendit maître de ſon eſprit de telle ſorte, qu'il ſe mit entre elle & le Duc *de Nemours*. Ce commerce lui donnant lieu d'avoir de grandes familiarités avec

Ma-

Madame *de Chastillon*, il en devint amoureux jusques au point de s'en évanoüir en disant la Messe. La Mere du Prince *de Condé* étant tombée malade de la maladie dont elle mourut, le Prêtre *Cambiac* qui s'étoit acquis beaucoup de crédit sur son esprit, l'employa en faveur de Madame *de Chastillon*, à laquelle il fit donner pour cent mille écus de pierreries, & la joüissance sa vie durant de la Seigneurie de Marlou, qui valoit 20000. livres de rente. Le Duc *de Nemours* cependant avoit été un peu alarmé, mais quand il eut vû le Testament de la Princesse, il fut tout-à-fait jaloux : il ne crut pas qu'il fût aisé de résister à des services si considérables : & quoiqu'il ne pût blâmer sa Maîtresse de les avoir reçûs, il étoit enragé qu'elle les tînt de la main d'un homme, qu'il regardoit déja comme son Rival : car il avoit sujet de craindre qu'elle n'eût acheté par ses faveurs ce que le Prêtre *Cambiac* avoit fait pour elle. Quoiqu'elle aimât le Duc *de Nemours*, elle aimoit

aimoit encore mieux les richesses. Cependant, comme elle n'eut plus affaire du Prêtre *Cambiac* après la mort de la mere du Prince *de Condé*, il ne lui fut pas difficile de guérir l'esprit de son Amant, en chassant le pauvre Prêtre.

Le Coadjuteur de Paris, & Madame *de Chevreuse*, qui avoient été du complot d'arrêter les Princes, trouvant que le *Cardinal* devenoit trop insolent, firent entrer Monsieur le Duc *d'Orleans* dans cette considération, & lui représenterent, que s'il contribuoit à la liberté des Princes ; non-seulement il se réconcilieroit avec eux, mais encore il les mettroit tout-à-fait dans ses intérêts. Outre le dessein d'affoiblir le Parti du *Cardinal*, qui donnoit de l'ombrage à celui qu'on appelloit la Fronde, chacun avoit encore son intérêt particulier. Madame *de Chevreuse*, vouloit que le Prince *de Conti*, pour qui la Cour avoit demandé le Chapeau de *Cardinal* à Rome, épousât sa fille, & M. le Coadjuteur vouloit être subrogé à la nomination

du Prince; & ce fut ſur cette promeſſe que les Princes *de Condé* & *de Conti* donnerent ſignée de leur main à Madame *de Chevreuſe*, qu'elle s'engagea, elle & le Coadjuteur, de travailler à les faire ſortir de priſon. La choſe ayant réüſſi, comme ils l'avoient projetté, & le *Cardinal* même ayant été contraint de ſortir de France, le Prince *de Condé* n'eut pas de modération dans ſa nouvelle proſpérité, & cela obligea la Cour à faire de nouveaux deſſeins ſur ſa perſonne. Il ſe retira d'abord en ſa maiſon de Saint Maur, & quelque tems après à Monron, & de-là, à ſon Gouvernement d'Aquitaine. Le Duc *de Nemours* le ſuivit; & Madame *de Longueville* qui étoit avec ſon frere, étant épriſe du mérite du Duc *de Nemours*, lui fit tant d'amitiés, que ce Prince, quoique fort amoureux d'ailleurs, ne lui put réſiſter : mais il ſe rendit par la fragilité de la chair, plûtôt que par l'attachement du cœur. Le Duc de *la Rochefoucault*, qui étoit depuis trois ans Amant

aimé

aimé de Madame *de Longueville*, vit l'infidélité de sa Maîtresse, avec toute la rage qu'on peut avoir en une pareille rencontre. Elle qui étoit remplie d'une grande passion pour le Duc *de Nemours*, ne se mit guere en peine de ménager son premier Amant. La première fois qu'elle vit le Duc *de Nemours* en particulier, dans le moment le plus tendre du rendez-vous, elle lui demanda, comment il avoit été avec Madame de *Chastillon*. Le Duc de *Nemours* lui ayant répondu qu'il n'en avoit jamais eu aucune faveur: Ah je suis perdue, lui dit-elle; & vous ne m'aimez pas, puisque dans l'état où nous sommes à présent, vous avez la force de me cacher la vérité. Ce commerce ne dura guere; car ce Duc ne pouvoit se contraindre à témoigner de l'amitié qu'il ne sentoit pas; & l'on peut bien croire que la Princesse qui étoit mal propre, & qui sentoit mauvais, ne pouvoit cacher ses mauvaises qualités à un homme qui aimoit ailleurs éperduement. Ces dégoûts ne

retarderent pas auſſi le voyage que le Duc *de Nemours* devoit faire en Flandre, pour amener au parti du Prince *de Condé* un ſecours d'Etrangers : mais la véritable cauſe de ſon impatience étoit le deſir de revoir Madame *de Chaſtillon*, qu'il aimoit toûjours plus que ſa vie. Il vint donc paſſer à Paris, où il la revit, & la mit dans le malheureux état qu'on peut appeller l'écueil des Veuves. Lorſqu'elle s'apperçut de ſon malheur, elle chercha du ſecours pour s'en délivrer. *Des Fougerais*, célèbre Médecin, entreprit cette cure; & ce fut dans le tems qu'il la traitoit de cette maladie, que le Prince *de Condé* revint de Guienne à Paris, & amena avec lui le Duc de *la Rochefoucault*.

Le Prince *de Condé* avoit les yeux vifs, le nez aquilin & ſerré, les jouës creuſes & décharnées, la forme du viſage longue, la phyſionomie d'un aigle, les cheveux friſés, les dents mal rangées & mal propres, l'air négligé, & peu de ſoin de ſa perſonne, la taille belle.

Il

Il avoit du feu dans l'esprit; mais il ne l'avoit pas juste : il rioit beaucoup, & fort desagréablement; il avoit le génie admirable pour la Guerre, & particulierement pour les Batailles. Le jour du combat il étoit doux aux Amis, fier aux Ennemis; il avoit une netteté d'esprit, une force de jugement, & une facilité sans égale; il étoit né fourbe; mais il avoit de la foi & de la probité aux grandes occasions : il étoit né insolent & sans égard, mais l'adversité lui avoit appris à vivre. Ce Prince se trouvant quelques dispositions à aimer Madame de *Chastillon*, le Duc de *la Rochefoucault* l'échauffa encore davantage, par le désir qu'il avoit de se venger du Duc de *Nemours*; & comme la résistance de cette belle augmenta l'amour de ce Prince, le Duc de *la Rochefoucault* lui persuada de lui donner la propriété de la Seigneurie de Marlou, dont elle n'avoit que l'usufruit, lui disant que Madame *de Chastillon* étant plus jeune que lui, ce présent ne faisoit tort qu'à sa postérité, & qu'une

terre de 20000. livres de rente de plus ou de moins, ne le rendroit ni plus pauvre ni plus riche.

Lorſque le Prince devint amoureux de Madame *de Chaſtillon*, elle étoit entre les mains de *des Fougerais*, qui ſe ſervoit de vomitifs pour la tirer d'affaire. Le Prince *de Condé*, qui étoit toûjours au pié de ſon lit, lui demandoit ſans ceſſe quelle étoit ſa maladie. Cet Amant déſeſpéré de voir ſa Maîtreſſe en danger de la vie, diſoit à ſon Apoticaire qu'il le feroit pendre : celui-ci qui n'oſoit ſe juſtifier, alloit dire à la *Bourdeaux* qui avoit épouſé *Ricoux*, que, ſi on le preſſoit davantage, il découvriroit tout. Enfin les remedes firent l'effet qu'on s'étoit promis. Ce fut peu de tems après cette guériſon que le Prince *de Condé* ayant fait la donation de Marlou, Madame *de Chaſtillon* n'en fut pas ingrate ; mais elle ne lui donna que l'uſufruit de ce dont le Duc *de Nemours* avoit la propriété. Cependant le Duc de *la Rochefoucault* ſe vengea plei-

pleinement du Duc *de Nemours*, & lui donna des déplaisirs d'autant plus cuisans, qu'il n'eut pas la force de se guérir de sa passion, comme avoit fait le Duc de *la Rochefoucault* de celle qu'il avoit eue pour Madame *de Longueville*. Outre-cela, le Prince *de Condé* avoit encore Monsieur *de Vineuil* son Confident, qui en le servant auprès de sa Maîtresse, tâchoit aussi de s'en faire aimer. Monsieur de *Vineuil* étoit frere du Président *Hardier*, d'assez bonne famille de Paris, agréable de visage, assez bien fait de sa personne; il étoit savant, & honnête homme; il avoit l'esprit plaisant & satyrique, quoiqu'il craignît tout; & cela lui avoit attiré souvent de méchantes affaires; il étoit entreprenant avec les femmes, & cela l'avoit toûjours fait réussir; il avoit été bien avec Madame *de Montbazon*, bien avec Madame *de Mouy*, & bien avec la Princesse *de Wirtemberg*: & cette derniere galanterie l'avoit tellement brouillé avec feu *Chastillon*, que sans la protection

de Monſieur le Prince, il eût ſouffert quelques violences; auſſi la haine de *Chaſtillon*, pour lui, avoit aſſez diſpoſé ſa femme à l'aimer. Mais laiſſons-là *Vineuil* pour quelque tems, & revenons au Duc *de Nemours*.

La jalouſie le tranſportoit tellement, qu'un jour ayant trouvé chez Madame *de Chaſtillon* Monſieur le Prince parlant tout bas avec elle, il s'écorcha toutes les mains de rage & de dépit, ſans s'en appercevoir; & ce fut un de ſes gens qui lui fit prendre garde à l'état où il s'étoit mis. Enfin, ne pouvant plus ſouffrir les viſites du Prince, il la pria de s'en aller pour quelque tems chez elle. Elle qui l'aimoit fort, & qui ne croyoit pas que cette petite abſence rallentît la paſſion du Prince, ne ſe fit pas preſſer, & lui promit même de chaſſer la *Bourdeaux*, qui avoit quitté ſes intérêts pour ceux de ſon Rival. Madame *de Chaſtillon* ne fut pas longtems à la campagne; & à ſon retour, la jalouſie prit ſi fort au Duc *de Nemours*

mours, qu'il fut vingt fois sur le point de faire tirer l'épée au Prince *de Condé ;* & il eût enfin succombé à la tentation, sans le combat qu'il fit avec son Beau-frere, dans lequel il perdit la vie. Madame *de Chastillon*, qui, de vingt Amans qu'elle a favorisés en sa vie, n'avoit jamais aimé que le Duc *de Nemours*, fut dans un véritable desespoir de sa mort. Un de ses amis qui lui en apporta la nouvelle, lui dit en même tems, qu'il falloit qu'elle retirât des mains d'un des Valets de Chambre du feu Duc *de Nemours*, une cassette pleine de ses lettres. Elle l'envoya querir, & sur la promesse qu'elle lui fit de lui donner cinq cents écus, elle retira cette cassette : mais le pauvre garçon n'en a jamais rien pû tirer.

Pour le Prince *de Condé*, quelque obligation qu'il eût au Duc *de Nemours*, la jalousie les avoit tellement desunis, qu'il fut fort aise de sa mort : la gloire, aussi-bien que l'amour, avoit mis tant d'émulation entre eux, qu'ils ne se pou-

voient plus souffrir l'un l'autre ; & cela étoit si vrai, que si le Prince *de Condé* eût voulu prendre toutes les précautions néceſſaires pour empêcher le Duc *de Nemours* de se battre, ce malheur-là ne seroit point arrivé. Une chose encore qui fit voir qu'il y avoit dans le cœur du Prince *de Condé*, autant de gloire que d'amour, c'est qu'un moment après la mort de son Rival, il n'aima presque plus Madame *de Chastillon*, & se contenta de garder des mesures de bienséance avec elle, pour s'en servir dans les rencontres qu'il jugeroit à propos.

En effet, dans ce tems-là, le Cardinal, qui croyoit qu'elle gouvernoit le Prince *de Condé*, lui envoya le Grand-Prevôt de France, lui offrir de sa part cent mille écus comptant, & la Surintendance de la Maison de la Reine future, en cas qu'elle obligeât le Prince d'accorder les articles qu'il souhaitoit, & d'abandonner le Comte *d'Oignon*, le Duc de *la Rochefoucault*, & le Président

dent *Viole*. Pendant la négociation du Grand-Prevôt, un Chevauleger nommé *Mouchette*, négocioit aussi de la part de la Reine auprès de Madame *de Chastillon* : mais celle-ci voyant qu'elle ne pouvoit porter le Prince à faire les choses que la Cour désiroit, manda à la Reine qu'elle lui conseilloit d'accorder au Prince tout ce qu'il lui demanderoit ; & qu'après cela Sa Majesté savoit bien comment il en falloit user avec un Sujet, qui se prévalant du désordre des affaires de son Maître, lui avoit arraché des conditions honteuses & préjudiciables à son autorité.

Dans ce tems-là l'Abbé *Fouquet*, ayant été pris par les Ennemis, fut amené dans l'Hôtel de Condé : d'abord il eut une conversation un peu fâcheuse avec le Prince : mais le lendemain les choses s'adoucirent ; & quelques jours après on commença de traiter la paix avec lui. Comme il étoit prisonnier sur sa parole, & qu'il alloit partout où il lui plaisoit, il rendit quelques visites à

Madame *de Chaſtillon*, croyant que rien ne ſe faiſoit auprès du Prince *de Condé* que par ſon entremiſe : & ce fut dans ces viſites qu'il en devint amoureux. *Vineuil* gouvernoit aſſez paiſiblement Madame *de Chaſtillon*. *Cambiac* s'étoit retiré depuis que Monſieur le Prince étoit amoureux, & que le Duc *de Nemours* étoit mort ; & cela avoit fort diminué la paſſion du Prince : de ſorte que peu de tems après, ayant été en Flandre par l'accommodement de Paris avec la Cour, il fut ſur le point de partir de Paris ſans dire adieu à Madame *de Chaſtillon* ; & quand il l'alla voir, il ne fut qu'un moment avec elle.

Le Roi étant revenu à Paris, l'Abbé *Fouquet* crut que ſi Madame *de Chaſtillon* y demeuroit, il auroit des Rivaux ſur les bras, qui pourroient lui être préférés ; de ſorte qu'il perſuada au Cardinal de l'éloigner ; diſant, qu'elle auroit à Paris, tous les jours, mille intrigues contre la Cour, qu'elle ne pourroit pas avoir ailleurs ; & cela obligea

obligea le Cardinal de l'envoyer à Marlou. l'Abbé *Fouquet* l'y alla voir le plus ſouvent qu'il put : mais il y avoit encore dans ſon voiſinage deux hommes qui lui rendoient de bien plus fréquentes viſites : l'un étoit Mylord *Graf*, qui avoit loüé une maiſon auprès de Marlou, où il tenoit d'ordinaire ſon équipage, & venoit quelquefois demeurer; & l'autre étoit le Comte *Digby* Gouverneur de Mantes & de l'Iſle-Adam. Ces deux Chevaliers devinrent amoureux de Madame *de Chaſtillon* : Mylord *Graf* étoit homme de paix & de plaiſir; le Comte *Digby*, brave, fier, & plein d'ambition.

Lorſque le Prêtre *Cambiac* avoit vû le Prince *de Condé* ſortir de la Cour de France, il s'étoit encore attaché à Madame *de Chaſtillon*; de ſorte qu'il demeuroit avec elle à Marlou : & comme il ne craignoit pas tant l'Abbé *Fouquet* ni *Digby*, que le Prince *de Condé*, il diſoit franchement ſon ſentiment à Madame *de Chaſtillon*, ſur la conduite

qu'elle

qu'elle avoit avec tous ſes Amans. Elle qui ne vouloit point être contrariée ſur ſes nouveaux deſſeins, & particuliérement par un intéreſſé, reçut fort mal ſes remontrances; de ſorte que les choſes s'aigriſſant de plus en plus, tous les jours, le Prêtre *Cambiac* enfin ſe retira en grondant, & comme un homme que l'on devoit craindre. Quelque tems après il lui écrivit une lettre ſans nom, & d'une autre écriture que la ſienne, par laquelle il lui donnoit avis de ce qui ſe diſoit dans le monde contre elle. Elle ſe douta pourtant bien que cette lettre venoit de lui, parce qu'il lui mandoit des choſes qu'un autre que lui ne pouvoit ſavoir. Enfin Madame *de Chaſtillon*, apprenant de toute part que le Prêtre Cambiac ſe déchaînoit contre elle, pria Madame *de Puiſieux*, qui le connoiſſoit fort, & avoit du pouvoir ſur ſon eſprit, de retirer quelques lettres de conſéquence qu'il avoit d'elle. Madame *de Puiſieux* le lui promit, & en même tems manda au Prêtre *Cambiac*
de

de l'aller trouver chez elle, à Marine, proche Pontoise. Il faut remarquer que depuis que le Prêtre *Cambiac* étoit sorti d'auprès d'elle, elle avoit fait mille plaintes à *Digby*. Cet Amant, qui ne songeoit qu'à plaire à sa Maîtresse, & qui se consommoit en dépense pour elle, ne balança pas de lui promettre une vengeance qui ne lui coûteroit rien, & dans laquelle il trouveroit son intérêt particulier. Il prit le tems que *Cambiac* étant à Marine, étoit un jour monté à cheval pour se promener; & l'ayant enlevé avec cinq ou six Cavaliers, il l'envoya à Marlou. Madame *de Chastillon*, qui savoit qu'on ne doit jamais offencer les Amans à demi, fut fort embarrassée de la maniere dont on venoit de traiter le Prêtre *Cambiac*, de quoi elle voyoit bien qu'il ne pouvoit soupçonner d'autre qu'elle; & elle eût bien plûtôt pardonné à *Digby* la mort du Prêtre *Cambiac*, que son enlevement: mais enfin ne pouvant faire autre chose que ce qui venoit d'être fait: je suis au desespoir,

lui

lui dit-elle, de ce qui vous vient d'arriver; je vois bien que l'impertinent qui vous a fait cet outrage, me veut rendre suspecte auprès de vous; mais vous verrez bien par le ressentiment que j'en aurai, que je n'ai point de part à ces violences. Cependant Monsieur, si vous voulez demeurer ici, vous y serez le maître : voulez-vous retourner à Marine; je vous donnerai mon carosse. Je sai, *Madame*, répondit froidement le Prêtre *Cambiac*, ce que je dois croire de tout ceci; je vous rends graces des offres que vous me faites; je m'en retournerai sur mon cheval, si vous le trouvez bon. Dieu qui me veut garantir des entreprises des méchans, aura soin de moi; & en achevant ces mots, il sortit brusquement de la chambre de Madame *de Chastillon*, & s'en retourna seul à Marine. Il n'y fut pas plûtôt arrivé, que lui & Madame *de Puisieux* écrivirent ces deux lettres à un de leurs amis, à Paris.

LET-

LETTRE.

de *Cambiac* à Monsieur *de Brienne.*

Vous serez bien surpris lorsque vous apprendrez l'aventure qui m'est arrivée : mais pour la dire telle qu'elle est, il faut la prendre un peu de haut, & vous dire que Madame de Chastillon *vint ici pour obliger Madame* de Puisieux, *à tirer de moi certaines choses qu'elle souhaitoit. Madame* de Puisièux *m'écrivit; & vous savez encore que j'ai fait le voyage. Le même jour que j'arrivai, Madame* de Chastillon *envoya la Fleur savoir si j'y étois ; & le lendemain un homme inconnu sous de fausses enseignes me vint demander, & savoir si je m'en retournerois bientôt à Paris. Hier au matin je partis d'ici à quatre heures, & comme j'étois à cent pas de Pontoise, après avoir passé la riviere, je fus investi par six Cavaliers le pistolet à la main, à la tête desquels étoit le Comte* de Dighy : *qui me dit d'abord*

que

que si Madame de Chastillon *m'avoit fait justice, elle m'auroit fait donner cent coups de poignard, mais que je ne craignisse rien. Je vous dirai qu'il fut sincere en cette rencontre, & que dans cette affaire il ne m'a pas fait faire la moindre bassesse : il me traita fort civilement à l'Isle Mada ; & après avoir dîné il me mena lui-même à Marlou, & m'envoya avec quatre Cavaliers pour faire satisfaction à cette digne personne. Elle fit semblant d'être fâchée de cela, & le fut effectivement. La hauteur avec laquelle je lui parlai, lui a bien fait comprendre que c'est la plus méchante affaire qu'elle se soit jamais faite. Je m'en retournai à Marine, pour dire à Madame* de Puisieux *ce que Madame* de Chastillon *lui avoit fait aussi bien qu'à moi. Elle en a le ressentiment que doit avoir une personne de sa qualité, de son honneur, & de son courage. Voilà une chose assez extraordinaire : je vous conjure de me mander quels sont vos sentimens là-dessus, & ce que vous croyez que je doive faire. Vous*

voyez

voyez bien, ce me ſemble, que je n'en dois pas demeurer là. Depuis, cette lâche perſonne à écrit à Madame de Puiſieux *pour la conjurer de faire en ſorte que j'étouffe mon reſſentiment, en l'aſſûrant qu'elle n'a rien ſû de tout cela. La réponſe qui lui a été faite eſt digne de la généroſité de Madame* de Puiſieux. *J'ai reſolu d'être trois ou quatre jours ici pour me donner le loiſir de penſer à ce que je dois faire; & pour m'empêcher de m'enporter à rien dont je puiſſe me repentir: outre que de s'évaporer en plaintes, c'eſt ſe venger trop foiblement, & j'ai deſſein d'en uſer autrement ſi je puis. J'attendrai de vos nouvelles avec impatience, & ſuis tout à vous. Une lettre ne me permet pas de mander en détail ce qui eſt fort long, je le ferai quand je vous verrai, adieu. Le* 18. *Juillet* 1655.



LET-

LETTRE.

de Madame *de Puisieux* à Monsieur *de Brienne.*

J'Ai trop de part à l'aventure de Monsieur de Cambiac, *pour ne pas joindre un mot de ma main, à la relation qu'il vous en a faite; il n'y a point de circonstance, qui ne soit surprenante, & tout le mieux que l'on puisse penser de moi en cette affaire; c'est que l'on ne m'a guere considérée: car toutes les apparencès sont que je dois être complice d'une si indigne action. Il est vrai que l'offensé me justifie assez, puisqu'il s'est venu retirer au même lieu où l'on lui avoit dressé le piége. Toute mon étude est à présent de me conduire d'une façon, que sans m'emporter d'une juste colere, je démente toute ma vie passée, assez pour faire voir que j'étois utile amie à Madame* de Chastillon. *Vous savez mon nom & mon courage; je vous en ai toûjours parlé avec sincérité: je vous avoue de*

plus

plus que je fais profession d'être Chrétienne, & assez reguliere, & que je fais dessein de servir mon Dieu, mon Créateur sans art & sans fourbe : ce fondement posé, de tout ce que le ressentiment & la justice me peuvent permettre, je ne manquerai à rien. Obligez-moi de faire part de ceci à Madame d'Aubigny, *& ne passez pas outre : ce régal ne sera pas mauvais à la Princesse Palatine à qui je vous permets d'en parler. Je ne crois pas que le crime de Cambiac fût assez grand de s'être mis dans son devoir par le moyen de M. l'Evêque d'Amiens, ni le mien de le lui avoir conseillé, pour s'être attiré une si méchante affaire. Je retournerai exprès à Paris pour entretenir mes amis, du particulier, & vous tout le premier; il faut que ce petit mot de vengeance m'échappe; Madame* de Chastillon *n'est pas oubliée, quand l'occasion de parler d'elle, se présente. Je vous donne le bon jour; je suis trop en colere pour en attendre aujourd'hui.*

Peu de tems après ces deux lettres écrites, le Prêtre *Cambiac* s'en retourna à Paris, ne gardant plus aucunes mesûres avec Madame *de Chastillon*; il la déchira partout où il se trouva : & pour assouvir pleinement sa vengeance; il montra à la *Reine* les lettres les plus emportées de Madame *de Chastillon*. La modestie de l'Histoire ne permet pas que l'on les puisse rapporter : mais par les fragmens les plus honnêtes, que voici, on jugera du reste.

Elle mandoit en beaucoup d'endroits au Prêtre *Cambiac*, qu'il pouvoit s'assûrer qu'elle ne lui donneroit jamais sujet de se plaindre d'elle; qu'il en pouvoit parler comme il lui plairoit : mais qu'il étoit plus généreux à lui d'en dire du bien, qu'autrement : que depuis qu'on s'étoit mis entre les mains de gens, comme elle avoit fait entre les siennes, ils pouvoient en abuser, & que le parti qu'une pauvre femme pouvoit prendre en cette rencontre, étoit d'écouter & de se taire. Dans un autre endroit, elle lui

man-

mandoit qu'il avoit beau faire, qu'elle l'aimeroit toûjours, & bien qu'elle se préparât à faire une Confession générale à Pâques, il n'y avoit rien qui le regardât.

La Reine fut fort surprise de l'emportement de Madame *de Chastillon* dans ses lettres; elle ne fut pourtant pas fâchée du mépris que cela lui attiroit; & lorsqu'elle eut appris l'insulte qu'on avoit faite au Prêtre *Cambiac*, elle en fit un fort grand bruit, & dit publiquement que puisque l'on maltraitoit les gens qui rentroient dans leur devoir, le Roi sauroit bien leur faire justice.

Lorsque le Comte *de Digby* vint voir la Duchesse après l'enlevement du Prêtre *Cambiac*, il fut fort étonné de ne recevoir d'elle que des reproches, au lieu des remerciemens qu'il attendoit. Quand on vous témoignoit, lui dit-elle, d'avoir du chagrin contre le Prêtre *Cambiac*; cela ne vouloit pas dire qu'il le fallût enlever: il est assez aisé de voir que dans cette

cette belle action, vous vous êtes plus considéré que moi-même : mais j'aurai soin de mes intérêts à mon tour ; & j'oublierai les vôtres. *Digby* se voulut excuser sur ses intentions, qui avoient été bonnes ; & comme il vit qu'elle ne s'appaisoit point pour cela, il se fâcha aussi de son côté ; & Madame *de Chastillon*, craignant en le perdant, de perdre un Protecteur & un Amant libéral, se radoucit, & le pria de considérer une autre fois qu'il falloit dissimuler les injures avec des gens comme le Prêtre *Cambiac*, ou qu'il falloit les perdre. Dans le tems que *Digby* commença à devenir amoureux de Madame *de Chastillon*, Mylord *Graf*, qui, dans le tems du désordre d'Angleterre, avoit suivi *Charles* en France, avoit loüé une maison dans le voisinage de Marlou : l'oisiveté, la commodité, & la maniere insinuante de Madame *de Chastillon*, avoit fait naître l'amour dans le cœur du Mylord. Mais comme il étoit plus doux que le Comte de *Digby*, sa passion n'avoit

n'avoit pas tant fait de chemin que celle du Comte.

Les choses étoient dans cet état, lorsque l'Abbé *Fouquet* voyant que ses affaires ne s'avançoient pas auprès de Madame *de Chastillon*, se servit de ce stratagème-ci pour les hâter. Il avoit appris que *Ricoux*, beau-frere d'une des Demoiselles de Madame *de Chastillon*, étoit caché dans Paris, où il avoit des commerces avec elle pour les intérêts de Monsieur le Prince; il mit tant de gens en quête de *Ricoux*, qu'il fut pris & mené à la Bastille. L'Abbé *Fouquet* l'ayant fait interroger, il accusa Madame *de Chastillon* de plusieurs choses, & entre autres, de lui avoir promis dix mille écus pour tuer le Cardinal; & dit qu'elle lui en avoit déja donné deux mille d'avance. L'Abbé *Fouquet* supprima ces informations, & en fit faire d'autres, par lesquelles *Ricoux* confessoit toûjours qu'il étoit à Paris dans le dessein de tuer le Cardinal: mais il n'accusoit point la Duchesse de tremper dans cette conju-

ration; & tout ce qu'il disoit contre elle, étoit qu'elle avoit intelligence avec le Prince, & recevoit quatre mille écus de pension des Espagnols. Il montra ces dernieres informations au Cardinal, & les premieres à Madame *de Chastillon*, par lesquelles l'ayant épouvantée au point qu'on peut s'imaginer, il lui dit qu'il la sauveroit, si pour lui faire voir sa reconnoissance, elle lui vouloit donner les dernieres marques de son amour. Madame *de Chastillon* qui craignoit la mort plus que toutes choses, ne balança de contenter l'Abbé *Fouquet*, qu'autant de tems qu'elle crut qu'il en falloit pour lui faire valoir cette derniere faveur. L'Abbé *Fouquet* ne songeoit plus qu'à faire sauver sa Maîtresse : pour cet effet il la fit sortir la nuit de Marlou, & la mena en Normandie, où il la faisoit changer tous les huit jours de demeure, déguisée tantôt en Cavalier, tantôt en Religieuse, & tantôt en Cordelier. Cela dura six semaines, pendant lesquelles l'Abbé *Fou-*

quet

quet alloit & venoit, de la Cour, au lieu où étoit Madame *de Chastillon* ; enfin il lui fit obtenir une amnistie, lorsque *Ricoux* eut été roué, & la fit revenir à Marlou, où elle ne fut pas long-tems en repos ; car elle jetta les yeux sur le Maréchal *d'Hocquincourt*, tant pour les avantages qu'elle pouvoit tirer de lui, par les postes qu'il qu'il tenoit sur la Somme, que pour la délivrer de la tyrannie de l'Abbé *Fouquet*, qui commençoit à lui devenir insupportable.

Charles, Maréchal *d'Hocquincourt*, avoit les yeux noirs & brillants, le nez bien fait, & le front un peu serré, le visage long, les cheveux noirs & crépus, la taille belle ; il avoit fort peu d'esprit ; cependant il étoit fin à force de défiance : il étoit brave, & toujours amoureux ; & sa valeur auprès des Dames lui tenoit lieu de gentillesse. Madame *de Chastillon* qui le connoissoit de réputation, crut qu'il étoit tout propre à faire les folies dont elle avoit besoin. *De Vignacourt*, Gentilhomme Picard, son

voisin, fut celui qu'elle employa auprès de lui. Le Maréchal donc convint avec *Vignacourt*, qu'en s'en allant commander l'Armée de Catalogne, il la verroit en passant à Marlou, comme si c'étoit le hasard qui eût fait cette entrevûe. La chose arriva ainsi qu'elle avoit été projetée, & Madame *de Chastillon* monta à cheval pour aller conduire le Maréchal jusquà deux lieues de Marlou. Durant le chemin, elle lui conta le pitoyable état de sa fortune, le pria de vouloir être son Protecteur, le flatta du titre de refuge des affligés, & ressource des misérables; enfin elle le piqua tellement de générosité, qu'il lui promit de la servir envers & contre tous, & lui donna même ses tablettes, sur lesquelles il donnoit ordre aux Lieutenans de ses Places, de la recevoir, elle & les siens, toutes les fois qu'elle en auroit besoin. Cette entrevûe fut découverte par l'Abbé *Fouquet*, qui voyant le Maréchal *d'Hocquincourt* sur le point de revenir en Cour, & jugeant le voisinage de

de Madame *de Chastillon* & de lui, dangereux pour les intérêts de la Cour, & les siens propres, persuada au Cardinal de l'éloigner de la frontiere de Picardie, & lui fit donner ordre d'aller à son Duché. Madame de *Chastillon* s'étant mise en chemin, rencontra le Maréchal *d'Hocquincourt* à Montargis, avec lequel elle renouvella les mesures qu'elle avoit prises six mois auparavant; & après s'être donné réciproquement, lui, des paroles positives de la protéger contre la Cour, & elle, des espérances de lui accorder un jour des marques de sa passion, ils se séparerent. Le Maréchal alla trouver le Roi; & elle à son Duché, où elle passa l'hyver, pendant lequel le Maréchal *d'Hocquincourt* lui écrivoit; & l'Abbé *Fouquet*, qui comme patron, étoit plus difficile à contenter, supportoit impatiemment les entrevûes qui s'étoient faites entre le Maréchal *d'Hocquincourt* & Madame *de Chastillon*, & le commerce qu'elle conservoit avec lui. Pour s'excuser, elle lui disoit que le

Maréchal s'employoit auprès du Cardinal, pour faire revenir *Bourdeaux* qu'on lui avoit ôtée, & pour lui faire obtenir à elle-même la permission de de retourner à la Cour. Elle ajoûtoit qu'elle eût bien souhaité ne devoir ces graces-là qu'à lui, mais qu'elle vouloit ménager son crédit pour de plus grandes affaires. Ce qui persuada l'Abbé *Fouquet* que l'intrigue du Maréchal & d'elle pouvoit ne regarder que la Cour, c'est qu'au Printems elle revint par son entremise; premierement à Paris, & *Bourdeaux* avec elle. Pendant la Campagne du Maréchal, en Catalogne, le Roi d'Angleterre, que les malheurs de sa Maison obligeoient de demeurer en France, & qui avoit trouvé la Duchesse fort à son gré, la revoyoit à Marlou dans de petits voyages qu'il faisoit chez *Graf*; & ce commerce avoit donné tant d'amour pour elle à ce Prince, qu'il étoit résolu de l'épouser; *Graf* persuadant à son Maître de la contenter à quelque prix que ce fût, sur les promesses que Ma-

Madame *de Chastillon* avoit faites à ce Mylord, de lui donner les dernieres fafaveurs, s'il contribuoit à la faire Reine: & en effet elle l'eût été, si Dieu, qui avoit soin de la réputation de ce Roi, n'eût amusé Madame *de Chastillon* d'une folle espérance, qui lui fit manquer une si belle occasion.

Charles, Roi d'Angleterre avoit de grands yeux noirs, les sourcils fort épais & qui se joignoient, le tein brun, le nez bien fait, la forme du visage longue, les cheveux noirs & frisés. Il étoit grand, & avoit la taille belle; il avoit l'abord froid, & cependant il étoit doux & civil, dans la bonne plus que dans la mauvaise fortune; il étoit brave, c'est-à-dire, qu'il avoit le courage d'un soldat, & l'ame d'un Prince; il avoit de l'esprit; il aimoit ses plaisirs: mais il aimoit encore mieux son devoir: enfin il étoit un des plus grands Rois du monde. Mais quelque heureuse naissance qu'il eût, l'adversité qui lui avoit servi de Gouverneur, avoit été la principale

cause de son mérite extraordinaire.

Monsieur le Prince en sortant de France, avoit témoigné, comme j'ai dit, fort peu de considération pour Madame de *Chastillon* : mais ayant sçû le cas que les Espagnols en faisoient, par la pension qu'ils lui avoient donnée, & la Cour de France, par le moyen de l'Abbé *Fouquet*, il s'étoit réchauffé pour elle ; & cela étoit si violent, qu'il lui écrivoit les lettres les plus passionnées ; & entre autres on intercepta celle-ci en chiffre.

LETTRE.

QUand tous vos agrémens ne m'obligeroient point à vous aimer, ma chere Cousine, les peines que vous prenez pour moi, les persécutions que vous souffrez pour être dans mes intérêts, & les hasards où cela vous expose, m'obligeroient à vous aimer toute ma vie. Jugez donc de tout ce que cela peut faire sur un cœur qui n'est ni insensible, ni ingrat

ingrat : mais jugez aussi des alarmes où je suis sans cesse pour vous. L'exemple de Ricoux me fait trembler; & quand je songe que ce que j'ai de plus cher au monde est entre les mains de mes ennemis, je suis dans une inquiétude qui ne me donne point de repos. Au nom de Dieu, ma pauvre Chere, ne vous commettez plus comme vous faites ; j'aime mieux ne retourner jamais en France, que d'être cause que vous ayez la moindre appréhension : c'est à moi à m'exposer, & à mettre par la guerre, mes affaires en état que l'on traite avec moi ; & alors, ma chere Cousine, vous pourrez m'aider de votre entremise ; & cependant comme les événemens sont douteux à la guerre, j'ai un coup sûr pour passer ma vie avec vous, & nous lier d'intérêts encore plus que nous n'avons fait jusqu'ici. Ne croyez pas que Madame la Princesse soit un obstacle invincible à cela ; on en rompt de plus considérables, quand on aime autant que je fais. Je ne donne en cet endroit, ma

chere Cousine, aucunes bornes à mon imagination, ni à vos espérances; vous les pourrez pousser aussi loin qu'il vous plaira. Adieu.

L'espérance qu'eut Madame de *Chastillon* sur cette lettre, de pouvoir épouser Monsieur le Prince, lui fit balancer à refuser les offres du Roi d'Angleterre; elle consulta là-dessus un de ses amis en présence de *Bourdeaux*. Celle-ci de qui le mari étoit auprès de Monsieur le Prince, disoit à sa Maîtresse qu'elle étoit visionnaire de songer un moment à épouser une ombre de Roi, un misérable qui n'avoit pas de quoi vivre, & qui en se faisant moquer d'eux, la ruineroit en peu de tems : que s'il étoit possible, contre toutes les apparences du monde, qu'il remontât un jour sur le thrône, elle pouvoit bien croire qu'étant las d'elle, il la répudieroit, sur le prétexte d'inégalité de condition. Son ami lui disoit au contraire, que sa vision étoit d'épouser Monsieur le Prince, qui étoit marié,

&

dont la femme se portoit bien : que les gens de la condition du Roi d'Angleterre, pouvoient quelquefois être en mauvaise fortune, mais qu'ils ne pouvoient jamais être dans cette extrème nécessité, si commune aux particuliers : qu'il étoit beau à une Demoiselle de vivre Reine, quand même elle vivroit malheureuse ; & qu'elle ne devroit jamais refuser un titre honorable, quand même elle ne le devroit porter que sur son tombeau. Pour vous, Mademoiselle, se tournant vers *Bourdeaux*, vous avez raison de parler comme vous faites, à Madame, ne considérant que vos intérêts : mais moi qui n'ai égard qu'aux siens, je lui dis ce que je dois dire. Madame *de Chastillon* leur rendit des graces de l'amitié qu'ils lui témoignerent, & leur dit qu'elle songeroit encore à leurs raisons avant que de résoudre. Elle ne vouloit pas répondre plus positivement devant son ami, sur une affaire où elle avoit honte de prendre le parti contraire à son avis : cependant il en vint de plu-

ſieurs endroits au Roi d'Angleterre de la vie de Madame *de Chaſtillon*, & de ſa conduite préſente avec l'Abbé *Fouquet* Il n'y a point d'homme un peu glorieux, qui dans le commencement de ſon amour ait aſſez perdu la raiſon, pour épouſer une femme ſans honneur.

Le Roi d'Angleterre partit du voiſinage de Marlou auſſi-tôt qu'il eut appris toutes ces nouvelles, & ne voulut pas haſarder, en voyant Madame *de Chaſtillon*, un combat qui pouvoit être douteux entre ſes ſens & ſa raiſon. Madame *de Chaſtillon* ne ſentit pas alors la perte qu'elle faiſoit : le déſir & l'eſpérance qu'elle avoit du mariage de Monſieur le Prince, lui rendit toutes autres choſes indifférentes.

Madame *de Chaſtillon* étant revenue de ſon Duché à Marlou, au commencement du Printemps, par l'entremiſe du Maréchal *d'Hocquincourt*, & quelque tems après à Paris, elle n'en fut pas ingrate. Ce petit ſervice, & les promeſſes qu'il lui fit de tuer le Cardinal, & de

met-

mettre ses places entre les mains de Monsieur le Prince, toucherent le cœur de Madame *de Chastillon* au point d'accorder au Maréchal les dernieres faveurs. L'Eté se passa en cette sorte, pendant lequel l'Abbé *Fouquet*, qui entrevoyoit ce commerce, passoit souvent de méchantes heures; & il eût fait en ce tems-là ce qu'il fit ensuite, si les Amans n'aimoient à se tromper eux-mêmes, quand il s'agit de quitter ou de condamner leurs Maîtresses.

L'Hyver d'après, le Duc *de Candale* à son retour de Catalogne, fit mine d'être amoureux de Madame *de Chastillon*; l'Abbé *Fouquet* alarmé d'un si dangereux Rival, le fit prier par *Boligneux* de cesser de l'être. Monsieur *de Candale*, qui étoit alors véritablement amoureux de Madame *d'Olonne*, & qui ne s'étoit embarqué auprès de Madame *de Chastillon*, que pour la faire servir de prétexte, accorda facilement à l'Abbé *Fouquet* ce qu'il lui faisoit demander. Mais comme avec cette Maîtresse, les Amans

étoient

étoient comme une Hydre dont on ne coupoit point la tête, qu'on n'en fit renaître une autre, la *Feuillade* reprit la place du Duc *de Candale*. L'Abbé *Fouquet* qui le connut aussi-tôt, parla lui-même assez fierement à la *Feuillade*, lequel, soit qu'il crût que son Rival étant aimé, il échoueroit dans son entreprise, soit que son amour naissant lui laissât toute sa prudence, jugea à propos de ne se point attirer sur les bras un homme si violent : il ne s'opiniâtra donc point dans cette passion. Le Marquis *de Cœuvres* n'eut pas tant de complaisance dans la sienne que la *Feuillade* ; il continua de voir Madame *de Chastillon* malgré l'Abbé *Fouquet* : mais comme il n'avoit ni assez de fortune, ni assez de mérite pour lui toucher le cœur, elle ne fit que le conquêter, & ne le conserva que pour échauffer l'Abbé *Fouquet*, pour l'obliger à renouveller ses présens, & pour lui faire connoître qu'elle avoit des gens de qualité dans ses intérêts, qui ne souffriroient pas

pas qu'on la maltraitât. Il fallut donc que l'Abbé *Fouquet* endurât ce Rival: mais il déchargea sa colere sur le pauvre *Vineuil*. Celui-ci étoit un des premiers Amans de Madame *de Chastillon*, bien traité, homme de bon sens, & dont l'esprit étoit à craindre. L'Abbé *Fouquet* fit entendre au Cardinal, qu'il étoit dangereux de le laisser à Paris; de sorte que le Cardinal, qui ne voyoit alors que par les yeux de l'Abbé, fit donner une lettre de cachet à *Vineuil* pour aller à Tours jusques à nouvel ordre. Celui-ci ne pouvant pas dire adieu à Madame *de Chastillon*, lui écrivit cette lettre du dernier Octobre 1651.

LETTRE.

QUelque désir que vous m'ayez témoigné que je vous rendisse visite, j'ai crû par le peu de plaisir que vous avez eu de la derniere, que je ferois beaucoup mieux de m'en abstenir, puisqu'aussi bien votre froideur m'ôte toute

la

la joie que je recevois autrefois en vous voyant : car en vérité je suis persuadé que je ne dois prétendre aucune part en vos bonnes graces, ni en votre confiance ; l'engagement où vous êtes est tel, qu'il ne souffre pas que vous regardiez rien hors de-là, & que vous êtes obligée de manquer à ce que vous devez par des obligations essentielles. Je crois même que vous me sauriez meilleur gré de vous oublier tout-à-fait, que de m'en souvenir en cette rencontre, & que vous approuverez de bon cœur mon détachement de votre personne & de vos intérêts. Avec tout cela, Madame, *je ne veux pas que vous me perdiez, parce que je suis bien assûré que vous serez bien aise de retrouver un jour ce que vous méprisez à cette heure. Je me conserverai tout autant que peut souffrir la connoissance de l'état présent où vous êtes, & l'amitié que je vous ai promise : laquelle ne peut dissimuler que tout le genre humain donne de furieuses atteintes à votre conduite, & que vous êtes de-*

devenue le sujet continuel de toutes les conversations du tems. On dépeint votre embarquement comme le plus bas & le plus abject où se soit jamais mise une personne de votre qualité; & on dit que votre Ami exerce sur vous un empire tyrannique, & sur tout ce qui vous approche: qu'il chasse ceux qui lui déplaisent, & qu'il menace même ceux qu'il apprébende d'être ses Rivaux, comme il a fait à la Feuillade : *& comme je passe sous silence des particularités de ses visites secrettes, qui sont assez connues, pensez,* Madame, *au préjudice que reçoit votre réputation de votre commerce: & faites réflexion sur ce que vous êtes, & sur ce qu'est celui qui vous ôte l'honneur: car le crédit & la considération qu'il vous attire, vous sont fort peu honorables; & ce sont de faux jours qui rejaillissent sur vous plûtôt pour vous offenser, que pour vous éclairer. Ah,* Madame! *si les pauvres défunts avoient tant soit peu de sentiment, ils gratteroient leurs tombeaux pour en sortir,*

&

& viendroient vous faire des reproches d'une si honteuse dépendance : mais je ne crois pas que vous soyez touchée de souvenir pour eux ; craignez les vivans, qui, tôt ou tard, seront éclairés sur votre conduite, & qui en feront sans doute le discernement nécessaire. Je ne vous représente pas toutes ces choses par un motif de jalousie : car je vous assûre que je ne suis point frappé d'une passion si affligeante & si inutile que celle-là. Si je vous aimois avec emportement, je me déchaînerois en invectives, qui vous feroient des torts irréparables, & je me vengerois de ceux que vous me faites avec tant d'ingratitude. Si je ne vous aimois point du tout, je raillerois comme les autres : mais je me conserve à votre égard dans une modération, qui me cause une douleur muette de l'aveuglement de votre conduite, lequel enfin vous menera dans les derniers précipices, si vous ne pensez à vous, & que vous ne vous reteniez par votre prudence, sans attendre les événemens. Je

prends

prends demain la route de la Touraine, & je vous dis adieu, Madame. *Si vous recevez bien les avis que je vous donne, je continuerai à vous aimer; si c'est mal, j'essayerai de me défaire du principe qui en est la cause: cependant je ne demande point de bons offices pour mes affaires, mais seulement que vous empêchiez que l'on ne m'en rende de mauvais, dont je vous serai obligé.*

L'exil de *Vineuil* ne mit guere l'Abbé *Fouquet* plus en repos qu'il n'étoit auparavant; Madame *de Chastillon* le faisoit enrager à tout moment: mais ce qui l'inquiétoit le plus, étoit le commerce du Maréchal *d'Hocquincourt* avec elle. Cela l'avoit rendue si fiere, qu'elle traitoit souvent l'Abbé *Fouquet* comme si elle ne l'eût pas connu; celui-ci voyoit bien d'où venoit sa fierté.

Dans ces entrefaites, le Maréchal *d'Hocquincourt* se trouvant pressé par Madame *de Chastillon* de lui tenir les pa-

paroles qu'il lui avoit données, & ne le voulant pas faire, fit avertir le *Cardinal* de tout ce qu'il avoit promis à Madame *de Chaſtillon*, par un Gentilhomme à lui, qui paroiſſoit le trahir ; & en même-tems fit donner le même avis à l'Abbé *Fouquet* par Madame *de Calvoiſin*, femme du Gouverneur de Roye. Cette ruſe eut tout l'effet que le Maréchal en avoit attendu : le *Cardinal* en prit l'alarme, & pour rompre une ſi dangereuſe intrigue, fit négocier avec le Maréchal *d'Hocquincourt*. L'Abbé *Fouquet* de ſon côté, que la *Calvoiſin* avoit averti, pria le *Cardinal* de trouver bon qu'il fît arrêter Madame *de Chaſtillon*, & la mît en un lieu où elle n'auroit de commerce avec perſonne, juſques à ce qu'il jugeât à propos de la remettre en liberté. Le *Cardinal* ayant conſenti, l'Abbé *Fouquet* fit prendre Madame *de Chaſtillon* à Marlou, & conduire avec une Damoiſelle à Paris, où il la fit entrer la nuit, & loger chez une nommée *de Vaux* dans la rue de Poi-

Poitou. Le lendemain qu'elle fut arrivée, l'Abbé *Fouquet* tira un écrit d'elle, par ordre du *Cardinal*, au Maréchal *d'Hocquincourt*, par lequel elle le prioit de faire son accommodement avec le Roi, & de ne plus songer à Monsieur le Prince, ni à elle, parce que cela la mettoit en danger de sa vie; & comme quelques jours avant qu'elle fût prise, elle étoit demeurée d'accord avec le Maréchal, que s'ils venoient à être arrêtés, & qu'on exigeât d'eux des lettres, contre les mesures qu'ils avoient prises ensemble, ils n'y ajoûteroient point de foi, si elles n'étoient écrites d'un double C, elle ne le mit point dans cette lettre, mais bien dans une autre qu'elle écrivit au même Maréchal, par laquelle elle lui mandoit de demeurer ferme dans la premiere résolution qu'il avoit prise de servir Monsieur le Prince & de lui donner ses places. Le Maréchal qui n'en avoit point eu l'intention, & qui ne l'avoit promis à Madame *de Chastillon*, que pour en avoir des faveurs,

veurs, & pour arracher du *Cardinal* des graces qu'il n'en pouvoit avoir sans se faire craindre, supprima la lettre d'intelligence, & envoya à Monsieur le Prince celle que l'Abbé *Fouquet* avoit fait écrire à Madame *de Chastillon*, par laquelle connoissant qu'elle étoit en danger de sa vie, il lui manda de faire son traité avec la Cour, pourvû qu'il tirât Madame *de Chastillon* de prison. Le *Cardinal*, qui croyoit le Maréchal tellement amoureux de Madame *de Chastillon*, qu'il donneroit tout ce qu'on lui demanderoit pour la mettre en liberté, la lui voulut compter pour cent mille livres, sur les cent mille écus dont il étoit demeuré d'accord avec lui ; mais le Maréchal n'en voulut rien faire ; & néanmoins pour ne pas passer auprès d'elle pour un fourbe, & garder toûjours avec elle des mesures, il ne voulut pas mettre ses places entre les mains du *Cardinal*, qu'il ne fût que la Duchesse fût en liberté ; de sorte que pour le satisfaire là-dessus, on le trompa,

pa, & on envoya la Ducheſſe chez les Peres de l'Oratoire, ſe faire voir à un Gentilhomme qu'il avoit envoyé exprès pour cela, avec qui elle étoit libre, après quoi elle retourna dans ſa priſon, où elle fut encore huit jours. Pendant les trois ſemaines qu'elle fut priſonniere dans la rue du Poitou, l'Abbé n'étant pas ſi libre qu'elle, il ſe rengageoit tous les jours de plus en plus; car comme avec la liberté d'aller & de venir, il lui ôtoit encore celle de le tromper, en l'empêchant de voir perſonne, il la trouvoit mille fois plus aimable qu'auparavant. D'ailleurs la Ducheſſe qui vouloit ſe remettre dans ſon eſtime pour ſe mettre en liberté, vivoit d'une maniere avec lui capable d'attendrir un Barbare; avec mille complaiſances & mille douceurs qu'elle avoit pour lui, elle lui témoignoit une confiance ſi entiere, qu'elle ne vouloit jamais dépendre que de lui.

Les choſes étant en cet état, l'Abbé ſurprit une lettre fort tendre, que la

Duchesse écrivoit au Prince *de Condé*. Cela lui donna une si grande douleur, qu'en lui faisant des reproches, il se vouloit empoisonner avec du vif argent de derriere une glace de miroir : mais commençant à se trouver mal, il perdit l'envie de mourir pour une infidele, & prit de la Thériaque qu'il portoit d'ordinaire sur lui pour se garantir des Ennemis que l'emploi qu'il avoit pris auprès du *Cardinal* lui donnoit tous les jours. Horsmis d'aller de son mouvement où il lui plaisoit, la Duchesse passoit fort agréablement le tems dans sa prison ; l'Abbé lui faisoit la plus grande chere du monde, il lui donnoit tous les jours des présens très-considérables en bijoux & en pierreries ; il en sortoit à deux heures après minuit, & il y retournoit à huit heures du matin : ainsi il étoit dix-huit heures de vingt-quatre avec elle.

Il n'étoit pas possible que le *Cardinal* ne sût où étoit la Duchesse, & cela est plaisant, que ce grand homme qui faisoit

faiſoit le deſtin de l'Europe, fût de moitié d'un ſecret amoureux avec l'Abbé *Fouquet*, où il n'avoit pas d'intérêt. Je crois que la raiſon qu'il avoit d'approuver ce commerce, étoit, que connoiſſant la Ducheſſe intrigante, il aimoit mieux qu'elle fût entre les mains de l'Abbé dont il étoit aſſûré, que d'un autre; & d'ailleurs, que l'Abbé la tenant en chambre, & la deshonorant abſolument par-là, il étoit bien aiſe que le Prince *de Condé*, ſon Couſin, & ſon Amant, en reçût une mortification extraordinaire. Mais enfin l'accommodement du Maréchal *d'Hocquincourt* étant fait, à condition que la Ducheſſe ſortiroit de priſon, il fallut la mettre en liberté. On l'envoya à Marlou, où il lui arriva quelque tems aptès la plus fâcheuſe affaire du monde.

L'Abbé *Fouquet* étoit convenu avec elle, que tous les Samedis ils ſe renvoyeroient réciproquement les lettres qu'ils ſe feroient écrites pendant la ſemaine, & que ce ſeroit lui qui les en-

voyeroit querir par un homme qui se diroit à Mademoiselle *de Vertus*. Un jour que cet homme étoit à Marlou, il y arriva un Laquais du Maréchal *d'Hocquincourt*, avec une lettre pour la Duchesse, laquelle ayant fait ses réponses, & les ayant données à une Femme de chambre pour les rendre aux porteurs, celle-ci se méprit, & donna à l'homme de l'Abbé les réponses que sa Maîtresse faisoit au Maréchal, & au Laquais du Maréchal, le paquet destiné à l'Abbé. On peut juger dans quelles alarmes fut la Duchesse, si-tôt qu'elle sût l'équivoque, & particulierement quand on saura que dans la lettre qu'elle écrivoit à l'Abbé, outre mille douceurs, il y avoit encore un grand chapitre contre Madame *de Bregy* qu'elle haïssoit, parce qu'elle avoit naturellement les traits du corps & de l'esprit, que la Duchesse n'avoit que par artifice. Il est certain que celle-ci l'avoit toûjours enviée, & ne lui avoit jamais pû pardonner son mérite. Dans une autre endroit
elle

elle tailloit en pieces Mylord *Montaigu*, & faisoit presque par-tout des plaisanteries du Maréchal les plus piquantes du monde. Quand elle songeoit encore aux lettres de l'Abbé, qu'elle lui envoyoit, dans lesquelles il y avoit des tendresses & des emportemens d'amour qui pouvoient être bons à une Maîtresse, mais qui paroissoient d'ordinaire fort ridicules aux personnes indifférentes, & que cela étoit entre les mains d'un Rival glorieux & moqué, elle étoit au désespoir; l'Abbé d'un autre côté ne passoit pas mieux son tems. Pour le Maréchal, si-tôt qu'il eut vû toutes les lettres de l'Abbé, & celle que lui écrivoit la Duchesse, il jugea qu'il pourroit être obligé un jour de les lui rendre, par sa fragilité auprès d'elle, ou par la priere de ses amis; de sorte que pour se mettre en état de se venger d'elle quand il lui plairoit, il les fit toutes copier, & puis alla montrer les originaux au Duc de *la Rochefoucault*, & à Madame *de Puisieux* qu'il savoit être

ennemie de la Ducheſſe. Après que l'Abbé eut été une nuit à Marlou, il revint à Paris chez le Maréchal, auquel il demanda ſes lettres. Le Maréchal ne ſe contenta pas de les lui refuſer, mais il y ajoûta à ſa maniere, toute la raillerie, dont il put s'aviſer. Pendant que le Maréchal ſe réjoüiſſoit, il tenoit ouverte la lettre de la Ducheſſe à l'Abbé. Celui-ci qui aimoit preſque autant ſe faire tuer, que de laiſſer ſa Maîtreſſe à la diſcrétion de ſon Rival, comme elle étoit par cette lettre, ſe jetta deſſus, il en déchira la moitié, qu'il alla faire voir à la Ducheſſe, lui diſant que le Maréchal avoit brûlé l'autre. Cependant le Maréchal en colere de l'entrepriſe de l'Abbé, lui dit, qu'il ſortît promptement de chez lui, & que ſi quelque conſidération ne le retenoit, il le feroit jetter par les fenêtres.

Quelque tems après, la Ducheſſe étant revenue à Paris, crut que pour déſabuſer le Public de mille particularités que le Maréchal avoit dites d'elle, il

il falloit qu'elle fît voir à des gens de mérite & de vertu, de quelle maniere elle le traiteroit. Elle choisit pour cela la maison du Marquis *de Sourches*, Grand Prévôt de France, auprès de qui, & de sa femme, elle vouloit particulierement se justifier. Le rendez-vous étant pris avec le Maréchal, celui-ci s'apperçut de son dessein. Dieu te garde, ma pauvre enfant, lui dit-il en l'abordant: Comment se portent mes petites fesses? Sont-elles toûjours bien maigres? On ne sauroit comprendre l'état où fut la Duchesse de ce discours; ce lui fut un coup de massue sur la tête. Il ne laissa pas de lui venir en pensée de traiter le Maréchal de fou & d'insolent: mais elle crut qu'ayant débuté comme il avoit fait, il entreroit dans un détail le plus honteux du monde pour elle, si elle le fâchoit tant soit peu. Le Grand Prévôt & sa femme se regardoient l'un & l'autre, & se tournant vers la Duchesse, lui trouverent les yeux baissés. Véritablement elle ne changeoit pas de cou-

leur: mais ceux qui la connoiſſoient, ne l'en croyoient pas moins embarraſſée. Enfin le Grand Prévôt prenant la parole : Vous avez tort, dit-il, Monſieur le Maréchal, les braves hommes ne doivent jamais rompre en viſiere aux Dames ; on leur doit ſavoir gré du préſent qu'elles font de leur cœur ; il ne les faut pas offenſer quand elles le refuſent. J'en conviens, dit le Maréchal : mais quand leur cœur une fois eſt donné, ſi elles changent après cela, il faut qu'elles ayent de grands ménagemens pour ceux qu'elles ont aimés ; & quand elles font des railleries d'eux, elles s'expoſent à de grands déplaiſirs. Vous m'entendez bien, Madame, ajoûta-t-il, ſe tournant vers la Ducheſſe. Je ſuis aſſûré que vous croyez bien que j'ai raiſon : mais vous me ſurprenez par votre embarras ; vous devriez être faite à la fatigue, depuis le tems que vous faites de méchans tours aux gens qui s'en vengent : je vous avoüe que je n'euſſe pas cru, que vous euſſiez encore tant de honte que

vous

vous en avez; & en achevant ce discours, il sortit, & laissa la Duchesse plus morte que vive. Le grand Prévôt & sa femme essayerent de la remettre, en disant que ce qu'avoit dit le Maréchal n'avoit fait aucune impression sur leur esprit; cependant depuis ce jour-là, ils n'eurent pas grand commerce avec elle.

Quinze jours après, l'Abbé fut obligé d'aller à la Cour qui étoit à Compiegne; la Duchesse qui prévoyoit le retour en France du Prince *de Condé*, par la Paix générale dont on parloit fort, & qui ne vouloit pas qu'il la trouvât dans un attachement si honteux pour elle, & qui d'ailleurs lui étoit fort à charge, résolut de le rompre de maniere qu'il n'en restât aucun vestige. Dans ce dessein elle s'en alla au logis de l'Abbé, où ayant trouvé celui de ses gens en qui il avoit le plus de confiance, elle lui demanda les clés du cabinet de son Maître, lui disant qu'elle vouloit lui écrire. Ce Garçon sans pé-

nétrer plus avant, & ne regardant que la paſſion de l'Abbé pour la Ducheſſe, lui donna tout auſſi-tôt ce qu'elle demandoit. Comme elle ſe vit ſeule, elle rompit la ſerrure de la caſſette, où elle ſavoit que l'Abbé gardoit ſes lettres ; & non-ſeulement elle les prit toutes, mais encore d'autres du Prince *de Condé*, qu'elle lui avoit ſacrifiées, & les alla brûler chez Madame *de Sourches*. L'Abbé ayant trouvé à ſon retour ce fracas chez lui, s'en alla chez la Ducheſſe, & commença par la menacer de lui couper le nez, enſuite il caſſa un chandelier de cryſtal, & un grand miroir qu'il lui avoit donné, & ſortit après lui avoir dit mille injures. Pendant tout ce vacarme, une Femme de chambre de la Ducheſſe, qui crut que l'Abbé reprendroit tout ce qu'il lui avoit donné, ſe ſaiſit de la caſſette de pierreries de ſa Maîtreſſe, & l'alla porter chez Madame *de Sourches*, où le ſoir même la Ducheſſe l'envoya reprendre, pour la donner en garde à une dévote pa-

parente de ſa mère. L'Abbé qui en fut averti le lendemain, alla chez cette dévote enlever de force la caſſette. La Ducheſſe ayant appris la perte qu'elle faiſoit, fut au déſeſpoir : mais elle ne perdit pas le jugement ; elle employa auprès de l'Abbé des gens qui avoient tant de crédit auprès de lui, qu'il rendit la caſſette ; & dans cette reſtitution ils ſe raccommoderent auſſi bien qu'ils avoient jamais été ; & cette reconciliation fut ſi prompte, que Madame *de Boutteville* étant venue le lendemain conſoler la Ducheſſe ſa fille de l'accident qui lui étoit arrivé, l'Abbé étoit déja avec elle, qui ſe cacha dans un cabinet pendant cette viſite, d'où il entendit toute la comédie.

Quelque tems après, la Ducheſſe ne voulant pas ſe donner toûjours la peine de cacher qu'elle revoyoit l'Abbé, elle crut que leur querelle ayant fait du bruit, il falloit que leur raccommodement fût public : elle ſe fit donc preſſer par tous ſes amis, à la ſollicitation de

 l'Ab-

l'Abbé, de lui vouloir pardonner; & enfin en ayant fait une affaire de conſcience, la Mere Supérieure du Couvent de la Miſéricorde, femme ſujette aux viſions béatifiques, les fit parler & embraſſer enſemble. Cette entremiſe décredita un peu la Révérende Mere auprès de la Reine & du Cardinal. Ils ne crurent pas qu'elle eût un commerce ſi particulier avec Dieu, puiſqu'elle ſe laiſſoit tromper ſi facilement par les hommes.

Cependant cette réconciliation ne dura que ſix mois; le retour en France du Prince *de Condé*, qui s'avançoit tous les jours, fit appréhender à la Ducheſſe qu'il ne la trouvât encore ſous la domination de l'Abbé; & Meſdames de *Saint Chaumont* & *de Feuquieres* ſes Couſines & ſes bonnes amies, lui firent tant de honte, qu'elle rompit avec lui ſous prétexte de dévotion. Il fut fort difficile à l'Abbé de conſentir au deſſein de la Ducheſſe; dans un autre tems il ne l'auroit pas fait: mais voyant ſon crédit au-

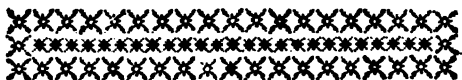
auprès du Cardinal fort diminué, & craignant que le Prince *de Condé* qui le haïssoit d'ailleurs, & *Boutteville* qui voudroit venger la honte qu'il avoit faite à sa Maison, ne le fissent tuer, s'il donnoit à la Duchesse le moindre sujet nouveau de plainte, il cessa de la voir, & ne cessa pas de l'aimer.



HISTOIRE AMOUREUSE DES GAULES.

LIVRE SECOND.

HIST.



HISTOIRE AMOUREUSE DES GAULES.

LIVRE SECOND.

DANS ce tems-là, Madame *d'Olonne* étoit allée comme j'ai dit, prier la Comteſſe *de Fieſque* de remercier de ſa part l'Abbé *Fouquet* de quelque prétendue obligation, qui proprement n'étoit rien : mais elle vouloit faire faire des réflexions à l'Abbé *Fouquet* ſur ce compliment, & lui faire comprendre que quand on remercioit les gens de ſi peu de choſe, on leur vouloit avoir de plus grandes obligations. Le même

jour que Madame *d'Olonne* vit la Comtesse, elle trouva l'Abbé chez Madame *de Bonnelle*, & là elle lui fit elle-même son compliment. L'Abbé qui étoit bien aise de se faire une affaire avec Madame *d'Olonne*, pour essayer de se guérir de la passion qui lui restoit encore pour Madame *de Chastillon*, répondit à ses civilités le plus obligeamment qu'il put; & le lendemain la Comtesse l'ayant envoyé quérir, & lui disant ce que Madame *d'Olonne* l'avoit prié de lui dire: J'en sai plus que vous, *Madame*, lui dit-il, & je reçus hier au soir d'elle-même des marques de sa reconnoissance: mais je voudrois bien savoir de vous une chose, ajoûta-t-il; si le Comte *de Guiche* n'est point amoureux de Madame *d'Olonne*; car cela étant, je veux éviter l'occasion de le devenir, il a eu tant d'égards pour moi en toute rencontre, que je serois ridicule d'en user mal avec lui. Non, lui dit la Comtesse; au moins Madame *d'Olonne* & lui m'ont dit chacun en leur particulier, qu'ils

ne

ne songeoient point l'un à l'autre. Cela étant, repliqua l'Abbé, je vous supplie, *Madame*, de mander à Madame *d'Olonne* que vous m'avez vû, & que, sur ce que vous m'avez dit de sa part, je vous ai paru si transporté de joie, de voir comme elle recevoit ce que je faisois pour elle, que vous ne doutiez pas que je ne devienne furieusement amoureux. Et là-dessus, Madame, demandez-lui, je vous prie, ce qu'elle feroit, si cela étoit. La Comtesse le lui ayant promis, l'Abbé sortit, & le lendemain Madame *d'Olonne* ayant reçû ce Billet de la Comtesse, y fit cette réponse.

BILLET.

Vous me demandiez ce que je ferois, si l'Abbé Fouquet *étoit fort amoureux de moi; je n'ai garde de vous le dire: mais il me plaît toûjours autant qu'il me plût avant-hier. Adieu, la Chastillanne.*

Le

Le Chevalier *de Grammont* étant arrivé chez la Comteſſe un moment après qu'elle eut reçû ce Billet, la trouva au lit; & voyant un papier qui n'étoit qu'à moitié ſous ſon chevet, il le prit. La Comteſſe lui ayant redemandé ce papier, le Chevalier lui en rendit un autre à peu près de la même grandeur. Les gens qui étoient alors chez la Comteſſe, l'occupoient ſi fort, qu'elle ne s'apperçut pas de la tromperie du Chevalier, lequel ſortit preſque auſſitôt qu'il l'eut faite. Comme il vit ce que c'étoit, il ne faut pas demander s'il eût de la joie d'avoir en main quelque choſe qui pût nuire à Madame *d'Olonne*, & faire enrager le Comte *de Guiche*. Il ſe ſouvint d'avoir été ſacrifié à *Marſillac*, & des inquiétudes que ſon Neveu lui avoit données ſur le ſujet de la Comteſſe; & il étoit bien aiſe que l'Abbé le tourmentât à ſon tour. Le bruit qu'il fit de cette lettre, eut tout l'effet qu'il pouvoit ſouhaiter; le Comte *de Guiche* eut l'alarme, & conſulta *Vineuil*;

neuil. Ils résolurent ensemble qu'il en parleroit lui-même à l'Abbé ; & cependant il écrivit cette lettre à Madame *d'Olonne.*

LETTRE.

Vous me désespérez, Madame : *mais je vous aime trop pour m'emporter contre vous ; peut-être que cette maniere vous touchera plus le cœur que les reproches. Cependant il faut que mon ressentiment tombe sur quelqu'un : & je ne vois personne qui se le soit mieux attiré que la Comtesse. C'est elle assûrément qui a embarqué l'Abbé* Fouquet *à songer à vous ; elle est au désespoir que je l'aye quittée. Pour me faire retourner à elle, ou pour se venger de mon changement, elle me veut donner un Rival qui me chasse, ou qui me dégoûte de vous aimer. Je ne pense pas qu'elle réussisse à l'un ni à l'autre*, Madame, *mais je ne laisse pas de lui savoir le même gré, que si l'un & l'autre*

tre étoit arrivé, aussi se doit-elle attendre que je n'aurai plus d'égards pour elle, & qu'il n'y a rien au monde que je ne fasse pour m'en venger.

Madame *d'Olonne* qui n'étoit pas si assûrée du Comte *de Guiche*, qu'elle n'appréhendât que la Comtesse le pût reprendre, les voulut brouiller au point qu'il ne pût pas y avoir apparence de réconciliation entr'eux; & pour cet effet, elle n'eut pas plûtôt reçû cette lettre, qu'elle l'envoya à la Comtesse. Celle-ci enragée contre le Comte *de Guiche*, manda à *Vineuil* de la venir trouver. Je vous ai envoyé querir, pour vous dire que votre Ami est un fou, & un impertinent, avec qui je ne veux plus avoir de commerce. Voyez la lettre qu'il vient d'écrire à Madame *d'Olonne*: il se plaint que je pousse l'Abbé *Fouquet* à s'embarquer avec sa Maîtresse, & ne se souvient pas qu'il m'a dit qu'il ne songeoit plus à elle. Je vous demande pardon pour lui, répondit *Vineuil*,

neuil; excusez un pauvre Amant, qui parce que l'on lui veut ôter sa Maîtresse, ne sait plus ce qu'il fait, ni à qui s'en prendre; si-tôt que je l'aurai fait revenir à lui, il viendra se jetter à vos piés. Après quelques autres discours, *Vineuil* sortit, & une heure après rentra avec le Comte *de Guiche*, qui dit tant de choses à la Comtesse, qu'elle lui promit de ne se souvenir plus de sa brutalité. Le lendemain le Comte, qui avoit résolu de parler à l'Abbé, l'alla trouver; & l'ayant tiré à part: Si nous avions tous deux commencé en même-tems, lui dit-il, d'être amoureux de Madame *d'Olonne*, il seroit ridicule de trouver étrange que vous me la disputassiez, aussi ne le ferois-je pas, & je la laisserois décider elle-même par ses faveurs, de la bonne fortune de l'un ou de l'autre: mais que vous me veniez troubler dans une affaire où je suis engagé long-tems avant vous, vous voulez bien que je vous dise que cela n'est pas honnête, & que je vous prie de me laisser en repos au-

auprès de ma Maîtresse, sans me donner d'autres chagrins que ceux qui me viennent de ses rigueurs. Je suis ami de Madame *d'Olonne*, répondit l'Abbé, & rien autre chose, ainsi vous n'avez pas sujet de vous plaindre de moi ; si je croyois pourtant que le discours que vous me venez de faire eût été conseillé par des gens qui me voulussent faire des affaires, je vous déclare que je deviendrois votre rival dès aujourd'hui. Je sai bien pourquoi je vous parle ainsi, & vous me pouvez bien entendre. L'Abbé prétendoit parler de *Vardes* son ennemi mortel, & ami du Comte. Non, répondit le Comte, je ne vous entends point : mais ce que j'ai à vous dire, c'est que la jalousie m'a conseillé de vous venir prier de ne m'en donner plus. L'Abbé le lui ayant promis, ils se séparerent les meilleurs amis du monde. Quelque tems après, celui-ci trouvant Madame *d'Olonne* en une visite, elle le tira en particulier, pour lui faire des confidences de bagatelles ; l'Ab-

l'Abbé auſſi ne ſachant que lui dire, lui conta l'éclairciſſement du Comte & de lui. Je ſuis bien aiſe, lui dit-elle, de voir que vous autres Meſſieurs diſpoſez de moi comme de votre bien. Me voilà donc maintenant au Comte *de Guiche*, puiſque vous lui avez fait votre déclaration, que vous ne prétendiez rien à moi? Ah! Madame, répondit l'Abbé, je ne vous donne à perſonne; ſi j'étois en pouvoir de le faire, comme je m'aime mieux que qui que ce ſoit, je vous garderois pour moi: mais ſur le ſoupçon qu'a le Comte *de Guiche*, que j'ai de l'amour pour vous, je lui ai déclaré que je n'y ſonge pas, & cela entre vous & moi, Madame, parce que je me défie de ma bonne fortune. Car.... Non, non, interrompit Madame *d'Olonne*, n'achevez pas, Monſieur l'Abbé, de me parler contre votre penſée; vous ſavez bien que vous n'êtes pas ſi malheureux que vous dites. L'Abbé ſe trouvant ſi preſſé, ne put s'empêcher de lui répondre, qu'elle le ſavoit mieux que lui; que

pou-

pouvant faire la fortune des Rois mêmes, il croyoit la ſienne faite, ſi elle l'en aſſûroit, & qu'au reſte les paroles qu'il avoit données au Comte, ne l'empêcheroient pas de l'aimer, quand il verroit quelque apparence d'être aimé. Cette converſation finit par tant de douceur de la part de Madame *d'Olonne*, que l'Abbé oublia qu'il aimoit encore Madame *de Chaſtillon*; de ſorte qu'il ſe réſolut de s'embarquer ſans inclination avec Madame *d'Olonne*: il crut qu'en intéreſſant le corps par les plaiſirs, il pourroit détacher l'eſprit, dont les intérêts ſont ſi mêlés. En effet, Madame *d'Olonne*, à qui le tems étoit fort cher, ne laiſſa pas languir l'Abbé: mais comme leur intelligence ne put pas durer long-tems ſans que le Comte s'en apperçût, celui-ci alla chez elle, pour lui en faire des plaintes. Comme il fut à la porte de ſa chambre, il ouit qu'on faiſoit quelque bruit; cela l'obligea d'écouter ce que c'étoit. Il entendit Madame *d'Olonne* qui diſoit mille douceurs

à

à quelqu'un, sa curiosité redoublant, il regarda par le trou de la serrure, il vit sa Maîtresse faisant des caresses à son Mari, aussi tendres qu'à un Amant: cela ne lui donna pas moins d'indignation que de mépris pour elle; il s'en retourna brusquement à son logis, où ayant pris de l'encre & du papier, il écrivit ceci à *Vineuil*.

LETTRE.

Vous ne savez pas, un nouvel Amant de Madame d'Olonne que j'ai découvert: mais quel nouvel Amant, bon Dieu! un Amant bien traité, un Rival domestique. Il n'y plus moyen de le souffrir, c'est d'Olonne que je viens de surprendre sur les genoux de sa femme, qui recevoit mille caresses de cette infidele.

Je penserois n'être pas malheureux,
Si la Beauté dont je suis amoureux,
Pouvoit enfin se tenir satisfaite

De mille Amans avec un Favori :
Mais j'enrage que la Coquette
Aime encore jusqu'à son Mari.

Car enfin, mon cher, il n'est pas Mari, il a toutes les douceurs des Amans, il reçoit d'autres caresses que celles que fait faire le devoir, & il les reçoit de jour, qui n'a jamais été que le tems des Amans.

Le lendemain le Comte *de Guiche* étant retourné chez Madame *d'Olonne*, laissa pour une autre fois les reproches qu'il avoit à faire sur son Mari, & ne voulut pour ce coup parler que de l'Abbé *Fouquet*. Madame *d'Olonne* qui étoit remplie de considération, quand il falloit perdre un Amant, non pas tant pour la crainte de son dépit, que parce que c'étoit toûjours perdre, dit au Comte *de Guiche* qu'il étoit le Maître de sa conduite, qu'il pouvoit lui prescrire telle maniere de vivre qu'il lui plairoit. Que si l'Abbé lui donnoit de l'ombrage, non-seulement elle ne le verroit plus,

mais

mais qu'il feroit témoin, s'il vouloit, de quel air elle lui parleroit. Le Comte qui n'eût jamais osé lui demander un si grand facrifice, accepta les offres qu'elle lui en fit. Le rendez-vous fe prit chez *Graf* pour le lendemain, où Madame *d'Olonne* feule avec le Comte & *l'Abbé*, parla ainfi à ce dernier, après avoir tout concerté la veille. Je vous ai prié, Monfieur *l'Abbé*, de vous trouver ici, pour vous dire en préfence de Monfieur le Comte *de Guiche*, que je n'aime & que je ne puis jamais aimer perfonne que lui; nous avons tous deux été bien aifes que vous le fuffiez, afin que vous n'en prétendiez caufe d'ignorance. Ce n'eft pas, je l'avoüe, que vous ayez pris jufques ici d'autre parti avec moi que celui d'ami; mais comme vous n'y entendez pas fineffe, peut-être que vous n'avez pas pris garde que vos vifites étoient un peu trop fréquentes, & vous favez que cela ne plaît pas d'ordinaire à un homme auffi amoureux que l'eft Monfieur le Comte, quelque con-

fiance qu'il ait en ſa Maîtreſſe. Pour moi, je ne veux ſonger toute ma vie qu'à lui plaire : je vous ai voulu faire cette déclaration, afin que ſans y penſer, vous ne vous fiſſiez point de méchantes affaires. Soyez mon Ami, j'en ſerai ravie, mais le moins que nous pourrons avoir de commerce enſemble, ce ſera le meilleur. Oui, Madame, je vous le promets, lui dit l'Abbé, j'entre fort dans les ſentimens de Monſieur le Comte *de Guiche*, & j'ai paſſé par tous les degrés de la jalouſie ; ce n'eſt pas d'aujourd'hui que nous avons traité ce chapitre lui & moi. Je ſai bien ce que je lui ai promis, & je l'aſſûre que je n'y ai pas contrevenu. Il eſt vrai, interrompit le Comte, que je ne ſaurois me plaindre de vous : mais Madame a fort bien dit, que comme vous n'aviez aucun deſſein, peut-être vous n'avez crû rien faire contre ce que vous m'avez promis, & les apparences ſeulement ont été contre vous. Hé bien ! lui repliqua l'Abbé, à cela ne tienne que

vous

vous ſoyez heureux, je vous donne parole de ne voir Madame de deſſein, qu'une fois le mois; car pour les rencontres je ne puis répondre: mais c'eſt à vous à prendre vos ſûretés pour cela. Après mille civilités de part & d'autre, ils ſe ſéparerent.

On s'étonnera peut-être que l'Abbé ſouffrît ſi impatiemment ſes Rivaux auprès de la Ducheſſe *de Chaſtillon*, & fût ſi traitable avec Madame *d'Olonne*: mais la raiſon eſt qu'avec la premiere il y avoit de l'amour, & avec l'autre rien que de la débauche; & que le corps peut ſouffrir des aſſociés, mais jamais le cœur.

Quelque tems après, *d'Olonne* averti de la mauvaiſe conduite de ſa femme, réſolut de l'envoyer à la campagne, tant pour l'empêcher de faire de nouvelles ſottiſes, que pour faire ceſſer les bruits que ſa préſence renouvelloit tous les jours. En effet, ſi-tôt qu'elle fut partie, on ne ſe ſouvint plus d'elle; & mille autres copies de Madame *d'Olonne*,

dont Paris eſt tout plein, firent en peu de tems oublier ce grand Original.

Il arriva même une affaire, qui ſans être de la nature des celles de Madame *d'Olonne*, ne laiſſa pas de les étouffer pour un tems.

Le Comte *de Vivonne*, premier Gentilhomme de la Chambre du Roi, & pour qui naturellement Sa Majeſté avoit de l'inclination, s'étant retiré à une maiſon qu'il avoit près de Paris, pour paſſer les Fêtes de Pâques avec deux de ſes amis, l'Abbé *le Camus* & *Mancini*, celui-ci Neveu du Cardinal, & l'autre un des Aumôniers du Roi; & y ayant paſſé trois ou quatre jours, ſinon dans une grande dévotion, au moins dans des plaiſirs fort innocens, le Comte *de Guiche*, & *Manicamp*, qui s'ennuyoient à Paris, l'allerent trouver. Si-tôt que l'Abbé *le Camus* les vit, les connoiſſant fort emportés, il perſuada à *Mancini* de retourner à Paris, & que dès le lendemain on diroit dans le monde qu'il s'étoit paſſé entr'eux d'étran-

tranges choses: & comme *Mancini* dès le soir-même témoigna ce dessein, *Manicamp* & le Comte *de Guiche* proposerent à *Vivonne* de prier *Bussi* de venir passer deux ou trois jours avec eux, lui disant que celui-là pourroit bien remplacer les deux autres. *Vivonne* en étant demeuré d'accord, écrivit à *Bussi* au nom de tous, qu'il étoit prié de quitter pour quelque tems le tracas du monde, pour venir avec eux vaquer avec moins de distraction aux pensées de l'Eternité. Avant que de passer outre, il est à propos de faire voir ce que c'étoit que *Vivonne* & *Bussy*.

Le premier avoit de gros yeux bleus à fleur de tête, dont les prunelles à demi-cachées sous les paupieres, lui faisoient des regards languissans contre son intention. Il avoit le nez bien fait, la bouche petite & relevée, le teint beau, les cheveux blonds, dorés & en quantité; véritablement il avoit un peu trop d'embonpoint. Il avoit l'esprit vif & imaginoit bien: mais il songeoit trop

à être plaiſant, il aimoit à dire des équivoques & des mots de double ſens; & pour ſe faire admirer, les faiſoit ſouvent au logis, & les débitoit comme des impromptus dans les compagnies où il alloit. Il s'attachoit fort vîte d'amitié aux gens ſans aucun diſcernement, ſoit qu'il leur trouvât du mérite ou non; il s'en laſſoit encore plus vîte. Ce qui faiſoit un peu plus durer ſon inclination, c'étoit la flatterie: mais qui ne l'eût point admiré, eût eu beau être admirable, il n'en eût pas fait grande eſtime. Comme il croyoit qu'une marque de bon eſprit étoit la délicateſſe pour tous les ouvrages, il ne trouvoit rien à ſon gré de tout ce qu'il voyoit, & d'ordinaire il en jugeoit ſans connoiſſance & ſans fondement: enfin il étoit tellement aveugle de ſon propre mérite, qu'il n'en voyoit point en autrui; & pour parler en Turlupin comme lui, il avoit beaucoup de ſuffiſance, & beaucoup d'inſuffiſance à la fois. Il étoit hardi à la guerre, & timide en amour:

cependant qui l'eût voulu croire, il avoit mis à mal toutes les femmes qu'il avoit entreprises; & la vérité est qu'il avoit échoüé auprès de certaines Dames, qui jusques-là n'avoient refusé personne.

Roger de Rabutin, Comte *de Bussy*, Mestre de Camp de la Cavalerie légere, avoit les yeux grands & doux, la bouche bien faite, le nez grand tirant sur l'aquilin, le front avancé, le visage ouvert, & la physionomie heureuse, les cheveux blonds, déliés & clairs : il avoit dans l'esprit de la délicatesse & de la force, de la gayeté & de l'enjouement; il parloit bien, il écrivoit juste & agréablement, il étoit né doux : mais les envieux qui lui avoient fait son mérite, l'avoient aigri, en sorte qu'il se réjoüissoit volontiers avec ses amis aux dépens des gens qu'il n'aimoit pas. Il étoit bon ami & régulier, il étoit brave sans ostentation, il aimoit les plaisirs plus que la fortune, mais il aimoit la gloire plus que les plaisirs. Il étoit ga-

 lant

lant avec toutes les Dames, & fort civil, & la familiarité qu'il avoit avec ses meilleures amies, ne lui faisoit jamais manquer au respect qu'il leur devoit. Cette maniere d'agir faisoit juger qu'il avoit de l'amour pour elles; & il est certain qu'il en entroit toûjours un peu dans toutes les grandes amitiés qu'il avoit. Il avoit bien servi à la guerre & fort long-tems: mais comme de son siecle ce n'étoit pas assez pour parvenir à de grands honneurs, que d'avoir de la naissance, de l'esprit, des services & du courage; avec toutes ces qualités, il étoit demeuré à moitié chemin de sa fortune, à cause qu'il n'avoit pas eu la bassesse de flatter les gens, en qui le Mazarin, souverain dispensateur des graces, avoit créance, ou qu'il n'avoit pas été en état de les lui arracher, en lui faisant peur, comme avoient fait la plûpart des Maréchaux de son tems.

Bussy donc ayant reçû ce Billet de *Vivonne*, monta à cheval aussi-tôt, & l'alla trouver: il rencontra ses amis fort dis-

posés à se réjoüir, & lui qui d'ordinaire ne troubloit point les fêtes, fit que la joie fut tout-à-fait complette. En les abordant, je suis bien aise, mes Amis, dit-il, de vous trouver détachés du monde comme vous êtes, il faut des graces particulieres de Dieu pour faire son salut; dans les embarras des Cours, l'ambition, l'envie, la médisance, l'amour, & mille autres passions y portent ordinairement les gens les mieux nés à des crimes, dont ils sont incapables dans des retraites comme celle-ci; sauvons-nous donc ensemble, mes Amis, & comme pour être agréables à Dieu, il n'est pas nécessaire de pleurer ni de mourir de faim; rions, mes Chers, & faisons bonne chere. Ce sentiment-là étant généralement approuvé, on se prépara pour la chasse l'après-dînée, & l'on mit ordre d'avoir des concerts d'instrumens pour le lendemain. Après avoir couru quatre ou cinq heures, ces Messieurs vinrent affamés faire le plus grand repas du monde. Le soupé étant

fini qui avoit duré trois heures, pendant lesquelles la Compagnie avoit été dans cette gaieté qui accompagne toûjours la bonne conscience, on fit amener des chevaux pour se promener dans le parc. Ce fut là que ces quatre Amis se trouvant en liberté, pour s'encourager à mépriser davantage le monde, proposerent de médire de tout le genre humain : mais un moment après, la réflexion fit dire à *Bussy*, qu'il falloit excepter leurs bons Amis de cette proscription générale. Cet avis ayant été approuvé, chacun demanda au reste de l'assemblée quartier pour ce qu'il aimoit : cela étant fait, & le signal donné pour le mépris des choses d'ici-bas, ces bonnes Ames commencerent le Cantique qui suit.

CANTIQUE.

QUe Deodatus est heureux
De baiser ce Bec amoureux,
Qui d'une oreille à l'autre va. *Alleluya.*

Si le Roi venoit à mourir,
Monſieur ne ſe pourroit tenir,
De dire en chantant libera. *Alleluya.*

La Reine veut un autre V......
Mais on n'en a pas à crédit,
Et la Pauvrette maille n'a. *Alleluya.*]

Le Mazarin eſt bien laſſé,
De f... un c... ſi bas percé,
Qui ſent ſi fort le faguena. *Alleluya.*

La d'Orleans & la Vauduis,
Se ſervent de godemichis,
Car de.... pour elles il n'y a. *Alleluya.*

La Motte diſoit l'autre jour,
A Richelieu, faiſons l'amour,
Embraſſons-nous & cetera. *Alleluya.*

Chemerault lui diſoit, fripon;
Prenez-moi la motte du....
Et laiſſez l'autre motte-là. *Alleluya.*

Si vous voulez ſavoir pourquoi,
On f.... la Bonneuil malgré ſoi,
..... de ſon calibre n'y a. *Alleluya.*

A Clerambaut diſoit Gourdon,
Mettez-moi le... dans le...
Pour voir comment cela ſera. *Alleluya.*

Pour

Je ne sai comme quoi Fouilloux,
Peut avoir... tant de coups,
Sans avoir une fois mis bas. *Alleluya.*

Quand Dalluy ne la... pas bien,
Elle lui dit... tu vilain,
La..... a passé par-là. *Alleluya.*

De Méneville & de Brion,
S'il sort jamais un Embrion,
Fils de son Pere il ne sera. *Alleluya.*

Quand Marsillac au monde vint,
Pour défaire les Philistins,
Mâchoire d'Asne il apporta. *Alleluya.*

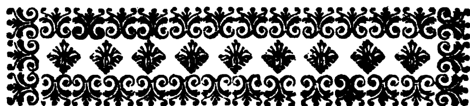
On peut juger qu'ayant débuté par-là, tout fut compris dans le Cantique, à la réserve des Amis de ces quatre Messieurs: mais comme le nombre en étoit petit, le Cantique fut grand, tel, que pour ne rien oublier, il faudroit pour lui seul faire un volume. Une partie de la nuit s'étant passée en ces plaisirs champêtres, on résolut de s'aller reposer: chacun donc se quitta fort satisfait de voir le progrès que l'on commençoit de faire dans la dévotion. Le len-

lendemain *Vivonne* & *Bussy* s'étant levés plus matin que les autres, allerent dans la chambre *de Manicamp* : mais ne l'ayant pas trouvé, & le croyant dans le Parc à la promenade, ils allerent dans la chambre du Comte *de Guiche*, avec lequel ils le trouverent couché. Vous voyez, mes amis, leur dit *Manicamp*, que je tâche de profiter des choses que vous dites hier touchant le mépris du monde; j'ai déja gagné sur moi d'en mépriser la moitié, & j'espere que dans peu de tems, hors mes amis particuliers, je ne ferai pas grand cas de l'autre. Souvent on arrive à même fin par différentes voies, lui répondit *Bussy*; pour moi, je ne condamne point vos manieres, chacun se sauve à sa guise : mais je n'irai point à la béatitude par le chemin que vous tenez. Je m'étonne, dit *Manicamp*, que vous parliez comme vous faites, & que Madame *de Sevigny*, ne vous ait pas rebuté d'aimer les femmes. Mais à propos de Mad. *de Sevigny*, dit *Vivonne*, je vous prie de nous

nous dire pourquoi vous rompîtes avec elle, car on en parle différemment, les uns disent que vous étiez jaloux du Comte *du Lude*, & les autres que vous la sacrifiâtes à Madame *de Monglas*, & personne n'a crû, comme vous l'aviez dit tous deux, que ce fût une raison d'intérêt. Quand je vous aurai fait voir, repliqua *Bussy*, qu'il y a six ans que j'aime Madame *de Monglas*, vous croirez bien qu'il n'entroit point d'amour dans la rupture qui se fit l'année passée entre Madame *de Sevigny* & moi. Ah! mon Cher, interrompit *Vivonne*, que nous vous serions obligés, si vous vouliez prendre la peine de nous conter une histoire amoureuse. Mais auparavant dites-nous, s'il vous plaît, ce que c'est que Madame *de Sevigny*; car je n'ai jamais vû deux personnes s'accorder sur son sujet. C'est la définir en peu de mots, que ce que vous dites-là, répondit *Bussy*; on ne s'accorde point sur son sujet, parce qu'elle est inégale, & qu'une seule personne n'est pas assez

ſez long-tems bien avec elle, pour remarquer le changement de ſon humeur: mais moi qui l'ai toûjours vûe dès ſon enfance, je vous en veux faire un fidele rapport.





HISTOIRE DE MADAME DE SEVIGNY.



MADAME *de Sevigny*, continua-t-il, a d'ordinaire le plus beau teint du monde, les yeux petits & brillans, la bouche platte, mais de belle couleur; le front avancé, le nez seul semblable à soi, ni long ni petit, carré par le bout, la machoire comme le bout du nez; & tout cela qui, en détail n'est bas beau, est, à tout prendre, assez agréable. Elle a la taille belle sans avoir bon air; elle a la jambe bien faite, la gorge, les bras & les mains mal taillés; elle a les cheveux blonds, déliés & épais; elle a bien dans

danſé, & a l'oreille encore juſte; elle a la voix agréable, elle ſait un peu chanter: Voilà pour les dehors à peu près comme elle eſt faite. Il n'y a point de femme qui ait plus d'eſprit qu'elle, & fort peu qui en ayent autant; ſa maniere eſt divertiſſante; il y en a qui diſent que pour une femme de qualité ſon caractere eſt un peu trop badin. Du tems que je la voyois, je trouvois ce jugement-là ridicule, & je ſauvois ſon burleſque ſous le nom de gaieté; aujourd'hui qu'en ne la voyant plus ſon grand feu ne m'éblouïit pas, je demeure d'accord qu'elle veut être trop plaiſante. Si on a de l'eſprit, & particulierement de cette ſorte d'eſprit qui eſt enjoüé, on n'a qu'à la voir, on ne perd rien avec elle: elle vous entend, elle entre juſte en tout ce que vous dites; elle vous devine, & vous mene d'ordinaire bien plus loin que vous ne penſiez aller; quelquefois auſſi on lui fait bien voir du païs; la chaleur de la plaiſanterie l'emporte, & en cet état, elle reçoit avec joie tout ce qu'on veut

veut lui dire de libre, pourvû qu'il soit enveloppé; elle y répond même avec usure, & croit qu'il y iroit du sien, si elle n'alloit pas au-delà de ce qu'on lui a dit. Avec tant de feu, il n'est pas étrange que le discernement soit médiocre: ces deux choses étant d'ordinaire incompatibles, la nature ne peut faire de miracles en sa faveur; un sot éveillé l'emportera toûjours auprès d'elle sur un honnête homme sérieux. La gaieté des gens la préoccupe; elle ne jugera pas si on entend ce qu'elle dit; la plus grande marque d'esprit qu'on lui peut donner, c'est d'avoir de l'admiration pour elle; elle aime l'encens, elle aime d'être aimée, & pour cela elle seme afin de recueillir; elle donne de la loüange pour en recevoir; elle aime généralement tous les hommes, quelque âge, quelque naissance, & quelque mérite qu'ils aient, & de quelque profession qu'ils soient, tout lui est bon, depuis le Manteau Royal jusques à la Soutane, depuis le Sceptre jusques à l'Ecritoire.

En-

Entre les. hommes elle aime mieux un Amant qu'un Ami; & parmi les Amans, les gais que les triftes; les mélancoliques flattent fa vanité, les éveillés fon inclination, elle fe divertit avec ceux-ci, & fe flatte de l'opinion qu'elle a bien du mérite d'avoir pû caufer de la langueur à ceux-là.

Elle eft d'un tempérament froid, au moins fi on en croit feu fon Mari, auffi lui avoit-il l'obligation de fa vertu, comme il difoit; toute fa chaleur eft à l'efprit. A la vérité, elle récompenfe bien la froideur de fon tempérament; fi l'on s'en rapporte à fes actions, je crois que la foi conjugale n'a point été violée; fi l'on regarde l'intention, c'eft une autre chofe. Pour en parler franchement, je crois que fon Mari s'eft tiré d'affaire devant les hommes, mais je le tiens cocu devant Dieu. Cette Belle qui veut être à tous les plaifirs, a trouvé un moyen fûr, à ce qu'il lui femble, pour fe réjoüir fans qu'il en coûte à fa réputation; elle s'eft faite amie de quatre

ou cinq Prudes, avec lesquelles elle va en tous les lieux du monde; elle ne régarde pas tant ce qu'elle fait, qu'avec qui elle est; en ce faisant, elle se persuade que la compagnie honnête rectifie toutes ses actions, & pour moi je pense que l'heure du Berger, qui ne se rencontre d'ordinaire que tête à tête avec toutes les femmes, se trouveroit plûtôt avec celle-ci au milieu de sa famille. Quelquefois elle refuse hautement une partie de promenade publique, pour s'établir à l'égard du monde dans une opinion de grande régularité, & quelque tems après croyant marcher à couvert sur le refus qu'elle aura fait éclater: elle fera quatre ou cinq parties de promenades particulieres. Elle aime naturellement les plaisirs; deux choses l'obligent quelquefois de s'en priver, la politique & l'inégalité; & c'est par l'une ou par l'autre de ces raisons-là, que bien souvent elle va au Sermon le lendemain d'une assemblée. Avec quelques façons qu'elle donne de tems en tems au

pu-

public, elle croit préoccuper tout le monde, & s'imagine qu'en faisant un peu de bien & un peu de mal, tout ce que l'on pourroit dire, c'est que l'un portant l'autre, elle est honnête femme. Les flatteurs, dont sa petite Cour est pleine, lui en parlent bien d'autre maniere; ils ne manquent jamais de lui dire qu'on ne sauroit mieux accorder qu'elle fait, la sagesse avec le monde, & le plaisir avec la vertu. Pour avoir de l'esprit & de la qualité, elle se laisse un peu trop ébloüir aux grandeurs de la Cour: le jour que la Reine lui aura parlé, & peut-être demandé seulement avec qui elle sera venue, elle sera transportée de joie, & long-tems après elle trouvera moyen d'apprendre à tous ceux desquels elle voudra attirer le respect, la maniere obligeante avec laquelle la Reine lui aura parlé. Un soir que le Roi venoit de la faire danser; s'étant remise à la place, qui étoit auprès de moi, il faut avoüer, me dit-elle, que le Roi a de grandes qualités, je crois qu'il obs-

curcira la gloire de tous ses prédécesseurs. Je ne pus m'empêcher de lui rire au nez, voyant à quel propos elle lui donnoit ces loüanges, & de lui répondre, on n'en peut pas douter, *Madame*, après ce qu'il vient de faire pour vous. Elle étoit alors si satisfaite de Sa Majesté, que je la vis sur le point, pour lui témoigner sa reconnoissance, de crier, Vive le Roi.

Il y a des gens qui ne mettent que les choses saintes pour bornes à leur amitié, & qui feroient tout pour leurs amis, à la réserve d'offenser Dieu. Ces gens-là s'appellent amis jusqu'aux Autels : l'amitié de Madame *de Sevigny* a d'autres limites. Cette Belle n'est amie que jusques à la bourse ; il n'y a qu'elle de jolie femme au monde, qui se soit deshonorée par l'ingratitude ; il faut que la nécessité lui fasse grand'peur, puisque pour en éviter l'ombre, elle n'appréhende pas la honte. Ceux qui la veulent excuser, disent qu'elle défere en cela au conseil de gens qui savent

ce

ce que c'est que la faim, & qui se souviennent encore de leur pauvreté. Qu'elle tienne cela d'autrui, ou qu'elle ne le doive qu'à elle-même, il n'y a rien de si naturel, que ce qui paroît dans son œconomie.

La plus grande application qu'ait Madame *de Sevigny*, est à paroître tout ce qu'elle n'est pas; depuis le tems qu'elle s'y étudie, elle a déja appris à tromper ceux qui ne l'avoient guere connue, ou qui ne s'appliquent pas à la connoître: mais comme il y a des gens qui ont pris en elle plus d'intérêt que d'autres, ils l'ont découverte, & se sont apperçûs malheureusement pour elle, que tout ce qui reluit n'est pas or.

Madame *de Sevigny* est inégale jusques aux prunelles des yeux & jusques aux paupieres, elle a les yeux de différentes couleurs; & les yeux étant les miroirs de l'ame, ces inégalités sont comme un avis que donne la Nature à ceux qui l'approchent, de ne pas faire un grand fonds sur son amitié.

Je ne ſai ſi c'eſt parce que ſes bras ne ſont pas beaux, qu'elle ne les tient pas trop chers, ou qu'elle ne s'imagine pas faire une faveur, la choſe étant ſi générale : mais enfin les prend & les baiſe qui veut ; je penſe que c'eſt aſſez pour lui perſuader qu'il n'y a point de mal, qu'elle croit qu'on n'y a point de plaiſir. Il n'y a plus que l'uſage qui la pourroit contraindre ; mais elle ne balance pas à le choquer plûtôt que les hommes, ſachant bien qu'ayant fait les modes, quand il leur plaira, la bienſéance ne ſera plus renfermée dans des bornes ſi étroites.

Voilà, mes Chers, le portrait de Madame *de Sevigny* : ſon bien qui accommodoit fort le mien, parce que c'étoit un parti de ma maiſon, obligea mon Pere à ſouhaiter que je l'épouſaſſe : mais quoique je ne la connuſſe pas alors ſi bien que je fais aujourd'hui, je ne répondis point au deſſein de mon Pere. Certaine maniere étourdie dont je la voyois agir, me la fit appréhender ; &

je

je la trouvois la plus jolie fille du monde pour être femme d'un autre. Ce sentiment-là m'aida à ne la point épouser : mais comme elle fut mariée un peu de tems après moi, j'en devins amoureux, & la plus forte raison qui m'obligea d'en faire ma Maîtresse, fut celle qui m'avoit empêché de souhaiter d'être son Mari.

Comme j'étois son proche parent, j'avois un fort grand accès chez elle; & je voyois les chagrins que son Mari lui donnoit tous les jours; elle s'en plaignoit à moi bien souvent, & me prioit de lui faire honte de mille attachemens ridicules qu'il avoit : je la servis en cela quelque tems fort heureusement : mais enfin, le naturel de son Mari l'emporta sur mes conseils. De propos déliberé, je me mis dans la tête d'être amoureux d'elle, plus par la commodité de la conjoncture, que par la force de mon inclination. Un jour donc que *Sevigny* m'avoit dit qu'il avoit passé la veille la plus agréable nuit du monde, non seulement pour lui, mais pour la Dame avec

qui il l'avoit passée: vous pouvez croire, ajoûta-t-il, que ce n'est pas avec votre Cousine, c'est avec *Ninon*. Tant pis pour vous, lui dis-je, ma Cousine vaut mille fois mieux; & je suis assûré que si elle n'étoit votre femme, elle seroit votre Maîtresse. Cela pourroit bien être, répondit-il. Je ne l'eus pas quitté que j'allai tout conter à Madame *de Sevigny*: il y a bien de quoi se vanter à lui, me dit-elle, en rougissant de dépit. Ne faites pas semblant de savoir cela, lui répondis-je; car vous en voyez la conséquence. Je crois que vous êtes fou, réprit-elle, de me donner cet avis, ou que vous croyez que je sois folle. Vous le seriez bien plus, Madame, lui répliquai-je, si vous ne lui rendiez pas la pareille, que si vous lui redisiez ce que je vous ai dit: vengez-vous, ma belle Cousine, je serai de moitié de la vengeance; car enfin vos intérêts me sont aussi chers que les miens propres. Tout beau, Monsieur le Comte, me dit-elle, je ne suis pas si fâchée que vous

le

le pensez. Le lendemain ayant trouvé *Sevigny* au Cours, il se mit avec moi dans mon Carosse: aussi-tôt qu'il y fut, je pense, dit-il, que vous avez dit à votre Cousine ce que je vous contai hier de *Ninon*, parce qu'elle m'en a touché quelque chose. Moi, lui repliquai-je, je ne lui en ai point parlé, Monsieur: mais comme elle a de l'esprit, elle m'a dit tant de choses sur le chapitre de la jalousie, qu'elle rencontre quelquefois la vérité. *Sevigny* s'étant rendu à une si bonne raison, me remit sur le chapitre de sa bonne fortune; & après m'avoir dit mille avantages qu'il y avoit d'être amoureux, il conclut par me dire qu'il le vouloit être toute sa vie, & même qu'il l'étoit alors de *Ninon* autant qu'on le pouvoit être; qu'il s'en alloit passer la nuit à Saint Cloud avec elle & avec *Vassé*, qui leur donnoit une fête, & duquel ils se moquoient ensemble. Je lui redis ce que je lui avois dit mille fois, que quoique sa femme fût sage, il en pourroit faire tant, qu'enfin il la dé-

ſeſpereroit, & que quelque honnête homme venant amoureux d'elle, dans le tems qu'il lui feroit de méchans tours, elle pourroit peut-être chercher des douceurs dans l'amour & dans la vengeance, qu'elle n'auroit pas enviſagées dans l'amour ſeulement, & là-deſſus nous étant ſéparés, je me retirai chez moi, & j'écrivis cette lettre à ſa femme.

LETTRE.

JE n'avois pas tort hier, Madame, *de me défier de votre imprudence ; vous avez dit à votre mari ce que je vous ai dit : vous voyez bien que ce n'eſt pas pour mes intérêts que je vous fais ce reproche ; car tout ce qui m'en peut arriver, eſt de perdre ſon amitié ; & pour vous, Madame, il y a bien plus à craindre. J'ai pourtant été aſſez heureux pour le deſabuſer. Au reſte, Madame, il eſt tellement perſuadé qu'on ne peut être honnête homme ſans être toûjours amoureux, que je déſeſpere de vous voir* ja-

jamais contente, si vous n'aspirez qu'à être aimée de lui : mais que cela ne vous alarme pas, Madame; comme j'ai commencé de vous servir, je ne vous abandonnerai pas en l'état où vous êtes. Vous savez que la jalousie a quelquefois plus de vertu pour retenir un cœur que les charmes & que le mérite; je vous conseille d'en donner à votre mari, ma belle Cousine, & pour cela, je m'offre à vous. Si vous le faites revenir par-là, je vous aime assez pour recommencer mon premier personnage de votre agent auprès de lui, & me faire sacrifier encore pour vous rendre heureuse; & s'il faut qu'il vous échappe, aimez-moi, ma Cousine, & je vous aiderai à vous venger de lui en vous aimant toute ma vie.

Le Page à qui je donnai cette lettre l'étant allé porter à Madame *de Sevigny*, la trouva endormie, & comme il attendoit qu'on l'éveillât, *Sevigny* arriva de la Campagne. Celui-ci ayant sû de mon Page, que je n'avois point inf-

truit là-dessus, ne prévoyant pas que le mari dût arriver si-tôt ; ayant sû, dis-je, qu'il avoit une lettre à rendre de ma part à sa femme, la lui demanda sans rien soupçonner, & l'ayant lûe à l'heure même, lui dit de s'en retourner, & qu'il n'y avoit nulle réponse à faire. Vous pouvez juger comme je le reçus ; je fus sur le point de le tuer, voyant le danger où il avoit exposé ma Cousine, & je ne dormis pas une heure cette nuit-là. *Sevigny* de son côté ne la passa pas meilleure que moi ; & le lendemain après de grands reproches qu'il fit à sa femme, il lui défendit de me voir ; elle me le manda, & qu'avec un peu de patience tout cela s'accommoderoit un jour.

Six mois après *Sevigny* fut tué en duel par le Chevalier *d'Albret* ; sa femme parut inconsolable de sa mort ; les sujets qu'elle avoit de le haïr étant connus de tout le monde, on crut que sa douleur n'étoit que grimace. Pour moi, qui avois plus de familiarité avec elle que les autres, je n'attendis pas si long-

tems qu'eux à lui parler de choses agréables, & bien-tôt après je lui parlai d'amour, mais sans façon, & comme si je n'eusse jamais fait autre chose. Elle me fit une de ces réponses d'Oracle, que les femmes font d'ordinaire dans les commencemens, que ma passion qui étoit assez tranquille me fit paroître peu favorable; peut-être aussi l'étoit-elle, je n'en sai rien. Que si Madame *de Sevigny* n'avoit pas intention de m'aimer, on ne peut pas avoir plus de complaisance pour elle que j'en eus en cette rencontre. Cependant comme j'étois son plus proche parent du côté le plus honorable, elle me fit mille avances pour être son ami, & moi qui lui trouvois une maniere d'esprit qui me rejoüissoit, je ne fus pas fâché de demeurer sur ce pié-là auprès d'elle. Je la voyois presque tous les jours, je lui écrivois, je lui parlois d'amour en riant, je me brouillois avec mes plus proches, pour servir de mon crédit & de mon bien ceux qu'elle me recommandoit: enfin si elle

eût eu besoin de tout ce que j'ai au monde, je lui aurois eu grande obligation de me donner lieu de l'en assister. Comme mon amitié ressembloit assez à l'amour, Madame *de Sevigny* en fut assez satisfaite, tant que je n'aimai point ailleurs: mais le hazard, comme je vous dirai ensuite; m'ayant fait aimer Madame *de Precy*, ma Cousine ne me témoigna plus tant de tendresse qu'elle faisoit, lorsqu'elle croyoit que je n'aimois rien qu'elle. De tems en tems nous avions de petites brouilleries, qui véritablement s'accommodoient, mais qui laissoient dans mon cœur, & je crois dans le sien, des semences de divisions au premier sujet que nous en aurions l'un ou l'autre, & qui même étoient capables d'aigrir des choses indifférentes. Enfin s'étant présenté une occasion où j'avois besoin de Madame *de Sevigny*, & où sans son assistance j'étois en danger de perdre ma fortune, cette ingrate m'abandonna, & me fit en amitié la plus grande infidélité du monde. Voi-

là, mes Chers, ce qui me fit rompre avec elle, & bien loin de la sacrifier à Madame *de Monglas*, comme on a dit, celle-ci, que j'aimois il y avoit déja longtems, m'empêcha de faire tout l'éclat que méritoit une telle ingratitude. *Bussy* ayant cessé de parler, qu'est-ce que c'est donc, lui dit *Vivonne*, que tout ce que l'on dit du Comte *du Lude* & de Madame *de Sevigny*? a-t-il été bien avec elle? Avant que de vous répondre à ceci, reprit *Bussy*, il faut que vous sachiez ce que c'est que le Comte *du Lude*.

Il a le visage petit & laid, beaucoup de cheveux, la taille belle. Il étoit né pour être fort gras: mais la crainte d'être incommodé & désagréable, lui a fait prendre des soins si extraordinaires pour s'amaigrir, qu'enfin il en est venu à bout. Véritablement sa belle taille lui a coûté quelque chose de sa santé; il s'est gâté l'estomac par des diétes qu'il a faites, & le vinaigre dont il a usé. Il est adroit à cheval, il danse

bien, il fait des armes, il eſt brave, il s'eſt fort bien battu contre *Vardes*, & on lui a fait injuſtice quand on a douté de ſa valeur. Le fondement de cette médiſance eſt, que toute la jeuneſſe de ſa volée ayant pris parti dans la guerre, il s'eſt contenté de faire une Campagne en Volontaire: mais cela vient de ce qu'il eſt pareſſeux, & aime ſes plaiſirs. En un mot, il a du courage, & n'a point d'ambition; il a l'eſprit doux, il eſt agréable avec les femmes; il en a toûjours été bien traité, & il ne les aime pas long-tems. Les raiſons que l'on voit de ſes bonnes fortunes, outre la réputation d'être diſcret, ſont la bonne mine, & d'avoir de grandes parties pour l'amour: mais ce qui le fait réuſſir partout ſûrement, c'eſt qu'il pleure quand il veut, & que rien ne perſuade tant les femmes qu'on aime, que les larmes. Cependant, ſoit qu'il lui ſoit arrivé des malheurs tête à tête, ſoit que ſes envieux veulent que ce ſoit ſa faute de n'avoir point d'enfans, il ne deshonore

pas

pas trop les belles qu'il aime. Madame *de Sevigny* eſt une de celles pour qui il a eu de l'amour : mais ſa paſſion finiſſant lorſque cette Belle commençoit d'y répondre, ces contretemps l'ont ſauvée, ils ne ſe ſont pû rencontrer ; & comme il l'a toûjours vûe depuis, quoique ſans attachement, on n'a pas laiſſé de dire qu'elle l'avoit aimé : & bien que cela ne ſoit pas vrai, c'étoit toûjours le plus vraiſſemblable à dire. Il a été pourtant le foible de Madame *de Sevigny*, & celui pour qui elle a eu plus d'inclination, quelque plaiſanterie qu'elle en ait voulu faire. Cela me fait reſſouvenir d'un couplet de *Chanſon* qu'elle fit, où elle faiſoit parler ainſi Madame *de Sourdy*, qui étoit groſſe.

On dit que vous avez tous deux,
Ce qui rend un homme amoureux ;
J'entends un honnête homme,
Et non pas celui que je ſai,
Qui ne fait point le mal que j'ai.

Perſonne au monde n'a plus de gaie-

té,

té, plus de feu, ni l'esprit plus agréable qu'elle. *Menage* en étant devenu amoureux, & sa naissance, son âge & sa figure, l'obligeant de cacher son amour autant qu'il pouvoit, se trouva un jour chez elle, dans le tems qu'elle vouloit sortir pour aller faire quelque emplette, sa Demoiselle n'étant pas en état de la suivre, elle dit à *Menage* de monter dans son Carosse avec elle, & qu'elle ne craignoit point que personne en parlât. Celui-ci badinant en apparence, mais en effet étant fâché, lui répondit qu'il lui étoit bien rude de voir qu'elle n'étoit pas contente des rigueurs qu'elle avoit depuis si long-tems pour lui: mais qu'elle le méprisât encore au point de croire qu'on ne pouvoit rien dire de lui & d'elle. Mettez-vous, lui dit-elle, mettez-vous dans mon Carosse; si vous me fâchez, je vous irai voir chez vous. Comme *Bussy* achevoit ces dernieres paroles, on vint dire à ces Messieurs que l'on avoit servi sur table: ils allerent dîner, & le repas s'étant passé avec

avec la gaieté ordinaire, ils s'en allerent dans le Parc, où ils ne furent pas plûtôt qu'ils prierent *Bussy* de leur raconter l'Histoire de Madame *de Monglas* & de lui : ce que leur ayant accordé, il commença de cette maniere.



HIST.



HISTOIRE
DE MADAME
DE MONGLAS, ET DE BUSSY.



CINQ ans avant la brouillerie de Madame *de Sévigny*, & de moi, m'étant trouvé au commencement de l'hyver à Paris, fort ami de *la Feuillade* & de *d'Arcy*, nous nous mîmes tous trois dans la tête d'être amoureux : & parce que nous ne voulions pas que nos affaires nous séparassent les uns des autres, nous jettâmes les yeux sur tout ce qu'il y avoit de jolies femmes, pour voir si nous n'en pourrions point trouver trois qui fussent aussi amies

amies que nous, ou qui le puſſent devenir. Nous ne cherchâmes pas long-tems ſans rencontrer ce qu'il nous falloit. Meſdames *de Monglas*, *de Precy* & *de l'Iſle* étoient fort amies & fort aimables: mais comme peut-être euſſions-nous eu de la peine à nous accorder ſur le choix, & que le mérite de ces Dames n'étoit pas ſi égal, que nos inclinations nous portaſſent à les aimer également; nous convînmes de faire trois billets de leurs trois noms, de les remettre dans une bourſe, & nous en tenir en les tirant à ce que le ſort en ordonneroit. Madame *de Monglas* échut à *la Feuillade*, Madame *de l'Iſle* à *Darcy*, & Madame *de Precy* à moi. La fortune en cette rencontre montra bien qu'elle eſt aveugle; car elle fit une faveur à *la Feuillade* dont il ne connut pas ſi bien le prix que j'euſſe fait; mais il fallut me contenter de ce qu'elle m'avoit donné: & comme je n'avois vû que cinq ou ſix fois Madame *de Monglas*, je crus que les ſoins que j'allois rendre à Madame *de Precy*, effa-
ceroient

ceroient de mon ame l'ébauche d'une passion.

Nous nous embarquâmes donc auprès de nos Maîtresses : *la Feuillade* ayant témoigné quinze jours ou trois semaines de l'amour à Madame *de Monglas* par des assiduités, se resolut enfin de lui en parler. D'abord il trouva une femme qui sans faire trop la sévere, lui parut si naturellement ennemie des engagemens, qu'il faillit à désesperer de réüssir auprès d'elle, ou du moins d'y réüssir promptement ; il ne se rebuta point, & quelque tems aprés il la trouva plus incertaine, & enfin il la pressa tant, & lui parut si amoureux, qu'elle lui permit d'espérer d'être aimé quelque jour. Mais avant que de passer outre, il est à propos de faire la peinture de Madame *de Monglas* & de *la Feuillade*.

Madame *de Monglas* a les yeux petits, noirs & brillans, la bouche agréable, le nez un peu retroussé, les dents belles & nettes, le teint trop vif, les traits fins & délicats, & le tour du visage bien pris ;

elle

elle a les cheveux noirs, longs & épais; elle eſt propre au dernier point, & l'air qu'elle ſouffle eſt plus pur que celui qu'elle reſpire; elle a la gorge la mieux taillée du monde, les bras & les mains faits au tour; elle n'eſt ni grande ni petite, mais d'une taille fort aiſée, & qui ſera toûjours agréable, ſi elle-la peut ſauver de l'incommodité de l'embonpoint. Madame *de Monglas* a l'eſprit penétrant & vif, comme ſont teint, juſques à l'excès; elle parle & elle écrit avec une facilité ſurprenante, & le plus naturellement du monde. Elle eſt ſouvent diſtraite en converſation, & on ne lui peut dire guere de choſes d'aſſez grande conſéquence pour occuper toute ſon attention; elle vous prie de lui apprendre quelquefois une nouvelle, & comme vous commencez la narration, elle oublie ſa curioſité; & le feu dont elle eſt pleine, fait qu'elle vous interrompt pour vous parler d'autre choſe.

Madame *de Monglas* aime la Muſique & les Vers; elle en fait d'aſſez jolis, elle

chante mieux que femme de France de ſa qualité; perſonne ne danſe mieux qu'elle; elle craint la ſolitude, elle eſt bonne amie, juſques à prendre brutalement le parti de ceux qu'elle aime, quand on en veut mal parler devant elle; & juſques à leur donner tout ſon bien s'ils en avoient beſoin: elle garde religieuſement leurs ſecrets; elle ſait fort bien vivre avec tout le monde; elle eſt civile comme il faut que le ſoit une femme de qualité: & quoi qu'elle aime aſſez à ne fâcher perſonne, ſa civilité tient plus de la gloire que de la flaterie; cela fait qu'elle ne gagne pas les cœurs ſitôt que beaucoup d'autres plus inſinuantes: mais quand on connoît ſa fermeté, on s'attache bien plus fortement à elle.

La Feuillade n'eſt pas tout-à-fait pour un homme, ce que Madame *de Monglas* eſt pour une femme; ce ſont des mérites différens: celui-ci néanmoins a quelque faux brillant, qui peut éblouïr d'abord les étourdis, mais qui ne trompe pas les gens qui font des réflexions. Il a les

yeux

yeux bleus & vifs, la bouche grande; le nez court, les cheveux frisés & un peu ardens; la taille belle, les genoux en dedans : il a trop de vivacité; il parle fort, & veut toûjours être plaisant; mais il ne fait pas toûjours ce qu'il veut, cela s'entend avec les honnêtes gens : car pour le peuple & les esprits médiocres, avec qui il ne faut qu'avoir toûjours la bouche ouverte pour rire ou pour parler, il est admirable. Il a l'esprit léger, & le cœur dur jusques à l'ingratitude : il est envieux; & c'est lui faire outrage, que d'avoir de la prospérité. Il est vain & fanfaron, & à son avénement dans le monde, il nous avoit si souvent dit qu'il étoit brave, qu'on se faisoit conscience d'en douter : cependant on se fait conscience aujourd'hui de le croire.

Je vous ai dit que Madame *de Monglas*, persuadée qu'il avoit une violente passion pour elle, lui avoit laissé croire qu'il pouvoit esperer d'être aimé. Tout autre que *la Feuillade* eût fait de cette affaire la plus agréable affaire du monde:

mais

mais il étoit léger, comme je vous ai dit, & n'aimoit que par boutades ; il en faisoit assez pour échauffer sa Maîtresse, & trop peu pour lui faire prendre parti. Quand je disois à cette Belle qu'il l'aimoit fort, parce que *la Feuillade* m'avoit prié devant elle, de parler pour lui en son absence, elle se moquoit de moi, & me faisoit remarquer quelques endroits de son procédé qui détruisoient les bons offices que je lui voulois rendre. Je ne laissois pas de l'excuser ; & ne pouvant toûjours sauver sa conduite, je justifiois au moins ses intentions. Nous étions à-peu-près en ces termes, *d'Arcy* & moi, avec Mesdames *de Precy* & *de l'Isle* ; c'est-à-dire, qu'elles vouloient bien que nous les aimassions ; mais véritablement nous faisions mieux notre devoir auprès d'elles, que *la Feuillade* auprès de Madame *de Monglas*. Enfin trois mois s'étant passés, pendant lesquels cette Belle se trouvoit plus engagée par les choses que je lui avois dites en faveur de *la Feuillade*,

que par l'amour qu'il lui avoit témoigné, il fallut que cet Amant allât servir à l'Armée, à un Régiment d'Infanterie qu'il avoit. Cet adieu lui fit sentir qu'elle avoit dans le cœur, pour *la Feuillade*, un peu plus de bonté qu'elle n'avoit cru jusques-là : elle lui en laissa voir quelque chose; mais quoi que ç'en fût assez pour rendre un honnête homme heureux, cela ne pouvoit pas choquer la vertu la plus sévere. *La Feuillade*, en partant, lui fit mille protestations de l'aimer toute sa vie, quand même elle s'opiniâtreroit à ne point répondre à sa passion; & lui & moi la pressâmes tant de lui accorder la permission de lui écrire, qu'elle y consentit.

Quelque tems avant ce départ, m'appercevant que le commerce que j'avois pour mon ami, avec sa Maîtresse, m'avoit plus touché le cœur pour elle, en me la faisant connoître de plus près, & que les efforts que j'avois faits pour aimer Madame *de Precy* ne m'avoient point guéri de Madame *de Monglas*; je résolus

résolus de ne la plus voir si souvent, pour n'être pas partagé sans cesse entre l'honneur & l'amour propre. Tant que *la Feuillade* fut à Paris, sa Maîtresse ne prit pas garde que je la voyois moins qu'à l'ordinaire : mais lorsqu'il fut parti, elle connut du changement en ma maniere de vivre; cela la mit en peine, croyant que ma retraite étoit une marque du refroidissement de *la Feuillade*; de qui même après son départ elle n'avoit reçû aucune nouvelle. Quelques jours après, m'ayant envoyé prier de l'aller trouver : que vous ai-je fait, Monsieur, me dit-elle, que je ne vous vois plus ? Votre ami a-t-il quelque part à vos absences ? Non, lui dis-je, Madame, cela ne regarde que moi. Comment, dit-elle, vous ai-je donné quelque sujet de vous plaindre ? Non, Madame, lui répliquai-je ; je ne me saurois plaindre que de la fortune; l'embarras avec lequel je dis cela, l'obligea de me presser de lui en dire d'avantage. Hé quoi ! ajoûtat-t'elle; me chacherez-

vous vos affaires, à moi, qui vous fais voir tout ce que j'ai dans le cœur ? Si cela étoit, je me plaindrois de vous. Ha que vous êtes pressante ! lui répondis-je ; est-ce avoir de la discrétion, que d'arracher le secret à son ami ? Et ne devriez-vous pas croire que je ne vous dois pas dire le mien ; puisque je ne vous le dis pas en l'état où je suis avec vous ? ou plûtôt ne le devriez-vous pas deviner, Madame, puisque...... Ah ! n'achevez pas, interrompit-elle, j'ai peur de vous entendre ; j'ai peur d'avoir sujet de me fâcher, & de perdre l'estime que je fais de vous. Non, non, Madame, lui dis-je, ne craignez rien ; je suis en l'état que vous ne voulez pas apprendre, & je ne laisse pas de faire mon devoir : mais puisque nous en sommes venus si avant, je m'en vais vous dire tout le reste. Aussi-tôt que je vous vis, Madame, je vous trouvai fort aimable ; & chaque fois que je vous voyois ensuite, vous me paroissiez plus belle que la derniere ; je ne

pourtant encore rien d'assez pressant dans ces commencemens, pour m'obliger de vous chercher; mais j'étois fort aise quand je vous rencontrois. La premiere chose à quoi je m'apperçus que je vous aimois, Madame, ce fut au chagrin que me donnoit votre absence; & comme j'étois sur le point de m'abandonner à ma passion, & de songer aux moyens de vous la faire connoître, *d'Arcy*, *la Feuillade* & moi, tirâmes au sort, auprès de qui, de vous, de Madame *de Precy*, & de Madame *de l'Isle*, chacun de nous s'attacheroit. Quoique ce que j'avois pour vous dans le cœur, Madame, fût encore bien foible, je n'aurois pas mis au hasard, une chose de cette conséquence, si je n'eusse été jusques-là fort heureux: mais enfin ma fortune changea pour ce coup; car vous échûtes à *la Feuillade*; & j'aurois bien plus gagné de perdre toute ma vie, qu'en ce malheureux moment. Toute ma consolation fut, comme j'ai dit, que l'attachement que j'allois avoir pour Madame

dame *de Precy*, que j'avois autrefois aimée, m'arracheroit du cœur ce que j'y avois de commencé pour vous; mais inutilement, Madame. Vous jugez bien que le commerce que l'intérêt de mon ami m'obligeoit d'avoir avec vous, me donnant lieu de vous connoître plus particulierement, & de remarquer en vous des principes admirables pour l'amour, je ne pus me défaire d'une passion, que votre beauté seulement avoit fait naître. Lorsque *la Feuillade* me pria de le servir, je sentis quelque chose au-delà de la joie qu'on a d'ordinaire de servir son ami; & je m'apperçus bien-tôt après, que sans le vouloir tromper, j'étois ravi de me mêler de ses affaires, pour avoir seulement le plaisir de vous voir de plus près : mais faisant réflexion qu'il pouvoit à la fin me causer d'effroyables peines, cela, Madame, m'a obligé de vous voir moins souvent; & quoique vous n'y ayez pas pris garde, que depuis le départ de *la Feuillade*, il y a plus de quinze jours

que jai retranché mes visites. Ce n'est pas, Madame, que vous n'ayez pû remarquer que jusques ici j'ai servi mon ami, comme je me fusse servi moi-même; je l'ai justifié quelquefois, lorsqu'il étoit apparemment coupable, & que je pouvois, si j'eusse voulu, le ruiner auprès de vous, sans paroître infidele, laissant faire le ressentiment de mille fautes que vous prétendiez qu'il faisoit contre l'amour qu'il vous avoit témoigné. Mais je vous avoue que mon devoir me coûte trop, en vous voyant, pour ne pas épargner, en ne vous voyant plus, tous les efforts qu'il faut que je fasse auprès de vous. Au reste, Madame, je ne vous aurois jamais dit les raisons de ma retraite, si vous ne me les aviez jamais demandées. Il n'y a rien de plus honnête, Monsieur, répliqua Madame *de Monglas*, que ce que vous faites aujourd'hui : mais il faut achever de faire votre devoir. Vous devriez mander à votre ami, l'état de toutes choses, afin qu'il ne soit pas surpris quand il appren-

dra

dra, peut-être par d'autres voies, que vous ne me voyez presque plus, & qu'il ne s'attende pas inutilement à vos bons offices auprès de moi; & là-dessus Madame *de Monglas* m'ayant fait apporter de l'encre & du papier, j'écrivis cette lettre.

LETTRE

de *Bussy* à *la Feuillade*.

Puisque de la maniere que j'en use, l'amour que j'ai pour votre Maîtresse, n'offense ni mon honneur, ni l'amitié que je vous dois, je puis bien, sans honte, vous l'apprendre; & au contraire, je me deshonorerois en vous le cachant. Sachez que je n'ai pû voir long-tems Madame de Monglas, *sans l'aimer: que m'en étant apperçû, j'ai cessé de la voir, & que m'envoyant chercher aujourd'hui, pour savoir de moi d'où pouvoit venir le sujet d'une si prompte retraite, je lui ai dit que je l'aimois, mais*

que pour ne rien faire contre mon devoir, je ne la verrois plus. J'ai cru vous en devoir donner avis, afin que vous preniez d'autres mesures auprès d'elle, & que vous voïiez dans le malheur qui m'est arrivé de devenir votre Rival, que je ne suis point indigne de votre amitié, ni de votre estime.

Ayant lû cette lettre à Madame *de Monglas*; hé bien, Madame, lui dis-je! ce procédé là est-il net? Ah! Monsieur, répliqua-t-elle, il n'y a rien de si beau: mais quoïque je croye que vous avez la plus belle ame du monde, il seroit bien difficile que vous mêlant des affaires de votre Rival, trouvant mille raisons de vous rendre l'un à l'autre de mauvais offices, & croyant profiter de nos brouilleries, vous résistassiez dans l'amour que vous avez pour moi, à la tentation de nous mettre mal ensemble: & comme vous avez de l'esprit, il ne seroit pas mal aisé de faire en sorte qu'il parût que l'un ou l'autre eût tort, & de rejetter

rejetter ſur l'un de nous deux, ou ſur la fortune, le malheur dont vous ſeul ſeriez la cauſe. Quand même votre ami ceſſeroit de m'aimer par ſa propre inconſtance, après ce que je ſai de vous, je croirois toûjours, ſi vous vous mêliez de nos affaires, que ce ſeroit par vos artifices : vous avez donc bien raiſon, Monſieur, de ne me plus voir ; & quoique je perde infiniment en cette rencontre, je ne puis m'empêcher de loüer cette action. Après quelques autres diſcours ſur cette matiere, je ſortis pour envoyer la lettre que j'avois écrite à *la Feuillade* ; & dix jours après voici la réponſe que j'en reçus.

REPONSE

de *la Feuillade* à *Buſſy*.

VOus avez fait votre devoir, mon Cher, & je vais faire le mien ; j'ai plus de confiance en vous, que vous-même ; je vous prie donc de voir toû-

jours Madame de Monglas, *& de me servir auprès d'elle. Quand on est aussi délicat sur l'intérêt, que vous me le paroissez, on est assûrément incapable de trahir ses amis : mais quand le mérite de Madame* de Monglas *vous auroit tellement aveuglé, que vous ne seriez plus en état de vous en retirer ; je vous excuserois volontiers, sur les nécessités qu'il y a de l'aimer quand on la connoît parfaitement.*

Avec cette lettre il y en avoit encore une pour Madame *de Monglas* : la voici.

LETTRE.

de *la Feuillade*, à Madame *de Monglas*.

JE ne suis pas surpris, Madame ; *d'apprendre que mon Ami vous aime ; je m'étonnerois bien plus qu'un honnête homme qui vous voit, & qui vous parle tous les jours, conservât son cœur auprès de tant de mérite. Il*

me mande qu'il ne veut plus vous voir, de peur de ſuccomber à l'inclination qu'il a pour vous ; & moi je le prie de ne ſe pas retirer, ſur l'aſſûrance que j'ai qu'il aura plus de force qu'il ne penſe, & que quand même il ne pourroit plus réſiſter, vous ne donneriez pas votre cœur, à un traître, après l'avoir refuſé au plus fidele Amant du monde.

Auſſi-tôt que j'eus reçu ces deux lettres, je les allai porter à Madame *de Monglas*. Mais pour ne pas nuire à mon Ami, de qui la Maîtreſſe étoit fort délicate, j'effaçai toute la fin de la lettre qu'il m'écrivoit, depuis l'endroit où il me mandoit que quand le mérite de Madame *de Monglas* m'auroit tellement aveuglé, que je ne ſerois pas en état de me retirer, il m'excuſeroit ſur la néceſſité qu'il y avoit de l'aimer, quand on la connoiſſoit bien. J'eus peur qu'elle ne jugeât comme moi, que cet endroit ne fût fort galant, mais peu tendre. Vous avez raiſon, répondit le

M 5 Comte

Comte *de Guiche*; & non-ſeulement cet endroit, mais les deux lettres me paroiſſent bien écrites, mais indifférentes. La ſuite, repliqua *Buſſy*, ne vous deſabuſera pas.

Vous ſaurez donc, continua-t-il, que Madame *de Monglas* voyant cette rature, me demanda ce que c'étoit : je lui dis que *la Feuillade* me parloit d'une affaire de conſéquence qui me regardoit. Puiſqu'il ſouhaite, me dit-elle, que vous continuïez de me voir, j'y conſens : mais, Monſieur, c'eſt à condition que vous ne parliez jamais des ſentimens que vous avez pour moi. Je le ferai puiſque vous le voulez, lui repliquai-je : ce n'eſt pas que je ne vous en puſſe parler, ſans devoir vous être ſuſpect ; car quoique je vous aime plus que ma vie, ſi pour reconnoître mon amour, vous mépriſiez celui de mon Ami, en ceſſant de vous eſtimer, je ceſſerois de vous aimer auſſi. Ce n'eſt pas aſſurément à cauſe que vous êtes belle, Madame, c'eſt encore parce que

vous n'êtes pas coquette, que je vous aime. Je le crois, Monſieur, me dit-elle : mais puiſque vous ne déſirez, ni ne prétendez rien, ne m'aimez plus ; car qu'eſt-ce qu'un amour ſans déſirs & ſans eſpérance ? Je ne prétens rien, lui dis-je ; mais j'eſpere & je déſire. Et que pourriez-vous déſirer ? reprit-elle. Je ſouhaite, répliquai-je, que *la Feuillade* ne vous aime plus, & que cela vous ſoit indifférent. Et quand cela ſeroit, reprit-elle, croiriez-vous en être plus heureux ? Je ne ſai ſi je le ſerois, Madame, lui dis-je : mais au moins en ſerois-je plus près que je n'en ſuis ; & là-deſſus, je fis ce couplet de *Chanſon*.

Si vous aimer ſeulement,
Eſt un aſſez grand tourment ;
Vous pouvez juger du mal,
Que l'on a quand il faut être
Confident de ſon Rival.

Ce qui me conſoloit un peu, dans la vûe de toutes les peines que me donnoit un amour ſans eſpérances, c'eſt que

M 6 j'étois

J'étois sur le point d'avoir la Charge de Meſtre de Camp Général de la Cavalerie; & que cette Charge m'obligeant d'aller bien-tôt à l'Armée, l'honneur me guériroit d'un amour qui n'étoit pas heureux. Quelques jours avant que de partir, je voulus adoucir le chagrin que me donnoit la violence que je me faiſois à cacher ma paſſion; & pour cet effet, je donnai à Madame *de Sevigny*, une fête ſi belle & ſi extraordinaire, que vous ſerez aſſurément bien aiſe que je vous en faſſe la deſcription.

Premierement, figurez-vous dans le Jardin du Temple, que vous connoiſſez, un bois que deux allées croiſent: à l'endroit où elles ſe rencontrent, il y avoit un aſſez grand rond d'arbre, aux branches deſquels on avoit attaché cent chandeliers de cryſtal; dans un des côtés de ce rond on avoit dreſſé un Théâtre magnifique, dont la décoration méritoit d'être bien éclairée comme elle étoit; & l'éclat de mille bougies que les feuilles des arbres empêchoient de s'échapper

chapper, rendoit une lumiere si vive en cet endroit, que le Soleil ne l'eût pas éclairé davantage: aussi par cette même raison, les environs en étoient si obscurs, que les yeux ne servoient de rien. La nuit étant la plus tranquille du monde, d'abord la Comédie commença, qui fut trouvée fort plaisante: après ce divertissement vinrent quatre violons, qui ayant joüé des ritournelles, joüerent des branles, des courantes, & de petites danses. La Compagnie n'étoit pas si grande, qu'elle étoit bien choisie; les uns dansoient, les autres voyoient danser; & les autres, de qui les affaires étoient plus avancées, se promenoient avec leurs Maîtresses, dans des allées où on se touchoit sans se voir. Cela dura jusques au jour; & comme si le Ciel eût agi de concert avec moi, l'Aurore parut quand les bougies cesserent d'éclairer. Cette fête réüssit si bien, qu'on en manda les particularités par-tout; & à l'heure qu'il est, on en parle avec admiration. Il y en eut qui crurent que

Ma-

Madame *de Sevigny*, en cette rencontre, n'étoit que le prétexte de Madame *de Precy* : mais la vérité fut, que je donnai cette fête à Madame *de Monglas*, sans le lui oser dire ; & je crois qu'elle s'en douta sans m'en rien témoigner. Cependant je badinois avec elle, devant le monde, je lui disois toûjours quelques douceurs en riant ; & je lui fis ce couplet de Sarabande, que vous avez oüi dire assurément.

De tous côtés
On vous désire,
Mais quand vos yeux ôtent les libertés ;
On veut aussi que votre ame soupire.
Sur votre cœur j'ai fait une entreprise ;
Et ma franchise
Ne tient à rien :
Mais j'ai bien peur, adorable Belize,
Que votre cœur ne soit plus dur que le mien.

Vous jugez bien, qu'ayant ces sentimens pour Madame *de Monglas*, mes soins pour Madame *de Precy* étoient médiocres : je vivois pourtant le mieux du monde avec elle ; & mon peu d'empresse-

pressement s'accordoit fort bien avec sa tiédeur. Cependant lorsqu'elle commença à soupçonner que j'aimois Madame *de Monglas*, elle se réchauffa pour moi, & fut fâchée quand elle vit que je ne faisois pas de-même pour elle. J'admirai là-dessus le caprice des Dames ; elles ont du chagrin de perdre un Amant qu'elles ne veulent pas aimer : mais avec tout cela, ce que faisoit Madame *de Precy*, n'étoit pas si surprenant, que ce que faisoit Madame *de l'Isle*. J'avois parlé d'amour à la premiere ; & il n'étoit pas fort étrange qu'elle y prît quelque intérêt : mais pour Madame *de l'Isle*, à qui je n'avois jamais témoigné que de l'amitié, je ne puis assez m'étonner de la maniere dont vous allez entendre qu'elle en usa. Si-tôt qu'elle soupçonna mon amour pour Madame *de Monglas*, il n'y a pas de ruses dont elle ne se servît pour s'en bien éclaircir, elle me disoit quelquefois en riant, que j'en étois amoureux ; tantôt elle m'en disoit du bien ; & parce que je craignois qu'elle

ne

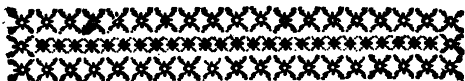
ne voulût par-là découvrir ce que j'avois dans le cœur, j'étois assez réservé sur les loüanges : une autre fois elle en disoit du mal; & moi qui étois bien aise d'apprendre à Madame *de Monglas* qu'elle étoit trompée de s'attendre à l'amitié de Madame *de l'Isle*, ayant trouvé celle-ci en mille autres rencontres, trahissant Madame *de Monglas*, je la laissois dire, & lui donnois une audience fort favorable, pour lui faire croire que j'y prenois plaisir : enfin ne pouvant plus souffrir, un soir, l'emportement qu'elle avoit contre elle, j'en avertis Madame *de Monglas*; ce qui fut cause qu'elles rompirent ensemble, & que dans la suite cette Belle eut toutes les raisons du monde, de croire que j'avois véritablement de l'amour pour elle.



MAXIMES

MAXIMES
D'AMOUR,
AVEC
UNE LETTRE
ECRITE AU DUC
DE SAINT AGNAN,
PAR
LE COMTE DE BUSSY.

MA-



MAXIMES D'AMOUR; QUESTIONS, SENTIMENS ET PRECEPTES.

PREMIERE PARTIE.

De l'amour qui espere.

SAvoir ce que c'est qu'Amour ?

Vous qui vivez comme des bêtes ;
Quand vous soûpirez nuit & jour,
Et ne savez ce que vous faites,
Amans, quand vous faites l'amour ;
Votre ignorance est extrème ;
Mais sachez pour en sortir,
Que l'amour est un désir,
D'être aimé de ce qu'on aime.

De quelle maniere il faut que les Dames se conduisent, pour ne se pas perdre de réputation en aimant.

Beau sexe où tant de grace abonde,
Qui charmez la moitié du monde,
Aimez; mais d'un amour couvert,
Qui ne soit jamais sans mystère,
Ce n'est pas l'amour qui vous perd,
C'est la maniere de le faire.

S'il y a des secrets pour être aimé.

Si vous voulez rendre sensible
L'objet dont vous êtes charmé,
Pourvu que dans le cœur il n'ait rien d'imprimé
La recette en est infaillible :
Aimez, & vous serez aimé.

Si l'on peut espérer à la fin de se faire aimer d'une Coquette ?

Si vous aimez une Coquette,
Qui soit sensible à vos maux,
Qui vous flatte, puis vous maltraite,
Et vous accable de rivaux :
Ne vous rebutez point, quelque sot s'iroit pendre :
Ne vous rebutez pas, vous la verrez changer ;
Attendez l'heure du Berger,
Tout vient à tems qui peut attendre.

Que

Quel est l'effet des larmes en amour?

Pleurez, Amans, aux piés de vos Maîtresses,
Si vous voulez attirer leurs tendresses.
Qui pleure quand il faut des pleurs,
En amour est maître des cœurs.

Sur le même sujet.

Amans qui n'avez point de charmes,
Ni de grace à vous exprimer:
Si vous voulez vous faire aimer,
Apprenez à verser des larmes:
Les sots qui pleurent à propos,
Sont souvent préférés aux diseurs de bons mots.

Si l'on peut discerner le vrai d'avec le faux Amant?

Lorsque l'on veut examiner,
(Sans prendre intérêt dans l'affaire,)
Le faux amant & le sincère,
Il est aisé de deviner.
Il n'en est pas de même,
Belle Iris, quand on aime:
Et voulez-vous savoir comment,
En ce cas-là l'aveuglement,
D'ordinaire est extrême,
Et qu'un trompeur à point nommé,
Persuade quand il soupire?

C'est

C'eſt qu'on déſire d'être aimé,
Et qu'on croit tout ce qu'on déſire.

Si les grands plaiſirs de l'amour ſont dans la tête ou dans les ſens ?

Je ne borne pas aux plaiſirs
La paſſion la plus honnête,
Mais en amour les grands plaiſirs
Sont dans la tête.

Quelles ſont les véritables marques d'une grande paſſion ?

Vous demandez chaque jour
Quelles ſont d'un grand amour
Les preuves indubitables ;
Les ſoins, les empreſſemens,
Sont les marques véritables
Des véritables amans.

S'il ſe faut voir long-tems pour s'aimer ?

C'eſt dans les premiers jours qu'on ſe ſent enflammer,
Quand on attend plus tard, il n'en va pas de même ;
Si l'on voit quelque tems les gens ſans les aimer,
Rarement on les aime.

Sur

Sur le même sujet.

Vous nous dites d'un ton de Maître,
Que pour aimer il faut connoître ;
Voulez-vous savoir justement,
Ce qu'enseigne l'expérience ;
L'amour vient de l'aveuglement,
L'amitié de la connoissance.

Si l'on a toûjours l'idée présente de son Amant ou de sa Maîtresse en leur absence?

Lorsque l'on aime extrèmement,
Et qu'on languit dans une absence,
Iris, on songe incessamment
A la cause de sa souffrance :
Mais si par fois on s'en dispense,
(Si l'on peut citer des dictons,)
On en revient bien-tôt à ses moutons.

Lequel est le plus difficile, de passer de l'amitié à l'amour, ou de retourner de l'amour à l'amitié ?

Je tiens qu'il est fort difficile,
Quand on a tendrement soûpiré plus d'un jour,
De faire à l'amitié retour :
Mais on n'en voit pas un de mille,
D'une longue amitié passer jusqu'à l'amour.

Quelle différence il y a de l'amour des hommes à celui des femmes.

L'amour de la Maîtresse a de la violence;
Je le sai par expérience,
Je le pourrois justifier.
Iris, s'il a de la constance,
Je ne dis pas ce que je pense;
Mais vous ne me sauriez nier,
Que l'Amant n'aime le dernier.

S'il est vrai que l'amour rend les gens fols.

Vous qui prônez incessamment,
Qu'on est fou quand on est amant,
Apprenez en une parole,
Ce que l'amour est en effet:
Il est fou dans une ame folle,
Et sage dans un cœur bien fait.

Sur le même sujet.

Je suis contre ce sentiment,
Qu'on est fou, quand on est amant;
On peut fort bien lorsque l'on aime,
Avoir encore de la raison;
Mais alors qu'en tout lieu & qu'en toute saison
La prudence est extrème,
L'amour n'est pas de même.

Si

Si une grande amitié est compatible avec un grand amour, pour deux personnes différentes ?

Lorsque l'amour nous remplit bien,
Hors cela nous ne sentons rien :
Quand on a pour Tirsis une extrème tendresse ;
On n'aime Philis qu'à demi :
Enfin sur ce chapitre, on ôte à sa Maîtresse,
Tout ce qu'on donne à son ami.

Si l'on peut apprendre à aimer par régles, comme on apprend les autres choses ?

Quand à m'aimer je vous convie,
Vous m'en demandez des leçons ;
Il n'y faut pas tant de façons,
Ayez-en seulement envie,
L'amour saura bien vous former ;
Aimez, & vous saurez aimer.

En quel endroit on aime mieux, à la Ville ou à la Campagne ?

D'ordinaire à la Cour les cœurs sont tourmentés
De l'amour & de la fortune :
A la Ville souvent on voit trop de béautés,
Pour être fort constant pour une.
Mais rien ne fait diversion,
Aux Champs à notre passion.

Pourquoi l'on voit si souvent des femmes de mérite aimer de malhonnêtes gens ; & d'honnêtes gens aimer des femmes sans mérite ?

Lorsque l'on commence d'aimer,
On cache le désagréable,
On montre ce qu'on a d'aimable ;
On veut plaire, on veut enflammer ;
La plus aigre est douce & traitable.
Mais après que l'un l'autre on a pû se charmer,
On ne se contraint plus, pas même aux bienséances :
Ensuite chacun se déplaît :
Mais de peur, en rompant, de perdre ses avances,
On en demeure où l'on en est.

Quelle est la plus aimable Maîtresse, de la prude ou de la coquette ?

Sylvandre dans l'incertitude,
Quelle il aimeroit mieux, la coquette ou la prude,
Et ne pouvant enfin se résoudre à choisir,
Me demanda quelle victoire
Seroit plus selon mon désir.
Voulez-vous, lui dis-je, me croire ?
La prude donne plus de gloire,
La coquette plus de plaisir..

S'il faut prendre au pié de la lettre tout ce que disent les Amans ?

L'hyperbole plaît aux Amans,

Tout

Tout est siecle pour eux, ou bien tout est momens;
Et jamais au milieu leur calcul ne demeure:
Ils vont tout dans l'extrémité;
Ils disent que leur bien ne dure qu'un quart d'heure;
Et leur mal une éternité.

Si un grand amour peut compatir avec une grande gayeté?

Tirsis, quand tu viens voir Caliste,
Tu lui parois toûjours content:
Cependant il est très constant,
Que qui dit amoureux, dit triste.
Prends donc un air plus sérieux,
Fais voir ton amour en tes yeux;
Car tant que l'on voit quelqu'un rire,
On ne pense pas qu'il désire.

Sur le même sujet.

Je ne veux pas, Iris, que sans cesse on soûpire:
Mais lorsqu'un grand amour a bien surpris un cœur,
Quoiqu'on soit plus content, on aime moins à rire;
Et le véritable air est celui de langueur.

Quels sont les tempéramens les plus propres à l'amour?

Tous les tempéramens sont propres à l'amour,
Mais véritablement les uns plus que les autres.
Amans pleins de langueur, ne changez pas les vôtres,

Avec les gens de feu, vous perdrez au retour.
De ceux-ci la châleur a plus de violence:
Mais d'ordinaire ils ont moins de persévérance;
Et quand ils aimeroient aussi fidélement,
Toûjours font-ils l'amour moins agréablement.
Je leur conseillerois en changeant leur nature,
De prendre, afin de plaire, en de certains momens;
De la langueur au moins le ton & la figure:
Car en se contraignant dans les commencemens,
Enfin ils pourroient fort bien prendre,
Et l'air & la maniere tendre.

S'il est vrai qu'un Amant ne soit jamais content?

Lorsque l'on commence d'aimer,
Pour l'objet aimé l'on soûpire;
Si-tôt qu'on a pû l'enflammer,
La crainte de le perdre est un cruel martyre:
De sorte qu'il est vrai de dire,
Qu'on n'est jamais content quand on est amoureux;
Mais que qui n'aime pas est encor moins heureux.

Si le désir de plaire n'est pas une suite du dessein d'aimer?

Vous voulez qu'on vous trouve belle:
Cependant vous êtes cruelle,
Et vous nous assûrez qu'on ne peut vous charmer.
Je ne vous crois pas trop sincere;

Car enfin lorſque l'on veut plaire,
C'eſt ſigne que l'on veut aimer.

Lequel eſt le plus ſûr à une Dame pour ſe faire fort aimer, d'être façile ou difficile à ſe rendre?

Si vous voulez nos cœurs juſqu'à l'éternité,
Et ne trouver jamais la fin de nos tendreſſes,
Faites-vous bien valoir par la difficulté;
Car ce qui fait durer nos feux pour nos Maîtreſſes,
(Outre leur complaiſance, & leur fidélité,)
C'eſt la peine & le tems qu'elles nous ont coûté.

Ce qu'on doit croire du dépit d'un Amant.

Lorſqu'à nos vœux la belle Iris contraire,
Se rit des maux que l'on ſouffre en l'aimant,
On fait deſſein au fort de ſa colere,
De la quitter, & l'on en fait ſerment:
Mais des ſermens que le dépit fait faire,
Contre un objet qu'on aime chérement,
Autant en emporte le vent.

Si le plus de mérite eſt préférable au plus d'amour?

Vous ſouhaitez que je vous die,
Qui je choiſirois pour Amant,
D'un homme d'un petit génie,

Qui m'aimeroit infiniment,
Ou d'un homme à mérite rare,
Qui m'aimeroit par maniere d'acquit ?
Puisqu'il faut que je me déclare,
Je baiserois la main au bel esprit.
En voici la raison, Carite,
Raison plus claire que le jour,
Il est bon en amour d'avoir bien du mérite,
Mais nécessairement il y faut de l'amour.

Si l'on peut aimer sans espérance ?

Lorsque vous trouvez un Amant,
Qui vous dit que sous votre empire,
Son cœur incessamment soûpire,
Sans espoir de soulagement :
Sous une modeste apparence,
Il vous veut surprendre en effet :
Car pour aimer sans espérance,
Personne ne l'a jamais fait.

Comment une femme doit en user lorsqu'un homme qu'elle ne veut pas aimer lui écrit ?

Quand quelque galant vous écrit,
Dont vous méprisez la conquête,
Vous croyez être fort honnête,
De lui mander que ce qu'il dit
Ne fait que vous rompre la tête.
Apprenez que c'est une erreur,

Et

Et qu'en de telles conjonctures,
Iris, c'est faire une faveur,
Que de répondre des injures.

S'il convient à un homme d'être un peu bisarre avant que d'être aimé?

Je tiens qu'on a peu de raison
D'être tyran étant Patron;
Le bon succès en est fort rare:
Mais il faut qu'on soit insensé,
Pour vouloir faire le bisarre,
Avant qu'on soit récompensé.

Si c'est une nécessité qu'il faille aimer une fois en sa vie?

Il faut avoir un jour,
Belle Iris, de l'amour,
Ou, comme un bien fort désirable,
Ou, comme un mal inévitable.

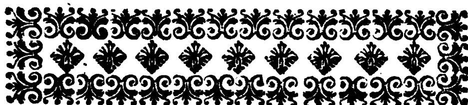
Si l'on peut avoir une forte passion pour deux personnes en même-tems?

Tout ce que nous a voulu dire
L'Auteur de la Philis de Scire,
N'est rien qu'un jeu de son esprit:
Car je tiens qu'il est impossible
D'être pour deux objets en même-tems sensible;
Qui partage l'amour, aussi-tôt le détruit.

Quel eſt l'équipage néceſſaire à un Amant?

Vous, qui ſous l'amoureux empire,
Voulez vous donner tout entier,
Ayez ſous la main plume & cire,
De bonne encre, & de bon papier:
Car un Amant dont l'écritoire
N'eſt pas toûjours en bon état,
C'eſt un homme cherchant la gloire,
Qui va ſans armes au combat.





MAXIMES D'AMOUR. QUESTIONS, SENTIMENS ET PRECEPTES.

PREMIERE PARTIE.

De l'Amour qui joüit.

SAvoir quelle est la force de la sympathie?

Iris, quand du destin la volonté suprème,
A fait de notre amour l'infaillible complot,
Si-tôt que l'on se voit, le cœur dit que l'on s'aime:
Et l'on le croit au premier mot.

Ce qui témoigne le plus d'amour, de l'extrème jalousie ou l'extrème confiance?

Quoi ! ferez-vous toûjours contente !
Ne vous plaindrez-vous point de moi ?
Ah ! votre flâme, Iris, n'eſt pas fort violente ;
Car un grand amour nous tourmente,
Et ſouvent ſans raiſon nous donne de l'effroi.
Enfin l'extrème confiance,
Tient beaucoup de l'indifférence.

Sur le même ſujet.

Je craindrois fort une Maîtreſſe,
Dont la fauſſe délicateſſe,
Et le cœur trop rempli d'amour,
Me tourmenteroient nuit & jour.
C'eſt un grand bourreau de la vie,
Que l'excès de la jalouſie ;
Mais je tiens qu'on feroit encore plus tourmenté
De l'extrème tranquillité.

Comment il faut que les honnêtes gens ſoient jaloux, & quand il faut qu'ils rompent ?

Je veux qu'à ſa Maîtreſſe un Amant ſe confie,
Et que pour toute jalouſie,
Il ſoit quelquefois alarmé
De n'être pas aſſez aimé.
Mais ſi la Dame eſt inquiette,
Que l'Amant la trouve coquette,
Cela ſans en pouvoir douter ;
Je le condamne à la quitter.

Si

Si c'est un grand mal à un Amant, que le mari de sa Maîtresse soit un peu jaloux ?

Bien loin de me mettre en courroux
Contre votre mari jaloux,
Je l'aime, Iris, plus que ma vie.
C'est l'Intendant de mes plaisirs.
Il donne par sa jalousie
De la chaleur à mes désirs.

Sur le même sujet.

Quand pour rompre nôtre commerce,
Votre esprit jaloux nous traverse,
Tirsis, vous réveillez nos soins,
Qui s'endormoient dans le ménage.
Si nous nous voyons un peu moins,
Nous nous aimons bien davantage.

Sur le même sujet.

Ce que j'ai de plaisir avecque ma Sylvie,
Je le dois à la jalousie
D'un mari, qui par-là rechauffe mon amour.
Le pouvoir que j'avois de la voir chaque jour,
Me rendoit Langés auprès d'elle ;
Mais si-tôt qu'il m'eût dit de ne plus voir la belle,
Je la vis en secret, & je devins Saucour.

S'il faut donner des jalousies ?

C'est un méchant moyen, Sylvie,

Que d'employer la jaloufie,
Pour retenir le cœur de fon amant.
Aimez - le bien, point d'autre ftratagême :
Car pour donner du plaifir en aimant,
Il faut qu'un cœur fe garde de lui-même.

Quelle eft la raifon entre autres, pourquoi les paffions finiffent ; & le bon moyen de s'aimer toûjours ?

Je tiens que la poffeffion
Fréquente, commode, & tranquille,
Eft la mort à la Cour, aux Champs & dans la Ville
De la plus grande paffion.
Amans donc, qui mourez d'envie,
De vous aimer toûjours ; un peu de jaloufie,
D'abfence & de difficultés,
Vous feront paffer entêtés,
Tout le refte de votre vie.

Sur quoi il faut rompre avec fa Maîtreffe ?

On pardonne l'étourderie,
On peut même oublier mainte coquetterie,
(Quoique ce foit d'amour les vrais péchés mortels :)
Mais l'infidélité jamais on ne l'oublie,
Et comme on eft ami jufqu'aux Autels,
On eft amant jufqu'à la perfidie.

Ce qu'on doit faire quand on s'apperçoit que l'on eft moins aimé ?

Vous dites qu'il fe faut attendre
D'être moins aimé chaque jour ;

Et

Et que pour voir affoiblir un amour,
On n'en doit point être moins tendre :
Pour moi, je tiens que c'eſt abus,
Et conſeille alors l'inconſtance,
Ne trouvant point de différence
Entre aimer moins, ou n'aimer plus.

S'il ne ſe faut rien pardonner en amour ?

On feroit fort brutal de ne pardonner rien
Aux perſonnes qu'on aime bien.
Au contraire il eſt vraiſſemblable,
Qu'après avoir été coupable,
On ſera déſormais de faillir moins capable.
Mais, Iris, quand on voit qu'on retombe toûjours,
On doit compter alors ſur de foibles amours,
Et ſur de telles conjectures,
On peut prendre d'autres meſures.

Pour quelles raiſons ; & de quelle maniere on ceſſe d'aimer ?

Je veux dire comment l'on peut quitter un jour,
Afin que les ſots n'en abuſent :
L'infidélité rompt l'amour,
Et les petites fautes l'uſent.

De quelle maniere il faut qu'une Maîtreſſe rompe avec ſon Amant qui l'aime encore ?

Si vous voulez rompre vos chaînes,
D'accord avecque votre Amant,

Vous

Vous le pouvez fort aisément,
Sons donner ni souffrir de peines.
Mais si vous avez projetté
De faire une infidélité,
Ou de quitter par lassitude,
Un Amant encore entêté,
Iris, il y faut de l'étude.
Faites naître quelque embarras,
Changez-vous, de peur d'un fracas,
En diseuse de patenôtres:
Mais ne faites point de faux pas;
Et sur-tout qu'il ne pense pas
Que vous l'abandonnez pour d'autres.

De quelle maniere on en doit user sur les présens qu'on s'est fait après qu'on a rompu avec aigreur?

Lorsque le commerce amoureux,
Finit enfin avec rudesse;
Si l'Amant du tems de ses feux,
A fait des dons à sa Maîtresse,
Il ne doit rien redemander,
Ni la Maîtresse rien garder.

Comment on en doit user avec une Maîtresse décriée, quoique sage au fond?

Je ne dis pas, Iris, qu'un Amant délicat
Rompe avec sa Maîtresse, & même avec éclat,

Lorſque pour un Rival l'infidele ſoupire,
Cela s'en va ſans dire :
Mais ſi tout le monde en médit,
Encor que ſon Amant connoiſſe
L'injuſtice, au fond, de ce bruit,
Qui ne vient que de l'air dont elle ſe conduit ;
Il faut que ſa délicateſſe,
Le force à quitter ſa Maîtreſſe.

Si une Dame doit demander ſes lettres après qu'on a rompu avec elle ?

Demander vos poulets quand vous avez rompu,
N'eſt pas d'une perſonne habile,
Cette demande eſt inutile :
Car on n'a jamais tout rendu.
Il vaut bien mieux, Iris, obliger au ſilence,
Par une entiere confiance.

Si l'on peut avec raiſon refuſer d'écrire à un Amant à qui on a accordé les dernieres faveurs ?

Quand une Dame en ſe donnant ſoi-même,
Par une défiance extrème,
Refuſe à ſon Amant des lettres de ſa main ;
Elle fait voir, tant elle eſt bête,
Qu'elle s'apprête
A le quitter du jour au lendemain ;
Et mérite, en ſuivant cette fauſſe maxime,

De

De rencontrer un Amant qui la prime,
Et qui découvrant son secret,
Se fasse prendre sur le fait.

De quelle conséquence sont les lettres en amour ?

Amans, aimez, qui n'avez d'autre envie
Que de passer en aimant votre vie,
Ecrivez & matin & soir :
Ecrivez quand vous allez voir :
Et quoique vous alliez dire : *Ah ! que je vous aime !*
Ecrivez-le, & donnez votre lettre vous-même.
Ecrivez la nuit & le jour.
Les lettres font vivre l'amour.

Si une Dame doit demander à son Amant qu'il brule ses lettres, ou qu'il les lui renvoye ?

A votre Amant ne demandez jamais,
Qu'il vous renvoye ou brûle vos poulets :
On doit estimer quand on aime,
Et l'on a tort de s'engager,
Quand la défiance est extrème,
Ou seulement qu'on peut songer,
Iris, qu'un Amant peut changer.

Comment un Amant doit en user sur les lettres qu'il reçoit de sa Maîtresse ?

Gardez, Amans pleins de tendresse,
Les lettres de votre Maîtresse :

Non

Non pour en abuser un jour,
Mais comme gages de l'amour;
Et là-dessus prenez bien garde,
Que la belle ne vous regarde
Comme un impérieux vainqueur,
Qui, dans une injuste contrainte,
La voudroit tenir par la crainte,
Plûtôt que par son propre cœur:
Et pour lui mieux lever toutes les défiances,
Laissez entre ses mains dans vos moindres absences,
Ses faveurs, ses lettres d'amour,
Le tout jusqu'à votre retour.

Si la Maîtresse doit garder les lettres de son Amant, ou les brûler?

Vous que l'amour rend si sensible,
Iris, conservez chérement,
(A moins qu'il vous soit impossible,)
Tous les poulets de votre Amant.
Quoi! bons Dieux, brûler une lettre,
De l'objet qui tient notre foi:
Je la coûdrois plûtôt sur moi,
Si je ne savois où la mettre.

Si une Dame doit écrire des lettres emportées à son Amant, quand il lui en demande?

Iris, on ne refuse rien
A l'Amant que l'on aime bien;

Au

Au contraire on lui donne avecque complaisance,
Les choses où d'abord on avoit répugnance.
Que si depuis le tems qu'on a pû s'engager,
On a connu qu'il est indiscret ou leger,
On a de le quitter une plus juste cause,
Bien que ce soit un grand malheur,
Que de refuser quelque chose,
A qui l'on a donné son cœur.

S'il est vrai, comme quelques-uns disent, que l'amour s'use dans un cœur sans qu'on en sache la raison?

Quand un Amant vous dit que l'amour malgré soi
S'est usé dans son cœur, & qu'il ne sait pourquoi,
Il vous dit une menterie.
Mais la raison qu'a cet Amant,
De finir sa galanterie,
Vaut si peu, qu'il n'a pas assez d'effronterie
Pour vous la dire librement.
Il craindroit de vous faire une trop grande offense,
S'il vous disoit que l'inconstance
Vient de sa propre volonté;
Si bien qu'il croit vous moins déplaire;
En vous parlant de cette affaire,
Comme d'une nécessité.
Mais cependant la vérité,
Iris, est que comme en soi-même.
On sait toûjours pourquoi l'on aime,
Pour peu qu'on l'ait examiné,

Aussi

Auffi jamais on ne fe quitte,
Sans raiſon ou grande ou petite.

Si dans un grand ſujet de plaintes, un Amant peut s'emporter avec excès en parlant à ſa Maîtreſſe?

Lorſqu'une Maîtreſſe coquette,
Vous forcera de vous aigrir,
Il ne faut pas vous retenir,
Mais dedans quelque état que le dépit vous mette,
Fuyez les termes infolens.
Qu'avec reſpect votre colere éclatte.
Je ne défends pas qu'on la batte;
Car c'eſt à faire aux payſans,
Et je parle aux honnêtes gens.

De quelle maniere il ſe faut conduire avec la perſonne qu'on aime, quand on lui a donné ſujet de ſe plaindre?

Lorſque l'on a fâché la perſonne qu'on aime:
Il faut avec un ſoin extrème,
Tâcher de ſe racommoder,
Si la choſe peut ſuccéder;
Il faut redoubler de careſſes,
D'empreſſemens & de tendreſſes;
Et conſidérer un Amant
Comme un pauvre convaleſcent,
De qui la ſanté délicate
Mérite bien que l'on le flatte.

De

De quelle maniere il faut que les Amans aimés en usent avec leurs Maîtresses qui n'ont pas assez de résolution pour chasser leurs rivaux ?

Auprès de la belle Climene,
Dont vous aurez gagné le cœur,
Si quelque rival vous fait peine,
Pour vous en délivrer employez la douceur;
Priez-la de vous en défaire :
Tirsis, c'est-là qu'il faut pleurer.
Ou plûtôt que de lui déplaire,
Offrez-lui de vous retirer.
Je suis fort trompé si la belle,
Pour n'aimer que vous seul ne chasse l'autre Amant:
Mais quand cette beauté voudroit être infidele,
Vous travailleriez vainement
A la garder en dépit d'elle.

Pourquoi les Amans se plaignent toûjours ?

Ce qui fait que dans nos amours
Nous nous plaignons quasi toûjours,
C'est ma faute, Iris, ou la vôtre :
Examinons un peu nos feux,
Et nous verrons que l'un des deux,
A toûjours plus d'amour que l'autre.

Pourquoi on aime mieux après les reconciliations ?

Après les racommodemens,
On voit croître toûjours la flamme des Amans ;
Et se surpasser elle-même ;
Nous l'avons cent fois éprouvé :
C'est qu'on avoit perdu quelque tems ce qu'on aime ;
Et qu'on est trop heureux de l'avoir retrouvé.

Si quand on se racommode en amour, on doit garder quelque chose sur le cœur ?

Au moment qu'on se racommode
Sur quelque différend d'amour,
Iris, il est vrai, c'est la mode,
D'oublier tout jusqu'à ce jour :
Et je la trouve assez commode.
Mais lorsque de faillir on a recommencé,
On rappelle tout le passé.

Comment les choses se passent d'ordinaire dans les brouilleries ?

Vous prétendez être offensé,
Et voulez qu'on vous satisfasse :
Tirsis, c'est à vous mal pensé,
Il faut plûtôt demander grace.
J'ai vû du moins jusqu'à ce jour,
Qu'en pareil cas on la demande,

Et je sai que c'est en amour,
Que les battus payent l'amende.

Si les Amans qui se plaignent avec emportement, n'aiment plus?

Pauvres Amans qui criez nuit & jour,
Et qui vous plaignez d'une ingrate,
Je ne crois pas votre cœur sans amour,
Quoique votre fureur éclate.
On voit toûjours l'amour dans le dépit.
Et jamais dans l'indifférence:
Et lorsque l'on fait tant de bruit,
On aime encor plus qu'on ne pense.

Si la régularité de l'amour contraint les Amans?

Iris, la régularité,
Que donne une amoureuse flamme,
Ne détruit point la liberté.
Par exemple, quand une Dame
Donne un rendez-vous quelque jour,
Elle y va pleine de tendresse,
Non pas pour tenir sa promesse,
Mais pour contenter son amour.

S'il est bon à une Maîtresse d'obliger son Amant à faire servir un autre de prétexte?

Quand pour cacher ses amourettes,
La Dame ordonne à son Amant,

De

De conter ailleurs des fleurettes ;
Elle raisonne faussement :
Car si celle à qui l'on s'adresse,
Egale en beauté la Maîtresse,
Celle-ci beaucoup risquera.
Si la Maîtresse est la plus belle,
Jamais personne ne croira,
Que son Amant soit infidele.

A quoi principalement une Dame peut connoître si son Amant est toûjours amoureux ?

Lorsqu'un amant aimé vous deviendra suspect,
Que pour quelques raisons vous douterez qu'il aime,
Examinez s'il a toûjours un grand respect,
Et croyez en ce cas que sa flamme est extrème.

A quoi l'on peut connoître si l'on est aimé ?

Si pendant une longue absence,
L'objet qui cause tous vos feux,
Ne perd jamais une occurrence
De vous reconfirmer ses vœux ;
S'il est aise de vous revoir,
(Mais de cette aise naturelle,
Qu'on ne peut montrer sans l'avoir,)
Assûrez-vous qu'il est fidele.

Ce qui prouve bien qu'un Amant aimé, aime ?

Lorsqu'un Amant près de sa Dame,

Qu

Qui brûle aussi des mêmes feux.
Lui parle toûjours de sa flamme,
Il faut qu'il soit fort amoureux.

Lequel de l'Amant ou de la Maîtresse se donne de plus grandes marques d'amour ?

Quand blessés des mêmes coups,
Nos ardeurs sont mutuelles ;
Les Dames font plus pour nous,
Que nous ne faisons pour elles.
Nous ne pouvons pour ces belles,
Rien faire équivalant un de leurs billets doux.

S'il suffit entre les Amans de se faire les plaisirs qu'ils se sont promis ?

A son Amant aimé donner ce qu'il demande,
La faveur n'est pas grande,
Mais, Iris, pour lui faire un extrème plaisir,
Il le faut prévenir :
Car enfin je soutiens devant toute la terre,
Qu'on se fait peu valoir,
En amour ainsi qu'à la guerre,
Quand on ne fait pas son devoir.

Si quand on aime quelqu'un, on peut dire tout de bon à un autre : Que ne puis-je être à deux sans me rendre infidele, ou que ne suis-je à moi pour me donner à vous ?

Ou l'on se moque d'une belle,

A qui l'on tient ce propos doux,
Que ne puis-je être à deux, sans me rendre infidele,
Ou que ne suis-je à moi, pour me donner à vous?
Ou, si l'on parle sans feintise,
On veut reprendre sa franchise,
Et faire quelque méchant tour:
Car enfin si-tôt qu'on souhaite
De partager ou quitter son amour,
Je tiens l'affaire déja faite.

Laquelle on devroit le mieux aimer d'une Maîtresse médiocrement tendre, mais égale, ou d'une inégale, qui auroit quelquefois plus de tendresse?

J'aimerois mieux un peu moins de caresses,
Avec beaucoup d'égalité,
Que d'être un jour accablé de tendresses,
Et l'autre de sévérité.

Pourquoi de deux Amans qui s'aiment bien, il y en a toûjours un qui aime plus que l'autre?

Vous demandez d'où vient qu'il est comme impossible,
Qu'on se puisse jamais aimer également:
C'est que l'un plus que l'autre à l'amour est sensible,
Et cela, belle Iris, vient du tempérament.

S'il pourroit y avoir une galanterie qui durât toûjours?

Vous demandez, belle Sylvie,

Si l'on ne peut s'aimer tout le tems de sa vie.
Quoiqu'il soit rarement d'éternelles amours ;
Si deux esprits bien faits faisoient galanterie,
Ils s'aimeroient toûjours,

Si une Dame peut être gaye en l'absence de son Amant ?

Il est ridicule de voir
Un chagrin public en l'absence,
Ne parler que de désespoir :
Mais aussi, belle Iris, je pense
Qu'il est contre l'honnêteté,
De pencher à la gayeté.

Si l'absence fait vivre ou mourir l'amo ur

On parle fort diversement
Des effets que produit l'absence :
L'un dit qu'elle est contraire à la persévérance ,
Et l'autre, qu'elle fait aimer plus longuement.
Pour moi, voici ce que j'en pense.
L'absence est à l'amour, ce qu'est au feu le vent,
Il éteint le petit, il allume le grand.

Ce que fait l'absence en amour ?

La longue absence en amour ne vaut rien,
Mais si l'on veut que son feu s'éternise,
Il faut se voir & quitter par reprise.
Un peu d'absence fait grand bien.

Sur

Sur la même queſtion.

Lorſqu'un Amant au bout de quelque tems,
Revoit l'objet qui rend ſes vœux contens,
Je vous apprends, Iris, (ne vous déplaiſe)
Qu'il n'a pas dans le cœur de plus fortes amours;
Mais qu'il eſt mille fois plus aiſe,
Que s'il le voyoit tous les jours.

Sur la même queſtion.

En amour, comme en mariage,
Iris, quand on s'eſt rapproché,
Après quelque petit voyage,
Le cœur n'en eſt pas plus touché,
Mais les ſens le ſont davantage.

Comme il en faut uſer dans les abſences, quand il arrive quelque ſujet de ſe plaindre les uns des autres?

S'il arrive dans vos abſences
Des ſujets d'éclairciſſement:
Amans, faites vos diligences
Pour vous éclaircir promptement.
Mais ſi vous n'oſez pas librement vous écrire,
Juſqu'à votre retour, il faut là tout laiſſer,
Plûtôt que de ne pas tout dire,
Et par-là vous embarraſſer.

Si les Amans se doivent laisser aller à leur douleur, quand ils se disent adieu, ou s'ils ne se le doivent point dire, pour s'épargner des chagrins?

L'amour ne perd rien de ses droits,
On lui doit aux Adieux, des soupirs & des larmes,
Et quand deux Amans quelquefois
Se sont en se quittant déguisé leurs alarmes,
Il tire, en redoublant leurs mortels déplaisirs,
Un tribut plus amer de pleurs & de soupirs.

Si l'Amant n'est pas obligé comme la Maîtresse, de lui garder son corps, aussi bien que son cœur?

Je sai fort bien que la débauche,
Tantôt à droit, tantôt à gauche,
Deshonore infailliblement
La Maîtresse plus que l'amant.
Cependant je tiens pour maxime,
Qu'à tous deux en amour, c'est un aussi grand crime,
Et que le commerce des sens,
Où l'on n'a point d'engagement,
N'est pas moins contre la tendresse
De l'Amant que de la Maîtresse.

Sur le même sujet.

Vous vous trompez fort lourdement,
Quand vous prônez comme Evangile,

Qu'à

Qu'à vous ſeul, trop injuſte Amant,
Il eſt permis d'être fragile.
Philis auroit raiſon de vous répondre ainſi :
Et moi, je ſuis fragile auſſi.

Si c'eſt par la faute d'une Dame qu'un Amant s'opiniâtre à l'aimer, ou s'il dépend d'elle de s'en défaire?

La Dame, Iris, la moins légére,
Ne ſauroit jamais ſi bien faire,
Que lorſqu'il plaît à quelque Amant,
On ne lui parle tendrement.
Mais quand cet Amant perſévere,
Elle y donne conſentement.

Si l'on ſe peut donner des leçons en amour?

Encor que l'amour ſeul apprenne à bien aimer,
Il n'eſt pourtant pas mal que les Amans s'inſtruiſent;
Ils feront donc fort bien, ſi par fois ils ſe diſent
Ce qu'ils croiront utile à ſe bien enflammer.

Si dans les éclairciſſemens d'amour il faut entrer en quelque détail?

Quand après quelque fâcherie,
On vient à l'éclairciſſement,
Il faut parler profondément
Du ſujet de la brouillerie:

Car d'en parler en général,
Cela ne guérit point le mal.

Combien la ſincérité eſt néceſſaire en amour.

De la ſincérité j'entends qu'on faſſe vœu,
En honnête galanterie.
J'excuſe volontiers, & bien plûtôt j'oublie
Un crime dont on fait l'aveu,
Qu'une bagatelle qu'on nie.

Si on peut bien aimer & n'être pas ſincere?

Une honnête Maîtreſſe, & qui tâche de plaire,
Eſt ſur toutes choſes ſincere;
Elle craint plus lorſqu'elle ment,
D'être elle-même ſa partie,
Que de déplaire à ſon Amant,
S'il la trouvoit en menterie.

Sur la même queſtion.

Une honnête Maîtreſſe aime la vérité,
Et prend toûjours plaiſir à la ſincérité.
Mais ſi pour s'excuſer auprès de ce qu'elle aime,
Elle parle une fois moins véritablement;
Elle craint plus en ce moment,
Ce qu'elle ſe dit à ſoi-même,
Que ce que lui dit ſon Amant.

Si une Maîtresse peut avoir quelque raison de cacher à son Amant qu'on lui a parlé, ou écrit d'amour?

C'est m'offenser, Iris, que de ne pas me dire,
Lorsque pour vous quelqu'un soûpire;
Si c'est une faute en amour,
De n'être pas toûjours sincere,
Avec des gens pour qui l'on doit aimer le jour,
Encor que le secret ne leur importe guere,
Vous jugez bien quel crime c'est,
De ne m'en dire pas un, où j'ai tant d'intérêt.

Lequel est le plus opposé à l'amour, de la haine ou de l'indifférence?

Haïr après avoir aimé, donne espérance
Que l'on pourra d'aimer recommencer un jour.
Je trouve bien plus de distance
De l'amour à l'indifférence,
Que de la haine à l'amour.

S'il y a des fautes en amour qu'on puisse traiter de bagatelles?

Tout ce qui détruit la constance,
Tout ce qui peut l'amour nourrir,
Tout ce qui le peut amoindrir,
Tout ce qui le peut agrandir,
Tout est d'extrème conséquence.

En un mot, pour le faire court,
Rien n'eſt bagatelle en amour.

Si l'on ſe doit tutoyer en amour, ou non?

Au commencement d'une affaire,
On n'a jamais manqué de ſe traiter de *vous*,
Puis après il dépend de nous,
De le faire toûjours, ou faire le contraire.
L'un & l'autre eſt indifférent.
Je n'en voudrois aucun preſcrire, ni défendre,
Le *vous* me paroît plus galant,
Mais je trouve le, *toi*, plus tendre.

S'il y a des rencontres où un Amant doive haſarder ſa réputation pour ſa Maîtreſſe?

Si quelque fantaſque Maîtreſſe,
Par caprice ou par vanité,
Vous vouloit obliger de faire une baſſeſſe,
Qui choquât votre honneur & votre probité;
Donnez-vous garde de la croire;
Rompez plûtôt, il en eſt tems;
Et ſachez que l'amour ne va qu'après la gloire
Dans le cœur des honnêtes gens.
Si pourtant l'aimable Sylvie
Avoit beſoin de votre vie,
Pour la tirer d'un mal, ou lui faire un grand bien,
Alors ne ménagez plus rien.

S'il

S'il y a des rencontres où une Dame doive hasarder sa réputation pour son Amant ?

S'il falloit hasarder sa réputation,
Pour ôter quelque impression,
Qui d'un Amant jaloux, pourroit troubler la tête ;
Il seroit mal d'avoir un moment hésité,
Et ce seroit alors qu'il seroit fort honnête,
De n'avoir point d'honnêteté.

Si l'on peut vouloir mourir pour sauver la personne que l'on aime ?

Iris, lorsque vous n'aimez pas,
Ne croyez point à ces paroles,
Pour vous je courrois au trepas ;
Ma foi, ce sont des hyperboles.
Mais lorsque votre cœur ressent les mêmes coups ;
Je comprends bien par moi que l'on mourroit pour vous.

Ce qu'on préfereroit, ou la mort, ou l'infidélité de son Amant ?

Vous demandez avec instance,
Ce que je choisirois plûtôt en mon Amant,
De la mort ou de l'inconstance.
Croyez-vous qu'en cela je balance un moment ?
J'aimerois mieux mourir, Sylvie,
Que s'il avoit perdu le jour :.

Mais je l'aimerois mieux sans vie,
Que sans amour.

S'il faut que les Amans cherchent à se voir le plus qu'ils peuvent & le plus commodément?

Vous qui ne croyez pas, imbécilles Amans,
Voir jamais assez vos Maîtresses,
Vous pourriez bien par vos empressemens,
Trouver la fin de vos tendresses:
Laissez donc des difficultés,
Ne levez point tous les obstacles,
Autrement sans de grands miracles,
Vous serez bien-tôt dégoûtés.

Si les Amans qui se voyent commodément en particulier, doivent encore chercher à se voir souvent en public?

Il faut voir souvent sa Maîtresse,
Loin des témoins, hors de la presse,
Mais en public fort rarement,
Et voici mon raisonnement.
Si sa flamme a trop de lumiere,
Le mari la voit, ou la mere;
Et ce malheur peut être grand.
Si son air est indifférent,
L'Amant peut croire qu'en la Belle,
L'indifférence est naturelle.

S'il

S'il faut épouser sa Maîtresse publiquement, clandestinement, ou ne la point épouser du tout?

Qui veut épouser sa Maîtresse,
Veut la pouvoir haïr un jour;
Le péché fait vivre l'amour,
Et l'hymen mourir la tendresse:
Mais si l'on craint fort le péché,
Il faut que l'hymen soit caché.

S'il est possible que les Amans qui se marient, s'aiment encore long-tems après?

L'amour n'est fait que de mystére,
De respects, de difficultés;
L'hymen est plein d'autorités,
Peut tout, & ne daigne rien taire;
Assembler l'hymen & l'amour,
C'est mêler la nuit & le jour.

Sur la même question.

Croyez-moi, belle Iris, je m'y connois un peu,
L'amour dans l'hymen perd son feu;
Et quand vous m'alléguez, que Céladon soupire,
Et fait encor le serviteur,
C'est par honte de s'en dédire:
Il n'aime plus que par honneur.

Sur la même queſtion.

Votre extrème ardeur ſans ceſſe,
De vous épouſer me preſſe;
Ne blâmez point mon refus,
Iris, en voici la cauſe :
Epouſer & n'aimer plus,
En amour c'eſt même choſe.

Sur la même queſtion.

Si vous avez bien envie
D'aimer toûjours Emilie,
Laiſſez-là le Sacrement;
Vouloir épouſer la belle,
C'eſt vouloir rompre avec elle
Un peu plus honnêtement,
Que par votre changement.

Si la mauvaiſe fortune ou la perte de la beauté, peuvent rendre excuſable le changement des Amans?

Lorſque deux vrais Amans ſe ſont trouvés aimables,
Rien de leur paſſion ne les peut affranchir.
Devenir laids, Iris, devenir miſérables,
Tout cela ne fait que blanchir.

Comment une Maîtresse en doit user, quand son Amant est malheureux, & que leur amour a fait du bruit?

Quand votre amour, Iris, a fait un peu de bruit,
Et que votre galant tombe en quelque disgrace,
Un désespoir seroit de fort mauvaise grace,
Il seroit mal à vous de pleurer jour & nuit:
Mais, Iris, votre indifférence
Choqueroit plus la bienséance.

Ce que les malheurs peuvent faire sur l'esprit d'un Amant fort amoureux & fort aimé?

Tant qu'un Amant fort amoureux
Est sûr du cœur de sa Maîtresse,
La fortune la plus traîtresse,
Ne le peut rendre malheureux.
Sa prison ne sauroit ébranler sa constance,
Il la sent aussi peu que s'il étoit brutal,
Et même son exil ne lui paroît un mal,
Que parce qu'il est une absence.

Si l'on peut avoir toûjours de l'amour pour une Dame, sans en recevoir les dernieres faveurs?

Belle Iris, lorsque je vous presse
De m'accorder les grands plaisirs,
Vous me dîtes qu'aux désirs

Je

Je devrois borner ma tendresse,
Que mille gens n'aiment pas autrement.
Chacun, Iris, aime comme il l'entend:
Mais quant à moi, j'ai moins de continence:
Et quand l'amour dure sans joüissance,
Je crois que c'est la faute de l'Amant.

Si l'amour peut durer, lorsqu'il n'y a point de joüissance, ou lorsque la brutalité est extrème?

Chacun aime à sa guise,
Adorable Belise.
L'un veut aimer, mais chastement;
L'autre sans s'attacher veut de l'emportement;
Tous ces gens-là prennent l'amour à gauche,
Et lui donnent un méchant tour:
On se lasse à la fin d'espérer nuit & jour,
On se lasse encore plus de la seule débauche:
Mais il nous faut mêler la débauche à l'amour.

Si l'amour se détruit par la joüissance?

Je comprends fort bien qu'un Amant,
Qui trouve des défauts après la joüissance,
Se guérit assez promptement.
Mais quand un corps bien fait, quand de la complaisance
Se trouve avec un cœur rempli de passion,
En ce cas la reconnoissance

Se

Se joint à l'inclination,
Et l'on tire de la constance,
D'une longue possession.

Lequel est le plus honnête à une Dame, de se retenir ou de se laisser aller à la passion?

Quand vous aimez passablement,
On vous accuse de folie;
Quand vous aimez infiniment,
Iris, on en parle autrement:
Le seul excès vous justifie.

Sur la même question.

Pour être une Maîtresse aimable,
Il faut que votre flamme augmente nuit & jour,
Et l'excès ailleurs condamnable,
Est la mesure raisonnable,
Que l'on doit donner à l'amour.

Sur la même question.

Vous me dites que votre feu
Est assez grand, belle Climene:
Vous ignorez donc, inhumaine,
Qu'en amour assez est trop peu.
Cependant la chose est certaine:
Et si sur ce chapitre on croit les mieux sensés,
Quand on n'aime pas trop, on n'aime pas assez.

S'il faut dire tout ce qu'on ſait à la perſonne qu'on aime, ou avoir quelque choſe de réſervé pour elle ?

Une Maîtreſſe à ſon Amant,
(Encor que quelques-uns en parlent autrement,)
Doit de tous ſes ſecrets un entier ſacrifice :
Et lorſqu'un de ſes amis ſait
Qu'elle a découvert ſon ſecret,
Il faut qu'il ſe faſſe juſtice.
Quand on ſe donne, il doit juger,
Qu'on n'a plus rien à ménager.

L'uſage qu'une femme doit faire de la pudeur & de l'emportement ?

Il faut qu'une Maîtreſſe honnête
Ait, pour être ſelon mon cœur,
De l'emportement tête à tête,
Par-tout ailleurs de la pudeur :
Que les apparences ſoient belles,
Car on ne juge que par elles.

De quelle maniere il faut que les Amans qui s'aiment, ſe parlent entr'eux ?

Amans, quand vous vous parlerez,
Dans tout ce que vous direz,
Jamais un ſeul mot de rudeſſe.
Dans la voix même point d'aigreur :

Car l'amour naît par la tendresse,
Et s'entretient par la douceur.

Ce qu'il faut faire pour empêcher sa passion de finir?

Si vous voulez, Iris, que votre affaire dure,
Ne vous relâchez point dans sa prospérité.
Et pour amuser la nature,
Qui se plaît à la nouveauté,
Recommencez vos soins, jusques aux bagatelles:
En amour, c'est la vérité,
Les recommencemens valent choses nouvelles.

D'où vient que les amours ne durent pas long-tems?

Ce qui fait que les Amans
N'aiment jamais fort long-tems,
C'est que les premiers jours qu'une affaire commence,
On a de la complaisance,
De la tendresse & du soin;
Et qu'ensuite on s'en dispense
Dans la longue joüissance
Où l'on en a plus besoin.

De quelle maniere il faut que les Dames qui ont un Amant en usent avec les gens qui leur ont témoigné de l'amour, & qu'elles ne veulent pas aimer?

Iris, les honnêtes Maîtresses
Traitent d'un plus grand sérieux

Ceux

Ceux qui leur ont offert des vœux,
Que ceux qui n'ont point eu pour elles de tendresses,
Car des civilités pour les indifférens,
Sont des faveurs pour les amans.

Si l'amour change les tempéramens?

Je ne crois pas qu'un Amant
Change son tempérament:
Pour se rendre tout semblable
A ce qu'il trouve d'aimable.
L'amour du matin au soir
Ne va pas du blanc au noir;
Mais si l'humeur sérieuse
Ne prend l'autre extrèmité,
Du moins cette impérieuse
A moins de sévérité.

Si lorsqu'on est éperduement amoureux, on trouve quelque chose de plus beau que sa Maîtresse?

Il est vrai, je vous le confesse,
Vous l'emportez sur ma Maîtresse;
Vous avez de plus beaux cheveux,
Rien n'est comparable à vos yeux.
Mais quoiqu'enfin vous soyez bien plus belle,
Vous ne me plaisez pas tant qu'elle.

S'il est bon d'avoir un confident en amour?

Un confident, Tirsis, n'est pas fort nécessaire;

Si

Si l'on s'en peut passer, on ne fait pas trop mal.
Mais si vous en prenez, qu'il vous soit inégal;
Car autrement pour l'ordinaire,
Un confident devient rival.

Laquelle est la plus grande de la premiere ou de la seconde passion?

Le premier amour est extrème,
Mais les feux ne sont pas constans;
Et la seconde fois qu'on aime,
On aime moins, mais plus long-tems.

Si l'on peut être en repos, quand on doute de l'état auquel on est avec la personne qu'on aime?

L'incertitude est le plus grand des maux:
Quand vous aurez sur votre affaire
Un éclaircissement à faire,
Jusqu'à ce qu'il soit fait, n'ayez point de repos.

Si l'on ne voit pas bien, quand on commence d'aimer, que l'amour ne durera pas toûjours?

Encor qu'il soit fort peu d'éternelles amours,
Il n'est point d'honnête Maîtresse,
Qui croye, en s'embarquant, voir finir sa tendresse;
On se flatte, & l'on croit qu'on aimera toûjours.

Au-

Auquel on se doit prendre de son rival ou de sa Maîtresse, de l'infidélité de celle-ci?

Quand un rival nous presse
Et nous fait trop de mal,
C'est contre une Maîtresse
Qu'il faut être brutal,
Et non contre un rival.

Si l'on peut aimer long-tems une Maîtresse coquette?

Je veux au cœur de ma Maîtresse
La derniere délicatesse;
Je suis sur ce sujet de l'avis de César;
Et ce n'est pas assez, Iris, à mon égard,
Qu'elle soit au fond innocente,
Je veux que du soupçon elle soit même exempte.

De quelle maniere il faut que les Amans aimés se conduisent avec les Maris de leurs Maîtresses?

Il se voit des Maris qu'on peut apprivoiser;
Il en est d'autres peu dociles;
Vous, Amans, qui serez habiles,
Verrez comme il en faut user.
Mais enfin de quelque maniere
Que les pauvres cocus soient faits,

Ou d'humeur douce, ou d'humeur fiere,
Avec eux en public ne vous couplez jamais.

Si une femme peut être bonne fortune deux fois en sa vie?

Prude, insensible à l'amoureuse ardeur,
Grace à ton extrème froideur :
Cesse de nous vanter ta vertu non commune ;
Je n'estime pas moins l'autre tempérament,
Pourvû qu'il aime honnêtement.
On est toûjours bonne fortune,
Quand on aime bien son Amant.

Si quand on s'aime, la Maîtresse peut prétendre que son Amant fasse des choses pour elle qu'elle ne feroit pas pour lui?

Tant que sans être aimés, nous ne sommes qu'Amans,
C'est à nous seuls, Iris, à souffrir les tourmens ;
Mais après que notre Maîtresse
A pris pour nous de la tendresse,
Tous les soins doivent être égaux :
De même que les biens, on partage les maux.

S'il est vrai que l'amour frappe un cœur comme un coup de foudre, qu'on ne peut éviter?

Pour excuser votre foiblesse,
Vous dites que l'amour vous blesse,

Que

Que tous ses coups sont imprévûs :
Climene, c'est un pur abus.
Je crois qu'une aimable présence,
Peut, nous trouvant sans résistance,
Insensiblement nous charmer :
Mais je tiens pour chose certaine,
Que nous n'aimons jamais, Climene,
Que nous ne voulions bien aimer.

Si l'on peut aimer sans estimer ?

Quand on méprise ce qu'on aime,
La passion est dans les sens,
Et sa châleur fût-elle extrème,
On ne sauroit aimer long-tems.

De quelle maniere les Amans en doivent user ensemble sur l'intérêt ?

Celle qui me vendra la derniere faveur,
N'aura jamais mon cœur ;
Mais après avoir eu des faveurs de Carite,
Par la force de mon mérite,
Si cette belle avoit besoin,
Ou de mon bien, ou de ma vie,
Je n'aurois pas de plus grand soin,
Que de contenter son envie.
Les Amans sur les biens sont comme les Chartreux,
Tout doit être commun entre eux.

Si

Si la délicatesse des Amans & des Maitresses sur leur conduite doit être égale ?

Vous devez à votre conduite
Des soins qui me sont superflus :
Quand on dit que j'aime Carite,
Iris, je vous contente en ne la voyant plus.
Mais lorsque le bruit court que vous aimez Orante,
Vous me montrez en vain que vous ête'innocente.
Si le public n'en voit autant,
Je ne puis pas être content.

Sur le même sujet.

Apprenez de moi, s'il vous plaît,
De nos devoirs la différence ;
Je ne puis vous blesser, Iris, que par l'effet :
Vous pouvez m'offenser par la seule apparence.

Si les Dames peuvent être excusables de faire les avances ?

Je mépriserois une Dame,
De qui le cœur rempli de flamme,
Paroîtroit le premier charmé.
L'avance en vous est condamnable,
Et si quelque raison la peut rendre excusable,
C'est quand vos cœurs, Iris, n'ont jamais rien aimé.

S'il

S'il est vrai que l'amour égale les conditions ?

L'amour égale sous sa loi,
La Bergere avecque le Roi,
Si-tôt qu'il en fait sa Maîtresse ;
Si-tôt qu'elle a pû l'engager,
La Bergere devient Princesse,
Ou le Prince devient Berger.

Qui a le plus de plaisir dans une affaire réglée, ou celui qui aime le plus, ou celui qui aime le moins ?

Lorsque deux cœurs unis brûlent des mêmes feux,
Vous croyez peut-être, Silvie,
Que des deux le moins amoureux
Goûte en paix la plus douce vie.
Ce n'est pas là mon sentiment,
Et Je crois plûtôt que l'Amant,
Dont l'ame d'amour toute pleine,
A de plus violens désirs ;
Ressent quelquefois plus de peine,
Mais bien souvent plus de plaisirs.

Si le plus amoureux est toûjours le plus content ?

Belle Iris, le plus amoureux
N'est pas toûjours le plus heureux ;

La moindre négligence bleſſe
Son extrème délicateſſe:
Quoi qu'on faſſe pour lui de bien,
Quoiqu'à lui plaire on ſe diſpoſe,
Si l'on manque à la moindre choſe,
Il ne compte cela pour rien.
Cependant quand il voit qu'aſſûrément on l'aime,
Son plaiſir eſt extrème,
Et pour avoir, Iris, beaucoup moins de tourment,
Il ne voudroit jamais aimer moins tendrement.

S'il faut tenir ſa Maîtreſſe par d'autres choſes que par elle-même?

Je ne comprends pas qu'un Amant,
Par une jalouſie extrème,
Veuille empêcher celle qu'il aime,
De voir le monde librement.
Je tiens que c'eſt une foibleſſe,
Et je croirois que ma Maîtreſſe
Me garderoit alors ſa foi
Par la néceſſité de ne voir rien que moi.

Si une Dame qui fait fort valoir les faveurs qu'elle fait à ſon Amant, lui perſuade qu'elle l'aime beaucoup?

Afin d'augmenter ſa chaleur,
Vous faites valoir la faveur,
Que vous donnez à Théagene:

Mais d'un autre côté, c'eſt trahir votre feu :
Car en lui témoignant, Climene,
Que vous la donnez avec peine,
Vous montrez que vous aimez peu.

Quel eſt le plus sûr moyen de s'aimer longtems & agréablement ?

Pour qu'une affaire dure, & toûjours dans les ris,
Il faut que la Maîtreſſe, Iris,
Avec ces gens qui vont prônant par-tout leurs flammes,
Ait un peu de ruſticité ;
Et qu'auſſi le galant avec toutes les Dames ;
N'ait que de la civilité.

Si l'on peut avoir deux grandes paſſions en ſa vie ?

Je demeure d'accord, adorable Sylvie ;
Que l'on rencontre rarement,
Quelqu'un aimant deux fois fortement en ſa vie,
Parce qu'on voit malaiſément
Quelqu'un aimer bien tendrement :
Mais à ceux de qui le cœur tendre,
Ne ſauroit vivre ſans amour,
Il eſt aiſé de ſe reprendre,
Et plus fort que le premier jour.

Ce

Ce que fait sur le cœur d'un Amant aimé, que sa Maîtresse soit accablée des caresses de son Mari.

Que jour & nuit votre Epoux
Fasse l'amant auprès de vous ;
Cela n'est point à la mode.
Pour moi, j'en souffre nuit & jour :
Car enfin, Iris, son amour,
Ou vous plaît, ou vous incommode.

Comment un Mari doit faire pour se faire aimer d'une jolie femme qu'il a épousée, sans l'avoir connue auparavant ?

Damon, tu te plains que ta femme
Ne répond pas à ta flamme ;
Te mocques-tu des gens d'espérer ces douceurs ?
Elle commence à te connoître,
Sous le titre de son Maître :
Ce n'est pas sous ce nom que l'on gagne les cœurs.
Prends l'air d'Amant, sers-toi de cette amorce,
Cela te fera des appas ;
On peut prendre le corps par force,
Mais le cœur ne s'insulte pas.

S'il suffit à un Amant d'avoir souvent donné des marques de son amour à la personne qu'il aime, sans se soucier de recommencer tous les jours ?

Belle Iris, lorsque je vous presse

De me donner à tout moment
Des marques de votre tendresse,
Vous me répondez brusquement,
N'êtes-vous pas encor content
De tout ce que j'ai pû vous dire,
De ce que j'ai pû vous écrire,
A tous les quarts-d'heures du jour,
Sur le sujet de mon amour ?
Non, belle Iris, je parle avec franchise;
Le passé chez l'amour ne se compte pour rien;
Il veut qu'à toute heure on lui dise
Ce qu'il savoit déja fort bien.

Si les Amans doivent être en alarme de voir leurs Maîtresses extrèmement caressées par leurs Maris.

L'autre jour près de Climene,
Je voyois son Mari sans cesse sur ses bras;
Cette belle vit ma peine,
Et me dit ceci tout bas :
Remets le calme en ton ame;
Et sache que l'empressement
D'un mari que hait sa femme,
Fait plus aimer son Amant.

Lequel il vaudroit mieux pour une fille qui se marieroit sans amour, que son mari en eût beaucoup pour elle ou point du tout ?

Dieu veuille vous garder, la Belle,

D'un

D'un grand amour de votre Epoux :
Il feroit mal qu'il vous fût infidele ;
Mais il feroit plus mal qu'il fût jaloux de vous,
Et l'amour le rendroit jaloux.

Si un Mari fort laid a raifon de fouhaiter que fa femme le regarde?

Tu te plains inceffamment
De ne point attirer les regards d'Enemonde,
Laiffe-la, pauvre innocent,
Plûtôt que toi, regarder tout le monde.
Qu'elle envifage fon devoir,
Par-là tu te pourras fauver du cocuage;
Mais fi c'eft toi qu'elle envifage,
Cela n'eft pas en fon pouvoir.

Ce qui eft préférable en une belle Maîtreffe, ou le cœur, ou le corps.

Un brutal pour ton cœur ne feroit nuls efforts,
Il aimeroit mieux la perfonne:
Mais pour moi je n'aime ton corps
Qu'autant que ton cœur me le donne.

Si une femme peut aimer fon Mari, quoiqu'il vive bien avec elle, quand elle aime fon Amant?

Philis difoit un jour à l'aimable Climene,
N'aimez-vous pas bien votre époux?

Il eſt complaiſant, il eſt doux.
Non, dit-elle. Et d'où vient, dit Philis, votre haine ?
Vous avez un ſi bon cœur,
Tant de juſtice & de douceur,
Vous avez tant de pente à la reconnoiſſance.
Il eſt vrai, dit Climene, il ſeroit mon ami
S'il n'étoit pas mon Mari :
Mais je n'ai rien pour lui que de la complaiſance,
Avecque lui je vis honnêtement,
Je ne l'aime qu'en apparence,
Et dans le fond du cœur je le hais fortement,
Comme un rival de mon Amant.

Ce que fait la préſence & l'abſence de ce qu'on aime ?

Abſent d'Iris, mon chagrin eſt extrème,
La voir eſt mon plus grand bien :
Il n'eſt rien tel que d'être avecque ce qu'on aime,
Tout le reſte n'eſt rien.



TRA-



TRADUCTION DE PLUSIEURS EPIGRAMMES CHOISIES DE MARTIAL.

DAMON veut épouser Climene,
Pour en venir à bout, il fait tout ce qu'il peut.
Elle en vaut peut-être la peine ?
Elle a de la beauté ? Non, c'est chose certaine
Qu'elle est laide, riche & mal saine ;
Mais c'est pour cela qu'il la veut.



Arria présentant à Petus son mari
Le poignard de son sang encore tout rougi,
Lui dit : C'est la vérité pure,
Je n'ai pas senti ma blessure :
Mais crois-moi, (car je te le jure,)

Le coup qui te fera mourir,
C'eſt celui que je vais ſentir.



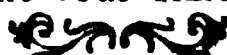
Le paſſé nous eſt échappé.
Le préſent eſt à nous, & c'eſt la ſeule choſe
Dont un honnête homme diſpoſe.
Puiſque l'un n'eſt donc plus, que l'autre eſt incer-
tain,
Vivons dès aujourd'hui, ſans attendre à demain.



Des Epigrammes que voici,
L'une eſt médiocre, l'autre eſt bonne;
Beaucoup ne valent rien : mais qu'on ne s'en étonne;
Tous les Livres ſont faits ainſi.



Je ne vous aime point, Hylas,
Je n'en ſaurois dire la cauſe :
Je ſai ſeulement une choſe;
C'eſt que je ne vous aime pas.



Aminte en ſon particulier,
Ne pleure point la perte de ſon Pere;
En public on l'entend crier,
Aminte ſe déſeſpere.
Qui cherche avec trop de ſoin
De paroître inconſolable.
De douleur eſt incapable.
La douleur eſt véritable
De qui pleure ſans témoin.



Vous êtes d'une étrange humeur ;
Le secret ne vous sauroit plaire,
Iris, vous aimez l'adultere
Encor moins que le spectateur.
Prenez plaisir au mystere,
Il passe celui des sens :
Faites l'amour, j'y consens ;
Mais cachez-vous pour le faire.



Les vers que tu nous dis, Oronte, sont les miens ;
Mais quand tu les dis mal, ils deviennent les tiens.



Vous voudriez savoir, Belise,
Quelle humeur auroit plus d'appas
Pour me priver de ma franchise.
Je veux une Philis entre le haut & bas,
Qui ne fasse point trop valoir la marchandise ;
Mais aussi qui ne tombe pas
Au premier mot que l'on lui dise.



Vous avez bien de la beauté,
Vous êtes à la fleur de l'âge :
Mais vous gâtez cet avantage
Par l'excès de la vanité.
Tant que vous vous croirez des beautés le modele ;
Vous ne serez jeune ni belle.



P 5 Tan-

Tandis qu'en pleine liberté
Vous avez laiſſé votre femme,
Elle a gardé la chaſteté,
Sans jamais bruler d'autre flamme.
Vous la faites garder ſoupçonnant l'avenir:
Mais en le voulant prevenir,
Tirſis, vous cauſez l'adultere.
Ah! que d'eſprit vous êtes plein?
Il vous coûte bien cher à faire
De votre femme une putain.



Sais-tu bien pourquoi j'aime mieux
Te donner un Louis que de t'en prêter deux?
C'eſt, mon Cher, qu'en une parole
J'aime mieux perdre une piſtole.



En Damon tout eſt myſtere,
De tout il fait des ſecrets.
Il dit tout bas, que le Soleil éclaire;
Que le tems eſt chaud, qu'il eſt frais.
Cette manie eſt ſans pareille,
Il en fait ſon unique emploi,
Il trouve tant de goût à parler à l'oreille,
Qu'il feroit à l'oreille un éloge du Roi.



Pendant que le bruit eſt fort grand,
Nevole veut plaider ſa cauſe.
On fait ſilence maintenant;



Le

Nevole, dites quelque chose.
Le Peintre en peignant ta Venus,
N'étoit pas en trop bonne verve,
Peut-être sommes-nous déçûs,
Il a voulu flatter Minerve.



Tu dis que ta maison est nette;
Que tu ne dois pas un denier,
Il est vrai : n'a point de dette,
Qui n'a pas de quoi payer.



Je voulus hier emprunter
De Polemon quinze pistoles:
Il employa mille paroles
A me vouloir persuader
De prendre un autre train de vie:
Que si d'être Avocat il me prenoit envie,
Je n'aurois jamais mon pareil.
Ta bonté, lui dis-je, est trop grande,
Donne-moi ce que je demande;
Je ne demande pas conseil.



Qu'avez-vous donc fait à Versailles,
Me disoit Cloris l'autre jour?
Car enfin quatre mois de Cour
Ne vous ont pas valu la maille.
Hé mon Dieu! lui dis-je, Cloris,
J'ai plus gagné que l'on ne pense.
On ne peut estimer le prix

De quatre mois de votre abſence.



Vous voulez que je vous révere,
Tirſis, je voulois vous aimer;
Hé bien, il faudra pour vous plaire,
A vos deſirs me conformer.
Mais ſachez, ſi je vous révere,
Que je ne vous aimerai guere.



Tu ne me rencontres jamais
Sans demander ce que je fais.
Je juge à ce diſcours que tu fais d'ordinaire,
Que tu n'as autre choſe à faire.



Tu travailles & veux paroître ſurprenant
En diſant des choſes nouvelles,
C'eſt être bien impertinent,
Que de peiner aux bagatelles.



Je ne compte pour rien tous les plaiſirs paſſés;
En avoir à toute heure eſt toute mon envie.
Perſonne ne ſe preſſe aſſez
De paſſer doucement la vie.
Si mes vœux étoient exaucés,
J'aurois une ſanté tranquille,
Un valet à tout faire, & ſur rien difficile,
Bonne chere, mais ſans excès,
Une femme pas trop habile,

La nuit sans insomnie, & le jour sans procès.



Dieux! que vous êtes importun
Par vos vers que vous voulez lire!
Vous en accablez un chacun;
Oronte, on n'y peut plus suffire.
Voulez-vous savoir combien
Vous êtes insupportable?
Etant un homme de bien,
D'un bon cœur, juste, équitable,
On vous fuit comme le diable.



De crainte des méchans succès,
Tirsis commence tout, & n'acheve jamais.
Je crains qu'en commençant l'œuvre du mariage,
Il n'acheve pas son ouvrage.



Couper le nez à son rival,
N'est pas aller à la source du mal.



Quand je te conterai ma peine,
Point de pitié, belle Climene.
Sois rigoureuse, j'y consens:
Mais ne le sois pas trop long-tems.



Je cherche à Paris une femme,
(Et je la cherche vainement,)

Qui

Qui ſoit inſenſible à la flamme
D'un aimable & diſcret amant.



Comme s'il étoit défendu,
Ou que l'action fût infame,
On ne trouve pas une Dame
Qui rebute un homme aſſidu.
Il n'eſt donc point d'honnête femme en ville,
Dites-vous ? Il en eſt dix mille.
Que fait donc la femme de bien ?
En deux vers je vais vous l'apprendre ;
Elle ne donne jamais rien ;
Mais elle ſe laiſſe tout prendre.



Damon, ce n'eſt pas d'aujourd'hui
Qu'aux vivans la gloire on refuſe.
Du vivant de Virgile on mépriſoit ſa muſe ;
Et du tems de Ménandre on ſe moquoit de lui.
Mes vers pourtant, ſi vous m'en voulez croire,
De vous faire eſtimer ne vous empreſſez pas,
Je quitte ma part de la gloire,
Qui ne vient qu'après le trépas.



Un larron vous dérobera,
Le feu conſumera vos maiſons, vos richeſſes,
Un débiteur vous plaidera,
Vous ſerez filouté par toutes vos Maîtreſſes.
Vous perdrez ſûrement ce que vous aurez mis

Ou chez la blonde ou chez la brune.
Ce que l'on donne à ses amis,
Ne dépend plus de la fortune;
Vous n'aurez à vous d'assûré
Que ce que vous aurez donné.



Damon nous disoit aujourd'hui,
Qu'il ne soupoit jamais chez lui.
Il disoit vrai, car en sa vie
Il n'a soupé si l'on ne le convie.



Seraphine, il faut que tu sache
Les caprices de mon esprit.
Quand on me cherche je me cache,
Et je cherche quand on me fuit.



Une Maîtresse, cher Adraste,
Qui tient à son Amant tout ce qu'elle a promis;
Est bien plus honnête & plus chaste
Que la femme des sept maris.



Ne vous attachez point aux choses trop aimables;
Les regrets de leur perte, en sont bien plus cuisants;
Et les choses estimables
Ne durent pas long-tems.



Sur tes obligeantes paroles
Je t'ai demandé cent pistoles,

Dont

Dont je te veux montrer l'emploi.
Depuis dix jours tu te tourmente,
Tu t'enquiers, je languis moi-même dans l'attente;
Au nom de Dieu, refuse-moi.



Telle est la loi du sort, nul excès n'est durable:
S'il passe le commun, il passe promptement.
Ainsi pour éviter des chagrins en aimant,
Il faudroit n'aimer rien d'extrèmement aimable.



Donne-moi des baisers pressés.
Tu demandes si c'est assez,
Que le nombre à mille se monte,
Helas! tu ne sens pas mon feu.
Qui peut en demander par compte,
Philis, en desire peu.



Rien ne vous égaloit pendant vos jeunes ans.
Des femmes d'aujourd'hui, Philis est la plus belle;
Bon Dieu! Qu'est-ce que fait le tems?
J'ai soupiré pour vous, je soupire pour elle.



Tout le monde estime mes vers;
On les apprend, on les récite,
Persuadé de leur mérite.
Le seul Tirsis, dont l'esprit de travers
Honore tout ce qu'il critique,
Est enragé quand on les lit,

S'é-

S'étonne, pâlit & rougit.
Tirsis à sa façon fait mon panégyrique.



Tu t'affliges toûjours, & rien ne te console:
Cependant ta fortune est en fort bon état.
N'as-tu pas peur que cette folle
Ne te traite comme un ingrat?



Sais-tu pourquoi je te refuse
Les ouvrages de ma Muse?
C'est que tu me rendrois les tiens,
Si je te donnois les miens.



Luc aime les enfans, Paul aime les Barbons.
Quel mal vous font, Tirsis, leurs inclinations?
Licidas mange tout avecque sa du Tange:
Laissez-le tout manger, pourvû qu'il ne vous mange.
Damon passe les nuits en chansons, en repas:
Que vous importe-t-il, si vous ne veillez pas?
Vous ne vous occupez qu'aux affaires des autres,
Et vous ne songez point aux vôtres,
D'un sol vous n'auriez pas crédit;
Vous devez jusqu'à votre habit.
La conduite de votre femme
Est épouvantable, est infame:
Votre fille a plus d'un Amant;
C'est cela qui devroit vous donner du tourment.
J'aurois encor cent choses à vous dire,
Qui vous touchent extrèmement:
Mais ce qui vous touche, beau sire,

En

Ne me regarde nullement.



En premier lieu, je vous prie
De me prêter de l'argent ;
Sinon, Tirsis, je vous supplie
De me refuser promptement.



Sur cela mon desir est tout contraire au vôtre ;
Pour moi, j'aime fort le prêteur,
Je ne hais point le refuseur :
Mais vous n'êtes ni l'un ni l'autre.



Vous n'avez jamais achevé :
Jamais lenteur ne fut comme la vôtre ;
Après avoir fait le poil d'un côté,
Il faut toûjours recommencer de l'autre.



Par vos acquêts que pouvez-vous prétendre ?
De vos Louis vous trouverez le bout.
Lycidas, vous achetez tout ;
Vous pourriez bien enfin tout vendre.



Vous avez de l'esprit, vous avez la peau douce ;
Je voudrois vous toucher toûjours, & vous oüir.
Mais lorsque je vous vois, tout mon desir s'émousse,
Et je ne veux plus rien que fuir.



Dans

Dans la longue abſence d'Atys,
Rien ne ſe fait dans ſes affaires,
Tout va toûjours de mal en pis;
Et, (ce qui ne ſe comprend guere,)
Sa femme accouche cependant.
En veux-tu ſavoir le myſtere?
C'eſt qu'Atys eſt ſans Intendant,
Et non ſa femme ſans Amant.



L'eſprit nous ſert fort dans la vie,
Sans cela nous n'y faiſons rien:
Cependant cet eſprit nous attire l'envie
Plus que les honneurs ni le bien.



Quand j'ai battu mon Cuiſinier
Pour un déteſtable dîner,
Tu dis que pour rien je m'échappe.
Si le ſujet t'en paroît trop léger,
Pour quel ſujet veux-tu que je le frappe?



Tu n'eſtimes les gens que des ſiecles paſſés.
Pardonne mon aveu ſincere & légitime:
Je ne t'eſtime pas aſſez,
Pour vouloir par ma mort mériter ton eſtime.



Philis, on ne vous voit jamais
Sans quelque laide ou vieille Demoiſelle,
Ce n'eſt pas mal ſavoir vos intérêts;

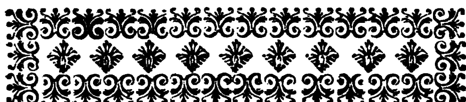
Par

Par-là vous êtes jeune & belle.



Je suis l'incomparable à dire des fornettes
Que vous n'admirez pas, mais que vous aimez bien;
Que de plus grands esprits se servent de trompettes;
Pour moi faiseur de chansonnettes,
Pour moi plaisant diseur de rien,
Je ne me sers que de musettes.





LETTRE
DU COMTE DE BUSSY AU DUC DE S. AIGNAN.

MONSIEUR,

Les témoignages que les gens de bien doivent à la vérité, à leurs amis, & à leur réputation, m'obligent aujourd'hui, Monſieur, de vous éclaircir de ma conduite & du ſujet de ma diſgrace. Ne vous attendez pas à une juſtification, je ſuis trop ſincere pour m'excuſer quand j'ai tort : c'eſt tout ce que je pourrai gagner ſur la douleur que j'ai de ma faute, & le dépit contre moi-même, de ne me pas faire devant vous plus coupable que je ſuis.

Pour

Pour entrer donc en matiere, je vous dirai, Monſieur, qu'il y a cinq ans, que ne ſachant à quoi me divertir à la Campagne où j'étois, je juſtifiai bien le proverbe, que l'oiſiveté eſt mere de tout vice : car je me mis à écrire une Hiſtoire, ou plûtôt un Roman ſatyrique, véritablement ſans deſſein d'en faire aucun mauvais uſage contre les intéreſſés, mais ſeulement pour m'occuper alors, & tout au plus pour le montrer à quelques-uns de mes bons amis, leur en donner du plaiſir, & m'attirer de leur part quelque loüange de bien écrire.

Cependant avec l'innocence de mes intentions, je ne laiſſe pas de couper la gorge à des gens qui ne m'avoient jamais fait de mal, ainſi que vous allez voir par la ſuite.

Comme les véritables évenemens ne ſont jamais aſſez extraordinaires pour divertir beaucoup, j'eus recours à l'invention que je crus qui plairoit davantage, & ſans avoir le moindre ſcrupule de l'offenſe que je faiſois aux inté-

téreſſés, parce que je ne faiſois cela quaſi que pour moi, j'écrivis mille choſes que je n'avois jamais oüi dire. Je fis des gens heureux qui n'étoient pas ſeulement écoutés, & d'autres mêmes qui n'avoient jamais ſongé à l'être. Et parce qu'il eût été ridicule de choiſir deux femmes ſans naiſſance & ſans mérite pour les principales Héroïnes de mon Roman, j'en pris deux, auxquelles nulles bonnes qualités ne manquoient, & qui même en avoient tant, que l'envie pouvoit aider à rendre croyable tout le mal que j'en pouvois inventer.

Etant de retour à Paris, je lus cette Hiſtoire à cinq de mes amies, l'une deſquelles m'ayant preſſé de la lui laiſſer pour deux fois vingt-quatre heures, je ne m'en pûs jamais défendre. Il eſt vrai que quelques jours après l'on me dit qu'on l'avoit vûe dans le monde: j'en fus au déſeſpoir, & je ſuis aſſûré que celle à qui je l'avois prêtée & qui l'avoit fait copier, l'avoit fait par une ſim-

ſimple curioſité ſans intention de me nuire : mais elle avoit eu pour quelqu'autre la même fragilité que j'avois eue pour elle. Je l'allai trouver auſſi-tôt, & je lui en fis mes plaintes. Au lieu de m'avoüer ingénûment ſon imprudence, & de concerter avec moi des moyens d'y remédier, elle me nia effrontément qu'elle eût jamais tiré copie de cette Hiſtoire, me ſoûtenant qu'elle n'étoit pas publique, & que ſi elle l'étoit, il falloit que je l'euſſe prêtée à d'autres qu'à elle. L'aſſûrance avec laquelle elle me parla, & le deſir que j'ai d'ordinaire que mes amis n'ayent jamais tort avec moi, ôterent mes ſoupçons. Cependant je ne ſai comme elle fit : mais enfin le bruit de cette Hiſtoire ceſſa pour quelque tems, après lequel une de ſes amies s'étant brouillée avec elle, me montra une copie de ce manuſcrit qu'elle avoit fait ſur la ſienne. Ce fut alors que le dépit d'avoir été ſi ſouvent trompé par une de mes amies, qui me faiſoit outrager deux femmes de qualité par ſa trahiſon,

ſon, me fit emporter contr'elle. Et comme on ne fait jamais aſſez de juſtice pour ſouffrir ſans vengeance le reſſentiment des gens qu'on a offenſés, elle ajouta ou retrancha dans cette Hiſtoire ce qu'il lui plaiſoit pour m'attirer la haine de la plûpart de ceux dont je parlois : & cela eſt ſi vrai, que les premieres copies qui furent vûes, n'étoient pas falſifiées ; mais ſi-tôt que les autres parurent, comme chacun court à la Satyre la plus forte, on trouva les véritables fades ; & l'on les ſupprima comme fauſſes.

Je ne prétends pas m'excuſer par-là ; car quoi qu'effectivement je n'aye dit que du bien des gens que cette honnête amie a maltraités, je ſuis pourtant cauſe du mal qu'elle en a dit. Non contente d'avoir empoiſonné cette Hiſtoire en beaucoup d'endroits ; elle en compoſa enſuite d'autres toutes entieres ſur mille particularités qu'elle avoit ſûes de moi dans le tems que nous étions amis, leſquelles particularités elle aſſaiſonna de

tout le venin dont elle se pût aviser.

Cependant lorsque je sûs qu'une Histoire couroit sous mon nom, & que même mes ennemis l'avoient donnée au Roi ; quoique je n'eusse qu'à nier, j'aimai mieux faire voir l'Original à Sa Majesté, & me charger de ma véritable faute, que de me laisser soupçonner d'une que je n'avois pas commise. Vous savez, Monsieur, qu'au retour du voyage de Chartres, pendant lequel le Roi avoit lû cette Histoire, je vous priai de donner à Sa Majesté mon Original écrit de ma main & relié. Il prit la peine de le lire : Mais quoiqu'il trouvât une grande différence entre lui & la Copie, il ne laissa pas de juger que l'offense que je faisois à deux femmes de qualité, & celle que j'étois cause qu'on avoit faite à d'autres, méritoient châtiment. Il me fit donc arrêter, & donnant cet exemple au Public, il satisfit en même-tems au ressentiment des gens intéressés, & à sa propre justice.

Mes ennemis me voyant à la Bastil-

le, crurent que n'étant pas en état de me défendre, ils pouvoient impunément m'accuser; ils dirent donc au Roi que j'avois écrit contre lui: Mais Sa Majesté, qui ne condamne jamais personne sans l'entendre, les surprit fort en m'envoyant interroger par le Lieutenant Criminel: je me disposai sans hésiter un moment à répondre devant lui, & sans vouloir faire la moindre protestation, ne croyant pas en être moins Gentilhomme, & croyant par là rendre plus de respect au Roi. Après qu'il m'eut fait connoître l'Original écrit de ma main de l'Histoire dont je vous viens de parler, il me demanda si je n'avois rien écrit contre le Roi. Je lui répondis qu'il me surprenoit fort de faire une question comme celle là à un homme comme moi. Il me dit qu'il avoit ordre de me le demander: je répondis donc que non, & qu'il n'y avoit pas trop d'apparence, qu'ayant servi vingt-sept ans sans avoir eu aucune grace, étant depuis douze ans Mestre de Camp Général de la Cavalerie légere, attendant

tous les jours quelque récompenfe de Sa Majefté, je vouluffe lui manquer de refpect. Que pour détruire ce vraifemblable-là, il falloit ou de mon écriture ou des témoins irréprochables. Que fi l'on me produifoit l'un ou l'autre en la moindre chofe qui choquât le refpect que je devois au Roi & à toute la famille Royale, je me foûmettrois à perdre la vie : mais que je fuppliois auffi Sa Majefté d'ordonner le même châtiment contre ceux qui m'accuferoient fans me pouvoir convaincre. Je fignai cela, & le Lieutenant Criminel me difant qu'il l'alloit porter au Roi, je le priai de dire à Sa Majefté que je lui demandois très-humblement pardon d'avoir été affez malheureux pour lui déplaire.

Depuis ce tems-là n'ayant vû ni le Lieutenant Criminel, ni aucun autre Juge, j'ai bien cru qu'une fi noire & fi ridicule calomnie n'avoit fait aucune impreffion dans un efprit auffi clair-voyant, & auffi difficile à furprendre que celui du Roi.

Mais, Monfieur, perfonne ne con-

noît

noît si bien que vous la fausseté de cette accusation ; car outre que vous voyez comme tout le monde, le peu d'apparence qu'il y a, c'est que vous avez été plusieurs fois témoin de la tendresse, (si j'ose dire ainsi,) du profond respect, de l'estime extraordinaire, & même de l'admiration que j'ai pour le Roi. Je vous ai souvent dit que je le voyois tous les jours, que je l'étudiois, & que tous les jours il me surprenoit par des qualités merveilleuses que je découvrois en lui. Vous pouvez vous souvenir, Monsieur, qu'un jour transporté de mon zele, je vous dis que puisque la paix ne me permettoit plus de hasarder ma vie pour son service, je voulois le servir d'une autre maniere, & que comme un des Capitaines d'Alexandre avoit écrit l'Histoire de son Maître, il me sembloit qu'il étoit juste qu'un des principaux Officiers des Armées du Roi, écrivît une aussi belle vie que la sienne. Je vous priai de le dire à S.M. Monsieur, & quelque tems après, vous me dites la réponse qu'elle vous avoit faite, dans

laquelle ſa modeſtie me parut admirable. Après cela, Monſieur, peut-on m'attaquer ſur le manque de reſpect à mon Maître ? Ne croyez-vous pas que ſi mes ennemis avoient ſû tous les témoignages particuliers que je vous ai ſi ſouvent donnés de mon zele extraordinaire pour la perſonne de Sa Majeſté, & que vous avez eu la bonté de lui faire connoître, ne croyez-vous pas, dis-je, qu'ils auroient cherché d'autres foibles en moi que celui-là ? Je n'en doute point, Monſieur, mais Dieu a confondu leur malice; vous verrez qu'ils n'auront fait autre choſe que de m'avoir donné un honnête prétexte en vous écrivant ceci, de faire ſouvenir le Roi de tous les ſentimens où vous m'avez vû pour Sa Majeſté.

Cependant, Monſieur, j'attens avec une extrème réſignation à ſes volontés la grace de ma liberté, & j'ai d'ailleurs un ſi grand déplaiſir d'avoir offenſé des perſonnes qui ne m'en avoient jamais donné de ſujet, que ſi ma priſon ne leur paroiſſoit pas une aſſez rude pénitence,

je ferai toûjours prêt de faire tout ce qu'elles souhaiteront de moi pour leur entiere satisfaction, leur étant infiniment obligé, quand elles me pardonneront, & ne leur sachant pas mauvais gré quand elles ne le feront pas.

Je sai bien qu'il y a dans mon procédé plus d'imprudence que de malice; mais l'innocence de mes intentions ne console pas des gens que j'assassine, puisqu'ils sont aussi bien assassinés que si j'en avois eu le dessein.

Ce que l'on peut dire en deux mots de tout ceci, c'est que le public en me condamnant doit me plaindre, mais que les offensés peuvent me haïr avec raison.

Voilà, Monsieur, ce que j'ai crû vous devoir apprendre de mes affaires, pour vous montrer par le libre aveu que je fais de ma faute, & le grand repentir que j'en ai, combien je suis éloigné d'en commettre jamais de pareilles, ni de fâcher qui que ce soit mal à propos.

Mais vous allez encore mieux voir par le raisonnement que je vais faire, combien je suis persuadé qu'il ne faut jamais